

Émergences du 17 octobre 1961 dans le texte contemporain

by Chadia Chambers-Samadi

A dissertation submitted to the Graduate Faculty in French in partial fulfillment of the requirements for the degree of Doctor of Philosophy, the City University of New York

2012

© 2012

CHADIA CHAMBERS-SAMADI

All Rights Reserved

This manuscript has been read and accepted for the Graduate Faculty in French in satisfaction of the dissertation requirements for the degree of Doctor of Philosophy.

Date: 5-16-2012

Chair of Examining Committee:

Francesca Canadé-Sauman

Date: 5-16-2012

Executive Officer:

Peter Consenstein

Supervisory Committee:

Jerry Carlson

Maxime Blanchard

Abstract:

Émergences du 17 octobre 1961 dans le texte contemporain

October 17, 1961, the Paris Massacre of Algerians in contemporary narratives.

by

Chadia Chambers-Samadi

Adviser: Professor Francesca Canadé-Sautman

On October 17th 1961, a crowd of North-Africans demonstrates against a racist curfew. A decree from The Paris Chief of Police, Maurice Papon forbids the free circulation of North Africans or Arabs at dawn, at the pinnacle of the Algerian struggle for independence. Children, women and men are urged to leave their suburban ghettos and gather in Paris *Intra-Muro* by the the FLN (National Liberal Front), a political group claiming independence for the French Departments we now know as Algeria. The night of October 1961 is deadly and many bodies of Algerians are thrown in the “Seine” River in Paris. More than 10 000 North African civilians are arrested and gathered in suburban stadiums for days. It is unclear today how many people lost their lives to the French police brutality; the estimation varies between 6 and 300.

The present study will first analyze the techniques of censorship used by the government to erase the event from the public sphere. The discourse on October 17th 1961 relies on a primary archive: the testimony. I argue that collections of testimonies are used as a medium to craft Collective Memory as theorized by Maurice Halbwachs. This recollection of a forgotten event is drawn through the methodology preconized by Michel Foucault in his *Archeology of Knowledge*, that is to say a correlation of historical, sociological, political texts in relation to the dense fictional discourse that has been restaging the event and superseding censorship as early as 1962.

A survey of thirteen novels written between 1962 and 2009 proves that the state's attempts to govern memories failed. Literary discourses allow me conclude that October 17, 1961 remains an unresolved event. An amnesty covers all crimes committed during the Algerian war for independence, thus, forcing the novels to become a substitution for political action and recognition. France however refuses to acknowledge its responsibility in this event and continues to declare curfews during the riots of the Paris peripheral inhabitants in 2005.

Acknowledgements:

To my parents, Fatima and Abdeslam Samadi

To Édouard Glissant, always.

In memory of all victims of State Terror.

I would also like to thank the following people for their constant support throughout the years:

Timothy J. Chambers,

Ismaël Chambers-Samadi

Professor Francesca Canadé-Sautman

Hajar Samadi-El Hadeif

As well as Professors:

Maxime Blanchard, Lia Brozgal, Jerry Carlson, Tom Conley, Mary-Ann Caws, Evelyne Ender, Frank Hentschker, Claude Lefébure, Stève Puig, Domna Stanton, Bernd Renner, Sarah Skrainka.

Table of Contents:

<u>Introduction</u> :.....	p.1
<i>Archéologie du savoir</i> : archéologie de la lutte politique :	p.6
Mathieu Rigouste et la fabrication de L'ennemi intérieur :	p.9
De la lutte du discours de <i>l'Ennemi intérieur</i> à la <i>Mémoire Collective</i> de Maurice Halbwachs.....	p.13
<u>Chapitre I : 17 Octobre 61, témoins d'un massacre oublié ?</u>	
1) Le silence et l'indépendance : effacement de l'évènement (de 1961 à 1985) :.....	p.20
a) <i>La fabrication de l'histoire : Les obstacles politiques selon Pierre Nora</i> :	p.20
b) <i>Censure et discours dissident sur le massacre</i> :	p.23
c) <i>Charonne</i> :.....	p.25
d) <i>Le silence et/ou l'oubli : Paulette Péju</i> :.....	p.27
e) <i>Le cas de Michel Lévine</i> :.....	p.30
2) Anne Tristan, ou comment faire parler le fleuve (2001).....	p.33
3) L'État français contre l'Algérien ou les querelles des historiens (de 1997 à 2000)	p.40
a) <i>Einaudi à la recherche du témoignage</i> :	p.40
b) <i>La réponse de Brunet : le témoignage civil et la responsabilité du FLN</i> :.....	p.45
c) <i>l'Histoire et les enjeux de l'État français</i> :	p.47
4) La mise en route de l'histoire :	p.51
a) <i>Une tentative hexagonale de rétablissement mémoriel</i>	p.51
b) <i>Quelles méthodes pour aborder le crime raciste</i> :.....	p.57
c) <i>Les enjeux de la Mémoire</i> :.....	p.62
d) <i>La fiction dans la quête mémorielle</i> :.....	p.64
5) L'Holocauste et. 17 octobre : « mémoire multidirectionnelle » de Rothberg en question...	p.66
a) <i>Superposition des mémoires</i> :	p.66
b) <i>The Stone Face : quelques nuances à la mémoire multidirectionnelle</i> :.....	p.70
c) <i>La remise en scène de Smith : Simeon dans la peau d'un Arabe</i>	p.74
<u>Chapitre II: En/quêtes et fictions sur la nuit oubliée</u>	
1) Boudjedra et la censure : les lieux de mémoire (1973) :.....	p.75
a) <i>Boudjedra et les Lieux de Mémoire</i> :	p.75
b) <i>Le Nouveau Roman et Boudjedra</i> :.....	p.80

c)	<i>Différences de la fiction</i>	p.81
d)	<i>Simulacres du roman</i> :.....	p.82
e)	<i>Dés-orientations et dé-pays-ement dans Topographie</i> :	p.85
f)	<i>Les lieux hantés</i> :	p.88
2)	Didier Daeninckx : la politique mémorielle dans <i>Meurtres pour mémoire (1984)</i> :	p.91
a)	<i>De la mémoire collective chez Daeninckx</i> :.....	p.91
b)	<i>Daeninckx et l'Archive</i> :.....	p.95
c)	<i>Le Roman au service de l'Histoire</i> :.....	p.98
d)	<i>La « mémoire multidirectionnelle » chez Daeninckx</i> :.....	p.102
e)	<i>La preuve par l'image</i> :.....	p.105
f)	<i>Roman Noir</i> :.....	p.107
3)	Octobre 1961 et le roman noir. Stratégies d'enquêtes de Gérard Streiff dans <i>les caves de la goutte d'or (2001)</i>	
a)	<i>Dire le passé pour améliorer le présent, l'enquête des bourreaux</i> :.....	p.109

Chapitre III : Mémoire empruntée/Mémoire intergénérationnelle. :p.115

1)	Enquête de générations. <i>Le sourire de Brahim</i> de Nassir Kettane: prise de parole communautaire en France et la figure du Maghrébin dans sa généalogie? (1986) :.....	p.117
a)	<i>Génération « beur »</i> :.....	p.117
b)	<i>Le « Beur » selon les « beurs » : Identité en formation</i> :.....	p.120
c)	<i>Limites du mouvement « beur » et la réappropriation par la littérature</i> :.....	p.121
d)	<i>La mise en scène de la nuit : une reconstitution historique ?</i> :	p.125
2)	Leila Sebbar et la réconciliation des mémoires :	p.130
a)	<i>Leila Sebbar : une écriture militante ?</i> :.....	p.130
b)	<i>Le roman : La Seine était rouge</i> :	p.134
c)	<i>Transcription de la nuit du 17 octobre: le témoignage de Noria</i> :.....	p.137
d)	<i>Le FLN et les Harkis</i> :	p.139
e)	<i>L'hommage de Sebbar au courage</i> :	p.142
3)	Le discours rapporté de Dadou dans <i>Une nuit d'Octobre</i> de Mehdi Lallaoui, une parole transgressive et une nouvelle poétique de la relation par l'absurde (2001)	
a)	<i>La remise en scène de la nuit du 17 octobre</i> :.....	p.148
b)	<i>L'histoire du procès de Papon</i> :.....	p.149
c)	<i>La mémoire et la menace</i> :.....	p.161
d)	<i>Les difficultés du témoignage</i> :	p.162
e)	<i>Agnès, le film et la police</i> :	p.164

Chapitre IV: La trace de Kateb Yacine dans les inscriptions du massacre d'Octobre 61.....p.158

1)	Les Pacifications : Émergence d'une conscience collective algérienne chez Kateb Yacine	
a)	<i>Le mythe fondateur de l'Algérie et l'ancêtre Keblout</i> :	p.158
b)	<i>Kateb Yacine et le 17 octobre 1961: poème à la France</i> :.....	p.174
2)	<i>Le dehors ou la migration des truites</i> ou Kateb à rebours :.....	p.179
a)	<i>Bertina au-delà de la fiction</i> :	p.179
b)	<i>Le 17 octobre 1961</i> :.....	p.180
c)	<i>Le mariage mixte en contexte de guerre d'indépendance</i> :	p.184
3)	Une nouvelle <i>Nedjma</i> : Éric Michel et le roman historique :	p.187
a)	<i>couples mixtes, couples impossibles</i> :.....	p.188
b)	<i>Mémoire de l'Holocauste</i> :.....	p.191
c)	<i>La nuit du 17 octobre</i>	p.194
d)	<i>Les policiers républicains</i> :	p.197
e)	<i>Lutte armée, lutte intellectuelle</i> :.....	p.200

Conclusion : p.203
Appendice :p.223
Bibliographie : p. 241

Introduction :

À partir du 8 mai 1945, jour de la Libération en France, les revendications d'indépendance s'affirment sur un territoire qui est officiellement un groupe de départements français : l'Algérie. Des cortèges de manifestations arpentent les villes de Sétif et de Guelma pour réclamer l'indépendance. Les français musulmans, les autochtones indigènes, sont des citoyens de seconde zone qui n'ont aucun des droits que les colons français se sont octroyés sur place. La colonisation de l'Algérie s'essouffle et les revendications deviennent pressantes. La réponse des autorités se fait par la violence et la police coloniale tire sur la foule. En France, on appelle ces événements « les Pacifications ». La revendication n'est pas propre à l'Algérie, car le Maroc et la Tunisie expriment aussi leur désir d'indépendance, de même que Madagascar en 1947. La réponse française est toujours la même : la répression des civils. Le cas de l'Algérie est plus violent que celui des autres colonies car c'est un département et donc sous un système administratif différent des autres pays colonisés qui fonctionnent sur le mode du protectorat. Le Maroc et la Tunisie obtiennent en effet leur indépendance en 1956, mais pour ce qui est de l'Algérie, la France refuse de lâcher son emprise. Pourtant, les discussions sont en cours dès la fin des années 50. Dès 1958, on voit apparaître sur le territoire français la lutte armée pour l'indépendance. Les Algériens sont en effet présents en France en bon nombre depuis les années 30, moment où ils sont recrutés pour les besoins économiques hexagonaux. Dans les années 30, un mouvement, l'E.N.A. (l'Etoile Nord-Africaine) exprime en France des revendications indépendantistes. Ces revendications s'affirment et se multiplient quand l'E.N.A devient M.N.A (Mouvement National Algérien), organisation indépendantiste à caractère laïque sous la direction de Messali Hadj. A partir de la fin des années 50, le F.L.N. (Front de Libération Nationale) commence à gagner du terrain sur le M.N.A. en France et il fédère la population maghrébine en ajoutant une dimension religieuse ascétique pour les membres de l'organisation qu'il considère

nécessaire pour parvenir à l'indépendance. Le F.L.N prône une lutte armée en France et commence dès 1958 à attaquer des commissariats et des installations pétrolières. La police est dépassée par le caractère insaisissable de l'organisation en Algérie et en Tunisie (car c'est là que la direction du parti est installée avant l'indépendance) et elle commence à utiliser tous les moyens possibles pour contrer le F.L.N. A la tête de la police à Paris se trouve Maurice Papon qui instaure un couvre-feu contre les personnes de faciès nord-africain en 1958. En 1961, il décrète un nouveau couvre-feu. Les cafés arabes doivent fermer avant le crépuscule et les mouvements des Maghrébins sont interdits la nuit. On peut ajouter que, durant la journée, les contrôles d'identité sont tout aussi systématiques. En réponse à ce couvre-feu, le F.L.N. organise une manifestation pacifique, invitant les membres de l'organisation à quitter les bidonvilles de banlieue et à se rendre dans Paris intramuros pour protester. Cette manifestation se veut néanmoins pacifique car chaque Algérien est sommé d'amener femme et enfants. Les Algériens savent que cette manifestation peut être bloquée mais ils choisissent de suivre les directives du FLN, et des dizaines de milliers de Maghrébins se donnent rendez-vous au centre de Paris pour remplir les grands boulevards aux environs de vingt heures trente pour braver le couvre-feu et faire valoir leurs revendications d'indépendance pour l'Algérie. Les militants obéissent et trois cortèges de manifestants tentent d'entrer dans Paris. Les Algériens quittent donc les bidonvilles de Nanterre, de Colombes, de Courbevoie, de Puteaux et d'ailleurs pour pénétrer dans la cité. Mais la police, sous les ordres de Maurice Papon, a carte blanche pour bloquer les manifestations. Une partie du convoi parvient néanmoins à éviter les barrages que la police installe dans les métros et sur les routes pour contrôler l'accès au centre-ville. Elie Kagan, jeune photographe pour l'*Humanité*, voit les Algériens surgir Boulevard Bonne-Nouvelle, au siège du journal, et il suit un des cortèges jusqu'à la place de la Concorde. Il y a des témoins qui se

remémorent le silence et la pluie et des cortèges de manifestants qui parviennent à traverser le pont de Clichy, le Pont St. Michel, le Pont de Neuilly, et qui envahissent la place de la Défense. A de multiples points stratégiques, la police est mobilisée et elle arrête en masse plus de 10 000 manifestants. Deux jours plus tard, des femmes algériennes tentent de regagner une visibilité en manifestant pour demander des comptes au gouvernement français et à la police sur le sort de centaines d'Algériens qui n'ont toujours pas reparu. La manifestation des femmes a lieu en vain.

Le 17 Octobre 1961 à Paris, il est prouvé que la police française a attaqué un cortège de manifestants algériens qui protestent contre le couvre-feu. La nuit est meurtrière et les corps des manifestants sont jetés dans la Seine. Plus de dix mille Algériens survivent à cette répression après avoir été parqués parfois plusieurs jours dans des stades, tels que le Palais des Sports et le Stade Coubertin. Ensuite, l'opération de nettoyage du massacre dans les archives et sur la place publique est efficace et de plus, la déclaration d'indépendance algérienne étant proclamée quelques mois plus tard, la perte du département français confirme en quelque sorte cet effacement. La nuit du 17 Octobre à Paris concerne une communauté immigrante qui a déjà scellé un lien de proximité avec la France. Il y a en France une migration de travailleurs algériens de masse, et comme l'indique Ahsène Zerhaoui, la famille algérienne est déjà présente en France en 1961 (*Zehraoui* 24). Au moment des faits, le nombre de travailleurs algériens s'estime en plusieurs centaines de milliers. C'est cette nouvelle population maghrébine en France qui a été aussi réduite au silence lorsque la mémoire de la manifestation d'Octobre 61 a été occultée par l'État français, et toute trace de l'évènement est soigneusement écartée de la population hexagonale. En effet, la situation du travailleur qui a quitté son pays et qui atteste néanmoins de

la nécessité de son indépendance est inacceptable pour l'autorité politique qui répond par la violence.

La présente thèse propose d'explorer les usages du témoignage individuel comme medium de reconstruction de la mémoire collective de ces événements. La littérature y joue un rôle primordial et l'on en trouve plusieurs traces dans l'inscription d'Octobre 61 dans le texte contemporain. On peut évaluer l'importance de cette date dans la production du discours contemporain lorsqu'elle devient le pivot même de la recherche. Pour comprendre cet événement, les discours littéraire et cinématographique sont mis à l'épreuve. Les discours subversifs sur le 17 octobre s'articulent alors autour d'une source d'archive primordiale, le recueil de témoignages réels, ainsi que ses mises en abyme dans les récits de fiction. Malgré une tentative de la France d'oublier l'évènement, il semble néanmoins que le discours sur le 17 Octobre 1961 se forge une voix publique par des biais artistiques. L'usage des témoignages recueillis par l'histoire, la sociologie et la science politique se confronte à celui donné par les romans et films documentaires et de fiction qui usent du couvert de l'art pour dénoncer la répression raciste. Le témoignage civil et le témoignage du représentant de l'état sont tous deux traités dans un corpus principal constitué de romans et de films qui sont créés par des artistes de différents horizons mais qui ont tous comme point commun d'utiliser la fiction pour dire en langue française une réalité historique. Des auteurs algériens ou français, mais également belges ou anglais, sont étudiés. La mémoire collective du 17 Octobre nécessite le concours de l'émigré et de son récit, mais l'implication de points de vue multiples s'avère nécessaire pour rendre compte d'un événement franco-algérien à Paris dont la violence fait encore honte à la France. On va donc analyser plusieurs romans qui remettent en scène cet événement : Parmi le corpus proposé, il y a une douzaine de romans qui datent de 1962 à 2010. Certains de ces romans ont été

analysés par la critique contemporaine et des travaux universitaires sont disponibles sur le roman de Didier Daeninckx *Meurtres pour mémoire* qui date de 1984 ou pour *La Seine était rouge* de Leïla Sebbar qui suscite un très grand intérêt académique. On note que d'autres romans sont plus rarement étudiés et c'est le cas du travail de Mehdi Lallaoui et de Nacer Kettane qui écrivent pourtant au même moment que les deux auteurs précédemment cités. On note donc qu'il y a une nécessité de corréler les différents textes de fiction pour parvenir à développer un propos sur cette date qui englobe la complexité de ce processus d'anamnèse qui contribue à la fabrication d'une mémoire collective du massacre.

Le silence forcé est analysé au premier chapitre dans lequel les études historiques et sociologiques sur le 17 Octobre confirment la thèse selon laquelle la mémoire du massacre est un enjeu politique qui se traduit par un refus de parole publique sur les événements liés à la guerre d'Algérie. Ainsi le 17 Octobre s'avère être une date qui cristallise symptomatiquement une pratique de répression raciste systématique. Les recherches concordent toutes sur le fait qu'il y a une volonté affirmée de l'État de contrôler, voire d'effacer, le discours sur le 17 Octobre.

Néanmoins, au deuxième chapitre de la recherche, la littérature prouve qu'il est tout simplement impossible de contrôler complètement le discours revendicateur qui s'oppose à la censure étatique. En effet, par des techniques de flou référentiel et des innovations formelles, deux auteurs vont braver la censure et réussir à remettre en scène la nuit du 17 Octobre dans des récits de fiction et par la même occasion, à mettre en route un discours subversif qui contredit l'histoire officielle en ce qui concerne la nuit meurtrière. Rachid Boudjedra et Didier Daeninckx ouvrent ainsi la voie à l'analyse et permettent d'affirmer que la Mémoire du 17 Octobre n'a jamais disparu. Il est nécessaire d'analyser ces deux romans, écrits dans le genre policier, qui sont les précurseurs d'un discours sur le 17 Octobre : *Topographie idéale pour une agression*

caractérisée de Boudjedra en 1973 et *Meurtres pour mémoire* en 1984 de Daeninckx interrogent en effet les circonstances qui ont mené au massacre et à la légitimité accordée à la haine raciale en France. Ce questionnement ne peut se faire que par le biais du genre policier car pour les deux auteurs, le racisme et ses pratiques deviennent l'énigme insolvable.

Le troisième chapitre analyse dans quelle mesure la mémoire intergénérationnelle, c'est-à-dire la transmission du témoignage sur le 17 Octobre entre les acteurs du drame et la génération suivante, trouve des voies pour envahir le discours de fiction. On retrouve trois auteurs qui remettent en scène le 17 Octobre à travers l'enquête des enfants des manifestants, ceux que l'on appelle aujourd'hui en France les minorités visibles : Nacer Kettane, Mehdi Lallaoui et Leila Sebbar partent de la simple enquête pour mettre en mots leur quête de vérité.

Il convient ensuite d'analyser l'inscription d'un auteur canonique dans l'écriture poétique de la réalité algérienne : il s'agit de Kateb Yacine. De la mise en scène des Pacifications (qui sont les répressions coloniales des manifestations pour l'Indépendance sur les territoires d'outre-mer par l'État français après 1945) à celle du 17 octobre, on se rend compte que les personnages créés par Kateb Yacine subissent une traversée temporelle et réapparaissent au milieu de Paris lors du 17 Octobre chez deux auteurs récents: Eric Michel et Arno Bertina.

Archéologie du savoir : archéologie de la lutte politique

L'approche de ce travail de reconstitution sur le 17 octobre 1961 se veut héritière du travail de Michel Foucault et de son *Archéologie du savoir*, parue en 1969 chez Gallimard. En effet, dans cette recherche, les problèmes que pose notre approche aux textes historiques sont délimités. En introduction Foucault remet en question l'idée selon laquelle en histoire seules les « longues périodes » sont à privilégier, afin de faire transparaître une histoire nationale qui

s'articulerait dans la durée. La constance est donc nécessaire pour mettre en perspective une succession de mouvements. Aussi Foucault nous rappelle-t-il que cette volonté de périodisation tendait à créer des liens logiques entre différents événements isolés pour les inscrire dans une même mouvance. L'analyse de Foucault met en valeur une périodicité qui privilégie certains événements historiques par rapport à d'autres, une « hiérarchisation », qui cherche à créer de « vastes unités » (*Archéologie* 10). Dans le cas du 17 octobre 1961, il y a une double préoccupation qui se profile : Comment inscrire le 17 octobre dans la continuité, celle du racisme français et du crime d'état raciste, tout en actualisant les spécificité d'un événement qui peut se présenter comme une rupture et un moment-clé dans la compréhension de l'attitude de la France face à la perte de son empire colonial. Comme Foucault le décrit, il s'agit ici de mettre en relation et en question le document, le texte :

Le document n'est pas l'heureux instrument d'une histoire qui serait en elle-même et de plein droit *mémoire* ; l'histoire c'est une certaine manière pour une société de donner statut et élaboration à une masse de documents dont elle ne se sépare pas. [...] L'histoire c'est ce qui transforme les *documents en monuments*, et qui, là où on déchiffrait des traces laissées par les hommes, là où on essayait de reconnaître en creux ce qu'ils avaient été, déploie une masse d'éléments qu'il s'agit d'isoler, de grouper de rendre pertinents, de mettre en relation, de constituer en ensembles. (*Archéologie* 13)

Certes, cette systématisation du document cette tentative de déchiffrer et d'interpréter peut avoir des limites comme celle de l'établissement d'une histoire hiérarchisée et dominée par la nécessité de démarquer de grands ensembles et de sublimer le rôle des éléments de discontinuité qui permettent de passer d'une période à une autre. Dans le cas étudié, la rupture

entre la IV^{ème} et la V^{ème} République est systématiquement liée à la perte de l'Algérie comme colonie, et il y a donc bien dans le 17 octobre, à priori, l'expression de cette rupture qui mène d'un grand ensemble périodique à un autre. Néanmoins cette rupture, comme on l'a mentionné, n'est pas totale car le crime d'état et le racisme persistent après le 17 octobre. Pour cette raison, comme le conseille Foucault dans ce premier chapitre « Les unités du discours », l'analyse du texte qui choisit de défier la censure d'état et de parler d'un massacre oublié se doit de ne pas créer de compartiments hermétiques les uns aux autres selon les disciplines, histoire, science politique, ou littérature, mais de sublimer ce découpage en insistant sur les caractéristiques de l'émergence de ce discours sur le 17 octobre 1961 (*Archéologie* 33). D'un texte à l'autre, peu importe la discipline de l'auteur, un système de renvois et de corrélations semble se mettre en forme : que ce soit les discours subversifs des auteurs qui bravent la censure dans les années 60 et 70, ou l'affirmation d'une histoire nationale et familiale évincée dans les années 1980 et 1990, le discours sur le 17 octobre 1961 est toujours à la recherche d'une validation à l'échelle nationale qui se fait par la perpétuation d'un discours-témoignage, qui devient discours-mémoire à mesure qu'il est répété et réinterprété pendant le demi-siècle qui suit le massacre. Il est donc nécessaire ici de traiter le texte sur le 17 octobre à la manière de Foucault en ce qui concerne le maniement de l'histoire, c'est-à-dire :

Se tenir prêt à accueillir à chaque moment du discours dans son irruption d'évènement ; dans cette ponctualité où il apparaît, et dans cette dispersion temporelle, qui lui permet d'être répété, su, oublié, transformé, effacé jusque dans ses moindres traces, enfoui bien loin de tout regard, dans la poussière des livres. (*Archéologie* 37)

Foucault délimite donc les particularités selon lesquelles l'évènement peut être envisagé dans le cas du 17 octobre. Il faut cependant ajouter ici le fait de la censure et compléter l'idée de l'effacement. En effet, sachant, comme on va le voir, que les archives nationales ont supprimé ou maquillé ces évènements, le témoignage oral, écrit ou visuel est la source principale qui inspire le texte sur le 17 octobre. Le témoignage est une forme complexe car elle donne au texte une dimension discursive subjective et donc réfutable. Malgré ces problématiques, la thèse qui suit propose de repenser la valeur de ce discours et de valider la fiction comme source recevable de mémoire de l'évènement. Ainsi, si les textes politiques, sociaux, historiques, littéraires, cinématographiques, voire photographiques, sont analysés en parallèles, c'est que les outils d'analyse et d'interprétation mis en œuvre pour les aborder sont ici les mêmes : l'analyse du « système linguistique », les « faits du discours », et « le champ des évènements discursifs » tels que Foucault les définit (*Archéologie* 39-42) et que surtout, les textes gravitent autour d'un même objet le meurtre raciste des Algériens commandité par l'état français. Le système empirique que Foucault propose est très certainement utile dans cette recherche qui a pour postulat de mettre en relation les différents « énoncés » sur le 17 octobre 1961, une date qui relève de « l'histoire assassinée », pour capturer sous certains angles l'évènement occulté. En aucun cas, le travail qui suit ne prétend être exhaustif ou faire acte d'autorité historique. En effet, l'inévitable émergence de l'évènement de manière diachronique reste au cœur de la recherche.

De plus, il convient de s'interroger sur le 17 octobre en relation à un autre chapitre de l'*Archéologie* intitulé : « L'énoncé et l'archive ». Bien sûr, il est nécessaire de considérer la rareté du texte sur le 17 octobre en relation à la censure d'état évoquée. Cette rareté permet toutefois de ne pas tomber dans le piège de penser que tout a été dit sur cet évènement, et l'absence de texte est toute aussi caractéristique que la présence de la quelques douzaine de

textes publiés sur un demi-siècle. Comme Foucault le mentionne, la rareté force le lecteur à une interprétation, c'est-à-dire « à la multiplication du sens ». Avant tout, la loi de cette « pauvreté » oblige à questionner le texte de manière systématique :

C'est donc, en un sens peser la valeur des énoncés. Valeur qui n'est pas définie par leur vérité, qui n'est pas jaugée par la présence d'un contenu secret ; mais qui caractérise leur place, leur capacité de circulation et d'échange, leur possibilité de transformation, non seulement dans l'économie des discours mais dans l'administration, en général des ressources rares. Ainsi conçu le discours cesse d'être ce qu'il est pour l'attitude exégétique : trésor inépuisable d'où on peut toujours tirer des ressources inépuisables [...]. Il apparaît comme un bien --fini, limité, désirable, utile—qui a ses règles d'apparition, mais aussi ses conditions d'appropriation et de mise en œuvre ; un bien qui pose par conséquent, dès son existence (et non pas dans ses « applications pratiques » la question du pouvoir ; un bien qui est par nature l'objet d'une lutte, et d'une lutte politique. (*Archéologie* 158).

Dans le cas du 17 octobre, 1961, on comprend donc le phénomène de rareté mais comme l'exprime Foucault, l'existence même de ces textes et leur émergences et dispersion constituent un acte politique fort, la contestation même de l'histoire nationale française telle qu'elle a été construite par la Cinquième République, en occultant l'essence même de ce qui l'a initiée--la perte d'une colonie de 170 ans. Cette perte s'inscrit dans une logique d'occultation systématique qui explique la rareté du texte, énoncé et/ou discours (ici, comme on a mentionné le témoignage comme source principale, le passage d'une forme à l'autre peut se faire). Le 17 octobre est un évènement qui symbolise le refus de la perte. Comme c'est un évènement qui se passe à Paris, la

possibilité de contrôle de sa publicisation a donc été possible. La censure n'a cependant pas permis de détruire toutes les traces et le souvenir, la mémoire du témoin sert de base pour recréer ce texte si rare et si précieux, qui, par son existence même, constitue une défiance envers le système politique français. Il convient cependant de noter que le talent littéraire de certains auteurs présentés, tels que Boudjedra, Sebbar, ou Michel, nous force à nuancer le propos de Foucault sur la limitation des possibilités d'exégèse.

Mathieu Rigouste et la fabrication de L'ennemi intérieur

Pour que l'analyse qui suit prenne racine, il convient d'analyser un aspect capital de la perception de l'Algérien par la France et l'analyse que Mathieu Rigouste propose dans son livre publié chez La Découverte en 2009 permet de mieux comprendre comment la police a pu agir en toute impunité et avec l'approbation silencieuse de la population parisienne. Rigouste commence son livre à rebours. Pour comprendre ce qui se passe en France en 2005, avec les émeutes de banlieues et le couvre-feu instauré par De Villepin en 2005, il remonte le temps et arrive aux origines de la répression de l'indépendantisme algérien et donc au 17 octobre 1961.

Pour Rigouste, la menace islamiste contemporaine en France trouve ses racines dans une politique d'état qui date du début des années 40 pour mater les insurrections dans les colonies : « la doctrine de la guerre révolutionnaire » instaurée par les forces de police et les forces militaires françaises contre la « gangrène » subversive. Rigouste condamne l'ordre sécuritaire mis en place et basé sur une idéologie identitaire où l'ennemi est désigné par son phénotype : l'Arabe, qui sera le bouc émissaire socio-ethnique désigné de la France et devient l'ennemi intérieur. De plus, Rigouste mentionne que l'émigration algérienne en France est perçue par une partie de la population hexagonale comme une colonisation inversée faisant du Nord-Africain, un véritable «

ennemi intérieur » (169). L'objectif de cette guerre menée par les autorités françaises est claire, l'extermination totale des insoumis. La répression et la torture sont ainsi justifiées au niveau national. Pour justifier la restriction de libertés individuelle, les autorités invoquent la menace subversive qui est représentée par les Africains du Nord et les mouvements indépendantistes de même que les communistes qui dans un contexte de guerre froide sont considérés comme une menace latente. Le discours qui se met en place est celui de la peur de la « pieuvre soviétique » qui se présente comme une « nébuleuse terroriste » (155). Par conséquence directe, tous les mouvements qui menacent l'ordre public sont violemment réprimés. Rigouste propose de nombreux documents des archives de l'armée et des écoles militaires qui prouvent que la formation du personnel de sécurité justifie tous les moyens pour arriver à bout de la menace. La guerre contre-subversive a donc carte blanche pour éliminer les sujets indésirables qui contestent la suprématie de la France. Une autre conséquence directe mentionnée par Rigouste est l'amalgame entre la figure de l'immigré et celle du terroriste (174). Le discours de la peur prend donc le dessus et justifie toutes les exactions commises par les forces de l'ordre. Les voix qui questionnent les méthodes de cette répression et de la terreur d'état ne sont que marginales, comme on va continuer de le prouver dans cette recherche. Rigouste appuie son propos sur les archives mais aussi sur des images de la télévision : il n'a aucun mal à étayer sa thèse lorsqu'il analyse des images qui présentent l'immigré comme une menace, voir un « virus » subversif dont il faut venir à bout (144). Le migrant post colonial devient alors un vecteur de déstabilisation qu'il convient d'anéantir par tous les moyens possibles. La police gagne donc l'immunité pour vaincre le virus.

Cependant, si Rigouste retrace les événements du 17 octobre 1961 dans le cadre de la guerre contre-subversive, il insiste sur un point que personne d'autre ne semble avoir mis en

avant : le fait que les manifestants du 17 octobre aient pu être une monnaie d'échange entre la France et l'Algérie. Comme on l'a vu, au moment des événements macabres de cette nuit, la France sait qu'elle a perdu l'Algérie, mais c'est tout de même selon Rigouste une opportunité pour la France de parler aux Algériens et de faire de cette population immigrée un enjeu. Une migration humaine harmonieuse en France aurait indiqué une cohésion avec la colonie et ses revendications indépendantistes. Il s'agit ici du contraire, d'une volonté de mater la subversion par la violence. La volonté de ne pas inscrire les événements du 17 octobre dans l'histoire nationale, d'atténuer cette logique sécuritaire anticonstitutionnelle a permis la pérennité de ces pratiques racistes. Rigouste parvient à tracer cette continuité jusqu'aux lois contemporaines de restriction de l'immigration. Sa démonstration est tout à fait probante et il permet de contextualiser la nuit du 17 octobre dans une histoire du racisme contre les Arabes solidement ancré dans la conscience française, une logique qui continue de présider à la perception hexagonale des enfants de ces Nord-Africains, qui quoique français, peuvent être inclus dans une grille de lecture qui continue de les percevoir comme une menace globale (35).

De la lutte du discours de *l'Ennemi intérieur* à la *Mémoire Collective* de Maurice Halbwachs

Après avoir explicité le contexte de racisme, de déni et d'occultation qui préside à l'atmosphère sociale de la France contemporaine, et l'importance que la rareté du texte sur octobre 61 représente politiquement en France, il convient de voir comment du témoignage individuel, il est possible d'amorcer les contours de ce que Maurice Halbwachs a appelé *La Mémoire Collective*, dans un ouvrage publié de manière posthume en 1968¹. En introduction, un article de Halbwachs qu'il avait publié de son vivant explique la relation de la mémoire individuelle et du souvenir particulier à la perception collective :

¹ On utilise ici la version digitalisée et éditée par l'Université de Québec à Montréal par Lauren Audry en 2001

Nous faisons appel aux témoignages, pour fortifier ou infirmer, mais aussi pour compléter ce que nous savons d'un évènement dont nous sommes déjà informés de quelque manière, alors que, cependant, bien des circonstances nous en demeurent obscures. Or, le premier témoin auquel nous pouvons toujours faire appel, c'est nous-même. Lorsqu'une personne dit : « je n'en crois pas mes yeux », elle sent qu'il y a en elle deux êtres : l'un, l'être sensible, est comme un témoin qui vient déposer sur ce qu'il a vu, devant le moi qui n'a pas vu actuellement, mais qui a vu peut-être autrefois, et, peut-être aussi, s'est fait une opinion en s'appuyant sur les témoignages des autres. (*Mémoire Collective 4*)

Dans ce paragraphe inaugural, le souvenir personnel est d'emblée projeté dans ce que la société perçoit du sujet du souvenir, faisant de l'individu un être irrémédiablement dépendant de la perception sociale dans ce qu'il a de plus intime, le souvenir justement. En ce qui concerne le 17 octobre, il est certain que cette perception de l'individuel et du collectif est problématique. Sachant que la population maghrébine de France est de facto expulsée de la sphère publique et considéré dangereuse pour le bien-être collectif de la société française, il est certain que la parole du témoin qui se remémore les atrocités de la nuit du 17 octobre devient alors essentielle et par conséquent, elle devient le matériau de recherche principale pour notre propos. Si la parole est en doute, Michel Foucault a raison de dire que l'expression même d'une histoire controversée par l'état français est une action politique en soi. Néanmoins, il est intéressant de s'attarder sur Halbwachs pour mieux comprendre comment, à partir de la mise en récit d'un témoignage, il est possible de gager une mémoire collective, subversive on l'imagine, étant donné le contexte

politique. La transition de l'individuel au collectif est problématique et on va voir comment le contexte politique complexifie cette transition.

Halbwachs insiste sur la nécessité d'une communauté pour valider le souvenir ; il explique également à quel point, au sein de ce groupe, le souvenir d'autrui peut affecter la perception même d'un souvenir personnel. Il appelle ce groupe « la communauté affective ». Si le souvenir personnel fait défaut par un blocage cérébral dû à un traumatisme, la fonction de cette communauté peut être de valider un événement ou de l'infirmier, le tout en fonction des besoins de ce groupe. Ainsi, la présence physique à un événement particulier n'est pas le seul moyen pour une communauté de valider la véracité de cet événement. Les narrateurs du corpus que cette recherche propose n'ont pas nécessairement vécu en personne la nuit du 17 octobre, ou s'ils l'ont vécue, et qu'ils se sont interrogés sur ce qui s'est passé, c'est par le biais d'un auteur, qui rassemble ces témoignages par écrit ou d'un cinéaste qui tente de redonner une voix aux victimes du 17 octobre. Dans les deux cas, la fabrication du discours et de la mémoire de cet événement singulier se fait par l'attribution d'un souvenir que les producteurs du discours valident. En ce sens, tous les auteurs proposés ici se joignent à la « communauté affective » des victimes du 17 octobre en validant le souvenir qui est occulté par la structure sociale. Il arrive cependant que deux communautés ne partagent pas la même mémoire d'un événement et c'est le cas de la France en ce qui concerne l'Holocauste des Juifs pendant la seconde guerre mondiale. Dans le cas d'un tel traumatisme, le choc des mémoires est inévitable. La France se fabrique une mémoire collective résistante en glorifiant Jean Moulin, mort en martyr, en se faisant des héros tels que Lucie Aubrac qui font le tour de France des écoles primaires et mettent en valeur cet aspect des événements, tandis que les survivants de la Shoah partagent une mémoire de la

délation et de l'antisémitisme institutionnalisé. La mémoire du groupe minoritaire a besoin du concours de membres du reste de la communauté pour faire valider sa propre mémoire.

Cette versatilité de la mémoire se complexifie si l'on considère que le même individu peut faire partie de plusieurs groupes sociaux ou de plusieurs communautés qui partagent une mémoire de l'histoire contemporaine complètement différente. Si les témoins de l'évènement sont encore vivants, la compréhension de la situation est encore plus ardue, et c'est le cas pour le 17 octobre 1961. Les mémoires se confrontent les unes aux autres et les historiens tentent de valider chacune de ces visions des choses pour en faire un fait historique. Halbwachs nous dit que cette tendance à vouloir pétrifier l'histoire est encore plus forte quand il y a une cristallisation autour d'une date (*Mémoire collective* 71). C'est vraisemblablement le cas pour le 17 octobre qui cristallise la normalisation du crime raciste contre l'Arabe en France. En effet, si la nuit du 17 octobre 1961 atteint le paroxysme de violence d'état raciste, la pratique raciste, comme il sera démontré, est courante avant et après cette nuit.

Pour le 17 octobre, la date solidifie la mémoire et en fait une conscience collective du racisme d'état. La signification de cette nuit devient pour la communauté affective des victimes un fait inacceptable qu'il convient de dénoncer, y compris au péril de sa vie, comme on va le voir. La plupart des auteurs qui font resurgir le 17 octobre du passé ne s'éloignent jamais complètement des témoignages auxquels ils ont eu accès et l'on va retrouver cette volonté, que ce soit dans le documentaire (témoignages écrits ou cinématographiques) ou dans les récits fictifs. Halbwachs insiste également sur la transmission de cette mémoire qui est devenue conscience collective pour les générations suivantes qui portent en elles le récit du souvenir. Ainsi la mémoire empruntée des adjuvants et des enfants des victimes de l'horreur sont une part constitutive de la mémoire collective d'un évènement communautaire traumatique. De plus, dans

les massacres à l'encontre d'une communauté spécifique, il y a une politique de silence qui se met en place en relation au traumatisme de la persécution. Il y a un refus de parole de la part des victimes de l'évènement qui ne veulent pas contaminer la génération suivante avec leur souffrance. A cette autocensure, s'ajoute une censure étatique de fer dans le cas du 17 Octobre. Ce silence imposé par l'environnement de censure est maintenu par la difficulté des victimes de la violence à en affronter les réminiscences. On voit donc bien la complexité dans laquelle s'établit le souvenir d'une telle nuit de répression. Avec tous ces systèmes d'interdit en place, il est difficile pour la « communauté affective » de faire passer le message d'une occultation nationale.

Cependant, l'effacement total du 17 octobre n'a jamais eu lieu. La lutte contre l'oubli se fait grâce à un cercle de résistance subversif, quelques groupes qui militent au lendemain même de la nuit du 17 Octobre, à leurs risques et périls, et qui vont trouver quelques relais et parvenir à trouver une réception plus notable dans l'opinion publique française au début des années 1990, réception certes, mais avec de nombreuses tentatives de réfutation. Il faut attendre le travail des Britanniques House et Mac Master pour enfin affirmer qu'une enquête historique et sociologique approfondie, par-delà la fabrication d'une mémoire censurée, est mise en route dans un travail qu'ils intitulent *Les Algériens, La Terreur d'État et la Mémoire : Paris 1961 en 2004*:

Les débats publics sur le 17 Octobre 1961 ont atteint leur point culminant [...]. Ils se sont trop souvent focalisés sur la question du nombre de victimes et sur celle des responsabilités des acteurs principaux acteurs du drame. [...] Les évènements du 17 octobre sont ensuite devenus un symbole d'une grande importance pour les mouvements sociaux luttant contre le racisme et réclamant une justice symbolique, dans un contexte de déclin de l'influence des partis de Gauche. Ces divers mouvements, caractéristiques des

pratiques contre- mémorielle ont créé un espace politique et social [...]. Leurs militants refusent tout à la fois la version officielle de l'État français, l'instrumentalisation de la mémoire d'Octobre 61 par l'État algérien et le détournement du 17 octobre par la tradition anti-fasciste. (House and MacMaster 407)

Chapitre 1 : 17 Octobre 61, témoins d'un massacre oublié

1) Le silence et l'indépendance: effacement de l'évènement

a) *La fabrication de l'histoire : Les Obstacles politiques selon Pierre Nora*

Le processus qui se met en marche pour rétablir les faits du 17 Octobre à posteriori est complexes puisque basé sur un retour aux évènements par le biais de documents d'archives et de témoignages. Ceux-ci posent de nombreux problèmes éthiques à l'état français. D'une part, il y a le rôle de la police et son acharnement qui ne font plus de doute, puisque *le Monde* titre : « Le Parquet de Paris reconnaît le massacre du 17 Octobre 1961 » (26 Mars 1999). Par contre, la différence dans le décompte des victimes va de la dizaine pour Jean-Paul Brunet, historien de l'Ecole Normale Supérieure, et le rapport d'état Mandelkern, à la centaine pour Einaudi, Vidal-Nacquet et tous les chercheurs qui travaillent sur cette nuit meurtrière à partir de 1998². D'autre part, les archives restent un bastion réservé et inaccessible jusqu'en 1997. Même après cette date, l'accès se fait au compte-gouttes et à coup d'autorisations spéciales pour les historiens, si bien qu'en 2000, lorsque Jean-Luc Einaudi demande l'accès aux documents officiels de la police, et aux archives nationales, les autorités invoquent l'argument de la loi de 1979 qui prévoit un délai de 60 ans avant l'ouverture de ces documents. Les tentatives ministérielles de permission d'accès aux archives sont contrées, et de véritables archontes veulent maintenir une gouvernance sur les faits³. Dans cet affrontement d'histoire et de rhétoriques, on réalise rapidement que la France fabrique une histoire qui omet tous les chapitres embarrassants pour le

² Le rapport Mandelkern est un rapport que le gouvernement de gauche de Jospin ordonne sous le mandat du Président Chirac en 1997 pendant la cohabitation. Il fait état d'une dizaine de morts.

³ Ici, la référence aux "archontes" correspond à l'usage que Jacques Derrida en fait dans son livre *Mal d'Archive* (1995), dans lequel il définit le pouvoir dont les détenteurs de l'accès aux archives peuvent user. Non seulement y a-t-il une gestion des archives et de leur contenu mais aussi de l'accès à l'information. En ce sens, l'« archonte » occupe une place capitale dans la fabrication de la Mémoire du 17 Octobre 1961.

modèle républicain et humaniste dont elle se réclame haut et fort sous la Vème République. Cette gouvernance de la Mémoire en ce qui concerne la Guerre d'Algérie et les tragiques meurtres du 17 Octobre 1961 est prouvée par l'attitude de ces « archontes » qui deviennent ainsi les gardiens d'une histoire nationale, mais fabriquée. Elle est également avérée et développée dans le livre de Johann Michel, *Gouverner les Mémoires*, qui illustre clairement à quel point l'État français s'est évertué à construire un souvenir de la relation à l'ancien département colonial qui occulte volontairement toute responsabilité de la France. Johann Michel expose et critique cette gouvernance et condamne sans appel la pratique gouvernementale raciste institutionnalisée.

Dans un de ses premiers ouvrages, *Faire de l'histoire* (1974), Pierre Nora note à quel point il est difficile de faire de l'histoire contemporaine portant sur le vingtième siècle. Dans sa contribution qui s'intitule « Le retour de l'évènement », il commence par faire la liste des problèmes rencontrés par les chercheurs dans cette discipline. Le premier obstacle est appelé « la tyrannie de l'évènement ». Dans le cas du 17 Octobre, c'est un évènement qui est en réalité la métonymie d'un état de guerre étouffée sur le territoire français. L'évènement de la nuit du 17 Octobre est le symbole d'une répression qui a lieu tout au long de la guerre d'Algérie et qui atteint son paroxysme de violence cette nuit-là. Nora ajoute que « c'est au mass media que commençait à revenir le monopole de l'histoire [au 20^{ème} siècle]. Il leur appartient désormais. » (Nora, *Faire de l'histoire* 212).

Puisque seul l'évènement compte, les media qui rapportent cet évènement deviennent medium d'histoire. Or, en ce qui concerne la nuit du 17 Octobre, les médias ont à peine évoqué la situation. Nora, dans sa conception de l'histoire, annonce très justement les nouvelles difficultés que l'historien rencontre dès que les médias, qui sont somme toute subjectifs, font acte de vérité

pour les lecteurs. Il dit lui-même que les questions de la guerre d'Algérie sont un enjeu entre la presse et les historiens :

Car du journal local au quotidien national, de l'organe à gros tirage à l'hebdomadaire d'opinion, l'imprimé seul dispose d'une gamme de virtualité sans rivales, un éventail exceptionnellement riche de manipulation de la réalité. Ainsi la guerre d'Algérie n'appartient pas toute entière à la presse, mais des épisodes particuliers comme la torture ou le récit des négociations, lui demeurent spécialement attachées. (Nora, *Faire de l'histoire* 213).

Nora identifie le même problème en 1974 que celui que les historiens rencontrent à partir de 1991, celui du rôle et de la responsabilité de l'état lors d'un événement qui devient symbole d'une pratique raciste banalisée dont même l'évocation filtrée doit disparaître sous une dictature gouvernementale. Le rôle de la presse dans la fabrication de cette mémoire collective en formation pourrait être étudié plus longuement. Pierre Nora revient sur un point important dans ses ouvrages les plus récents. Il établit une distinction nécessaire entre la fabrication de l'histoire et celle de la mémoire collective. Selon lui, fabriquer la mémoire collective et accomplir ce que Primo Lévi appelle *Le devoir de mémoire* relève de plusieurs disciplines (Nora *Liberté* 12). Le livre de Nora porte justement le nom de son association, *Liberté pour l'histoire*. L'argument principal de sa réflexion est qu'il n'appartient pas à l'historien de rétablir cette mémoire car cette tâche incombe à tout un peuple : chercheurs certes, mais artistes aussi, par le témoignage et la transmission orale, tous ont également une tâche à remplir. Selon Nora, le politique qui a voulu trancher dans des débats d'historiens a fait du tort à la discipline car l'état instrumentalise une histoire nationale qui lui est favorable, tandis que, ainsi que Nora nous le dit, la « mémoire a

mangé l'histoire » (Nora *Liberté* 19). Il va même jusqu'à montrer à quel point l'état a essayé de contrôler cette histoire nationale en ce qui concerne la guerre d'Algérie et le massacre du 17 Octobre :

Ce qu'il y a de spécifique dans la réaction française au déferlement mondial de la mémoire et qui lui donne sa virulence, c'est sans doute le contraste entre l'image immaculée que la France a appris à se donner d'elle-même, et la confrontation pénible, tardive, contrariée avec les réalités historiques qui contredisent cette image. [...] Sur l'Algérie, l'occupation, sur la Résistance [...] Ces obstacles fortifiés par tous les moyens à la disposition de l'État pour empêcher la connaissance de la vérité (à commencer par le secret des archives), ont préparé le terrain à tous les abcès de fixation, à tous les procès à retardement. [...] Pour s'être trop enorgueillie de son histoire, la France ne sort jamais de la censure que par l'explosion de l'inconscient collectif, suivi de la contrition officielle. Mais remplacer des mensonges d'État par des vérités d'état, remplacer une vérité officielle par une vérité légale, ne fait aujourd'hui rien gagner. (Nora *Liberté* 22)

Le propos de Pierre Nora identifie et tente de résoudre les problèmes que l'histoire contemporaine engendre pour les chercheurs. Cet ouvrage permet de démarrer en connaissance de cause. S'il y a un investissement d'un gouvernement en histoire, les historiens qui essayent de le contrer peuvent tomber dans le piège d'une écriture de réaction systématique. Ainsi, Einaudi indique clairement dans son projet qu'il aspire à une vérité et à une véracité de propos totale dans les témoignages recueillis qu'il utilise pour son travail d'historien, ce qui en fait une clé de voûte de l'édifice mémoriel en ce qui concerne le 17 Octobre. Son travail est à la croisée de l'histoire et de la mémoire, mais il ne fixe aucun des deux aspects, il les enclenche.

b) Censure et discours dissident sur le massacre

Il est capital de comprendre que la Gauche française occupait une position difficile en pleine guerre d'Algérie lorsque celle-ci s'invite sur le territoire français par le biais des travailleurs algériens. Il est difficile de soutenir le FLN dans une France où le racisme anti-algérien est une donnée latente mais puissante. En effet, lors des événements de Charonne quelques mois après le 17 octobre 1961, les personnes qui manifestent le font contre l'OAS, une milice pour l'Algérie Française qui entretient des liens très proches avec l'armée française. Cette organisation déstabilise le régime gaulliste à plusieurs reprises en tentant des putschs, notamment le 21 avril 1961 (House et Mc Master 259). Ces tentatives ont lieu alors que les discussions pour la paix en Algérie sont en train. L'OAS est puissante et sa présence à Paris se traduit par la pratique de la « ratonnade », c'est-à-dire le déchaînement de violence contre le sujet de faciès nord-africain. Jim House note dans son introduction que « c'est dans un contexte apparemment favorable à un règlement négocié que la répression atteint paradoxalement son paroxysme » (House et MacMaster 28). Cette violence raciste se faisait déjà sentir en Algérie où les indigènes algériens, s'ils sont citoyens français du fait de l'annexion de leur pays, ne jouissent d'aucun des droits de citoyen. L'importation sur le territoire de la métropole des méthodes de violence contre les sujets d'Algérie dissidents est ignorée par la population. Si la Gauche française veut la paix, il est difficile de parler d'indépendance et de plus, il faut noter que les relations entre le FLN et plusieurs factions de la Gauche (et notamment le Parti Communiste) sont extrêmement tendues. De ce fait, la version officielle commanditée par Papon qui accuse le coup et annonce le décès de moins d'une dizaine de manifestants conquiert le consensus.

Tous les groupes qui choisissent alors de braver la censure se voient marginalisés par la presse, et la Gauche peine à trouver un point d'appui lorsque les revendications d'indépendance algérienne font irruption à Paris. On peut noter que des revues religieuses comme *Témoignage Chrétien* ou *L'Esprit* dénoncent immédiatement les exactions commises par la police française. Le racisme est fortement critiqué par la ligne anticolonialiste des *Temps Modernes* sous la direction de Sartre. Sartre affirme clairement son engagement pour l'indépendance de l'Algérie. De plus, *l'Humanité* tente de dévoiler l'ampleur de la répression ; néanmoins, MacMaster confirme en 2004 que la réaction générale de la France est d'accepter la version officielle et de ne pas réagir à la situation de guerre en Algérie :

On peut ainsi considérer la mémoire du 17 octobre en France comme marginale, l'évènement ne faisant pas partie des « mémoires dominantes » de la société. Plus spécifiquement, il n'existe pas de mémoire française officielle de ces évènements. Jusqu'aux années 1980, les mémoires fragmentées et faiblement publiques du 17 octobre en France existaient comme contre-mémoires face à l'État, soit comme mémoire militante de l'extrême gauche et de la gauche anticolonialiste, qui mobilisaient l'évènement contre la gauche communiste. (House et MacMaster 237)

On voit donc aisément les difficultés que l'étude de cette résistance et de son importance dans la fabrication de la Mémoire Collective du massacre peut rencontrer. Une mémoire qui n'existe que dans la clandestinité et dans la contestation est fortement marquée par la confiscation de la parole en place publique. Toute tentative de reconstruction relève d'une anamnèse fortement biaisée. La marge de la marge prend la parole et dénonce, mais il n'en reste

pas moins que la « ratonnade » est banalisée sur le territoire français tout comme elle l'était sur le territoire colonial au moment des Pacifications entre 1945 et 1947.

c) *Charonne*

Ce silence public s'explique donc par la censure mais également par une autre série d'exactions de la Police le 8 février 1962, à la station de Métro Charonne, où la police charge des manifestants français qui se rassemblent pour dénoncer la violence de l'OAS et pour la paix en Algérie. Il est capital de noter qu'il est question de paix mais pas d'Indépendance. La police charge et l'on compte neuf morts à Charonne. Selon Etienne Balibar, dans son essai « Octobre 61 et sa mémoire revisitée », les morts de Charonne ont contribué à l'oubli du 17 Octobre (Balibar 42). Cette affirmation appelle à une réflexion sur la succession de ces deux évènements. En effet, six mois après les massacres du 17 Octobre, une population de civils se voit chargée par la police et à Charonne, parmi les neuf personnes qui perdent la vie en manifestant contre les violences en France dont la responsabilité est imputée à L'OAS, on compte une petite fille et un adolescent. Selon Jim House et MacMaster, il est capital de comprendre pourquoi le massacre de Charonne a occupé un espace médiatique gigantesque tandis que le 17 Octobre reste à peine évoqué pendant plus d'un quart de siècle. D'une part les personnes touchées sont françaises : si la manifestation est organisée par une Gauche unie et antifasciste, elle ne met pas en avant l'indépendance algérienne mais les horreurs commises par l'OAS et une volonté de paix. Dans cette manifestation de Charonne la France trouve un terrain qui convient à la Gauche : « Charonne pouvait donc être 'localisée' dans la mémoire française, pour citer Halbwachs » (House et MacMaster 313). Il s'agit d'une manifestation française qui affirme un antifascisme classique pour la Gauche française.

Ainsi Charonne est largement couvert médiatiquement et tous les journaux s'emparent de cette opportunité pour remettre en valeur l'esprit citoyen de la France qui dénonce les violences. Les obsèques des morts seront publiques et il y a une nomination des victimes dont les photos sont publiées dans tous les journaux qui racontent la vie personnelle de ceux qui ont été tués par la police. La Gauche est unie et peut affronter cet événement pour se renforcer. À la différence du 17 Octobre, les manifestants sont nommés, ils ont un visage et ils sont français pour la plupart, ce qui permet une empathie générale, ce que confirme MacMaster citant Le Breton dans son essai d'anthropologie *visage* : « il est socialement absurde de concevoir des hommes sans visage dont on puisse se souvenir » (Le Breton 201 cité dans House et MacMaster 249). On comprend donc que l'oubli du 17 Octobre vient également du déni de droit à la population de faciès nord-africain. De plus, si l'on considère le couvre-feu inconstitutionnel mais approuvé illicitement par la police sous les ordres de Maurice Papon, la manifestation du 17 Octobre est celle d'hommes dont le visage est marginalisé par le couvre-feu, d'exclus puisque les Algériens vivent en marge de la capitale française dans les bidonvilles de Nanterre et autres quartiers périphériques, et qui finissent sans visages et sans corps puisque leur mort est anonyme et qu'on se débarrasse des cadavres gênants en les jetant dans le Seine.

Charonne contribue donc à faire de la mémoire du 17 octobre une mémoire confisquée et les tentatives qui œuvrent à faire le jour sur cette affaire sont par nature subversives. Cela revient à dire que la tentative d'étouffement est efficace même si elle n'est pas une réussite totale. Néanmoins, en aucun cas, il n'y aura oubli de cette mémoire comme en attestent les cercles de résistance qui sont dépeints dans le propos qui suit.

L'injonction étatique d'effacement opère par une censure des publications dès 1961. Le film documentaire de Panijel, *Octobre à Paris*, est tourné avec l'aide du FLN et tente de

comprendre la banalisation de la « ratonnade » en France, comment on arrive à l'impunité de la nuit de la répression. Le film est violemment confisqué par une opération commando le 9 octobre 1962 lors de sa première projection publique, comme l'indique Ipek Celik, qui retrace l'histoire de la violence coloniale à travers le film *caché* de Haneke. Il documente le parcours du premier film sur le 17 Octobre de Panijel, censuré pendant plusieurs dizaines d'années (Celik 63)

d) *Le silence et/ou l'oubli : Paulette Péju*

Paulette Péju est l'une des pionnières dans la publication d'informations sur cet évènement et l'expression de leur complexité. Elle tente avec son mari Marcel Péju de faire publier chez Maspéro une étude détaillée intitulée *Les Algériens : le 17 octobre* mais le livre ne voit jamais le jour. Elle publie avant cela une brochure informative avec des photos d'Elie Kagan, mais celle-ci est également retirée et interdite par Papon (House et McMaster 196). Elle parvient cependant à faire paraître *Des Harkis à Paris* quelques semaines après cette nuit du 17 Octobre, mettant en presse des témoignages quasi immédiats au massacre. Ce livre remet en cause les évènements de la nuit en expliquant le rôle des Harkis et leur apparition dans cette guerre muette contre les Algériens à Paris. Il semblerait qu'un livre qui campe des Algériens contre des Algériens ait pu trouver un biais pour entrer dans la sphère publique. Un cercle de résistance (et particulièrement autour des éditions Maspéro), producteur d'un discours dissident, se met en marche en réaction citoyenne à la répression et brave la censure. Dans ce dossier, Paulette Péju décrit comment Maurice Papon crée une Police auxiliaire faite de Musulmans. « Cette clandestinité leur garantit l'impunité » (Péju 9). Cette méthode est héritée de la guerre contre-révolutionnaire mise en place au Maroc, en Algérie, à Madagascar, dans les îles de la Caraïbe et dans d'autres colonies françaises dites « dissidentes ». Cette impunité permet à

l'armée française de ne plus se retrouver dans des procès qui remettent en question les méthodes militaires, comme lors du procès du « commando de Larache », ville du Maroc où sont formés des commandos qui matent les insurrections indépendantistes des colonies et qui agissent en France. Le commando de Larache est interrogé en 1958 par la D.S.T. et l'État veut à tout prix éviter les scandales de la sorte. En ce sens, le supplétif constitué par les Harkis est utile pour l'État puisqu'il ajoute à l'impunité de la « ratonnade » en ayant comme postulat que si les Harkis sont commandés par l'Armée Française, il n'en reste pas moins qu'ils sont algériens et permettent à la France de convaincre la population civile que la vague de violence qui déferle sur Paris en 1961 ne les concerne pas:

C'est toujours le même scénario. Trois hommes encadrent l'Algérien. Le premier lui demande ses papiers, le second le palpe de bas en haut, le fouille, retourne ses poches, le troisième le tient en joug avec sa mitraillette, tandis que le reste de la patrouille fait le guet. (Péju 11)

Paulette Péju rassemble des témoignages mais le fait que ces soldats soient musulmans permet à la France de considérer le tout comme une affaire intracommunautaire. De plus, il devient difficile pour les Français de faire la différence entre les membres du FLN, les simples travailleurs algériens et ces Harkis qui portent un « calot bleu » sur la tête. Péju dénonce directement Maurice Papon et les témoignages qu'elle recueille accusent ses services d'une violence extrême. Néanmoins, les témoignages sont reçus avec une indifférence implacable par une opinion française qui refuse de voir le conflit et se contente d'ignorer la guerre algérienne qui pourtant a des retentissements en Métropole depuis la fin des années 50. Ces supplétifs n'apparaissent en France qu'en 1960 et il est difficile de faire la différence entre les membres qui

infiltrèrent le FLN sous couverture et les membres de l'organisation indépendantiste. De ce fait, il est impossible de les interroger. Péju affirme que certains membres du supplétifs se sont retrouvés tabassés lors de missions d'infiltration (Péju 20). Elle essaye de faire valoir les visites médicales pour attester de la torture des travailleurs algériens par les Harkis, mais ces tentatives vont la plupart du temps rester sans suite. Son livre est également indisponible à partir de 1962. Quelques journaux commencent néanmoins à mentionner le phénomène banalisé de la torture, mais Papon, chef de la Police, fait également office de chef politique en tant que Préfet de Paris : son pouvoir est à la fois politique, policier et militaire. Il se défend avec une rhétorique intransigeante des accusations de tortures promulguées par le journal *Le Figaro*, un journal qui est pourtant traditionnellement de Droite.

Les documents que Péju dévoile sont officiels, elle publie un nombre considérable de plaintes au parquet, des rapports de visites médicales, des récits de torture, mais rien n'y fait. Ses propos sont accueillis avec indifférence et il n'y a que peu de protestations quand son livre est censuré et que la maison de presse Maspéro est menacée de toutes parts par le gouvernement en place et par la police. Les hommes sans visages sont également sans voix, et les travailleurs algériens sont complètement exclus de la sphère publique tandis que leur sort est complètement ignoré.

Après la publication de Paulette Péju, le silence de l'opinion publique pèse sur les cadavres anonymes du 17 Octobre 1961. Certains journaux, dont *Libération* et *l'Humanité*, tentent en vain de mettre au jour l'affaire en 1971 lors du 10ème anniversaire de la nuit « noire », mais l'impact n'a jamais lieu.

e) *Le cas de Michel Lévine*

Il faut attendre la décennie suivante pour voir la publication d'un livre. En 1985, Michel Lévine, historien, tente de mettre à jour les recherches sur la manifestation. Il consulte les archives de la morgue à Paris et décrit les résultats des autopsies : plusieurs Maghrébins ont été victimes de « ratonnade », d'une attaque raciste qui concerne les personnes de faciès nord-africain. Dans son livre, *Les Ratonnades d'Octobre, un meurtre collectif à Paris*, Lévine documente ses recherches. Il argumente que le meurtre collectif s'est déroulé dans une indifférence générale et il essaye bien sûr d'attirer l'attention de l'opinion publique dessus mais en vain⁴. Son livre est à peine remarqué par les critiques qui refusent de remettre à la une la répression civile en corrélation à la guerre d'Algérie. Son travail est troublant de détails : les personnes sont nommées et chaque victime retrouve un visage et une matérialité insoutenable sous la plume de l'historien. Certaines de ces victimes ont survécu ; c'est le cas de Mohamed Badache qui est étranglé par deux policiers avec un lacet. Mohamed Trachi est assommé et jeté dans la Seine au pont de Suresnes. Le frère de Slimane Alla est arrêté et l'on apprend qu'il n'est jamais réapparu depuis. Ahcène Boulanouar, apprend-on, est battu, violé et jeté dans la Seine face au jardin Notre-Dame. Bachir Aidouni est un rescapé d'une autre tentative de noyade. Ramdane Berkani est assommé à coups de crosse de revolver ou de bidule. Medjouli Lalou, violemment matraqué sur tout le corps, menacé de mort, est abandonné inerte par les policiers au coin d'une rue. Akli Benadji et son ami Areski sont tabassés à coups de barre de fer et laissés dans la forêt de Meudon. La liste est déconcertante et elle s'allonge pour ne pas en finir d'horreur. Chaque victime est ainsi décrite et reprend figure humaine en déjouant l'injonction à l'invisibilité des cadavres. Néanmoins, malgré ses recherches poussées, Lévine conclut qu'il n'est pas possible de donner une estimation valable du nombre de morts tués par la police lors de

la manifestation et des semaines qui ont suivi. Pour Lévine, le crime est un meurtre perpétré par la police, mais il ne peut en aucun cas certifier l'ampleur de ce qu'Einaudi appelle plus tard le massacre du 17 Octobre 1961, puisque les archives incomplètes ne permettent pas au chercheur d'arriver à une conclusion certaine.

L'indifférence de l'opinion et de la critique affecte grandement cet historien. Lorsqu'il est questionné, contredit et discrédité, il ne supporte pas que la France soit incapable de faire face à ses méfaits et il décide de détruire toutes ses archives et ses recherches personnelles. Non seulement il abandonne un sujet de recherche sur lequel il avait passé des années, mais en plus il détruit toutes ses archives, ce qui empêche ses successeurs d'y avoir accès. Ce geste est mentionné par plusieurs historiens dont Einaudi et Jim House : en effet, on y voit le désespoir d'un homme, mais il laisse aussi transparaître le désespoir de toute une cause. L'indifférence est une réaction inacceptable et son refus prouve à quel point il est encore difficile d'aborder un massacre étouffé par une censure radicale dans les sciences sociales jusque dans les années 1990.

2) Anne Tristan ou comment faire parler le fleuve.

En 1991 Anne Tristan, malgré les réticences du peuple français à accepter les revendications d'indépendance de l'Algérie en tant que pays en devenir, et dans la lignée des femmes engagées comme Paulette Péju, décide de publier un livre très important : *Le silence du Fleuve : ce crime que nous n'avons jamais nommé* avec une presse qui s'appelle « Au nom de la mémoire ». Ce livre est un ouvrage créé en collaboration, et au texte d'Anne Tristan s'ajoute une recherche avec Mehdi Lallaoui, Agnès Denis et Cécile Urbain qui s'occupe de l'iconographie. Ce travail collectif est l'une des stèles des recherches sur le 17 octobre et la façon dont les Algériens ont été accueillis pendant leur émigration en France tandis que leur pays d'origine

gagne l'indépendance. Tristan est une journaliste engagée. Pour dénoncer le racisme, elle n'hésite pas à intégrer le Front National de l'intérieur pendant des mois. Lorsqu'elle publie ce livre, la quantité d'informations qui en émane va être recyclée dans beaucoup d'autres ouvrages, comme on va le voir.

Le format de ce livre est unique. En effet sur chaque page, plusieurs documents se côtoient. Il y a toujours une ou deux photos par page (on retrouve celles d'Élie Kagan entre autres, mais il y a également des photos tirées de la presse : *l'Humanité* a des clichés de photographes qui préfèrent rester anonymes). À côté de ces photos, il y a une colonne avec un texte de Tristan qui explique le contexte historique de chacune des prises de vue. Dans une police différente, en gras, une légende est attribuée à chaque photographie. En plus de ces différents énoncés, un témoignage est ajouté à chaque page en italiques. Les témoins sont tous différents : on retrouve quelques responsables du FLN dont Abssi Saad qui reparait à plusieurs reprises, de simples témoins parisiens, des « porteuses et porteurs de valise » ou bien des intellectuels tels qu'Alain Krivine. Chaque page offre un panel de lecture ample qui donne une spécificité à ce texte.

On ne peut s'empêcher de remarquer que le témoignage est la source qui motive la fabrication d'une mémoire pour contrer le silence imposé. De plus, la chronologie mise en œuvre par Tristan permet d'avoir une vision globale des circonstances du 17 octobre. Anne Tristan commence par remettre en contexte l'arrivée des Algériens. La première observation qui marque le lecteur est le fait que Tristan établisse une histoire des revendications indépendantistes de l'Algérie vieille d'un demi-siècle au moment des faits du 17 octobre. Elle trace l'origine des premières revendications de l'Étoile Nord-Africaine qui affirme la nécessité d'indépendance pour tout le Maghreb mais qui est dissolu en 1937 par le Front Populaire, tandis que le M.N.A

(Mouvement National Algérien) toujours sous la direction de Messali Hadj lui succède (*Silence* 18). Une rivalité se matérialise par une lutte fratricide quand le FLN commence à gagner du terrain.

Ce dernier parti impose une cotisation à tous les Algériens en France. Lorsqu'on lit que le nombre d'Algérien en France passe de 211 000 à 436 000, de 1954, au moment des insurrections à Alger, à 1962, moment de l'indépendance, on réalise l'envergure que le FLN peut occuper. Cette importance n'est toutefois pas vraiment affirmée par le FLN. En effet, le FLN a divisé le territoire algérien en six sections administratives, des Wilaya. La septième Wilaya aurait pu être Paris étant donné l'ampleur de l'aide financière que le FFFLN, la Fédération Française du FLN, a apportée à ce combat pour l'indépendance. Ali Haroun explique clairement comment le FFFLN a été évincé du processus d'Indépendance à la dernière minute malgré l'importance de son action dans son livre de 1986 : *La septième Wilaya*, publié aux éditions du Seuil. Cette donnée est très significative car elle explique pourquoi le 17 octobre est tombé dans l'oubli. En minimisant le rôle de la branche de France, le FLN pouvait garder la main mise sur l'établissement d'un nouveau gouvernement. Les victimes du 17 octobre sont en ce sens tous, des Français et des Algériens.

Tristan remet en perspective l'action du FFFLN en publiant la photo d'une raffinerie de Marseille en flammes. On apprend que cet attentat date du 25 Août 58 et qu'il est exécuté par le FFFLN. Cette démonstration de force porte aussi en filigrane le message que la France ne peut pas continuer à exploiter impunément les réserves de pétrole du Sahara (*Silence* 31). En 1958, un premier couvre-feu est déclaré et le FFFLN donne l'ordre de ne pas le respecter. Le deuxième couvre-feu, celui du 6 octobre 1961 décrété par Maurice Papon, n'est pas constitutionnel et c'est pour cette raison qu'il est formulé en termes de conseil :

Dans le but de mettre un terme sans délai aux agissements criminels des terroristes, des mesures nouvelles viennent d'être décidées par la préfecture de police. En vue d'en faciliter l'exécution, il est conseillé de la façon la plus pressante aux travailleurs algériens de s'abstenir de circuler la nuit dans les rues de Paris et de la banlieue parisienne, et plus particulièrement de 20h30 à 5h du matin. Ceux qui, par leur travail, seraient dans la nécessité de circuler pendant ces heures, pourront demander au secteur d'assistance technique de leur quartier ou de leur circonscription une attestation qui leur sera accordée après justification de leur requête. D'autre part, il a été constaté que les attentats sont la plupart du temps des faits de groupe de trois ou quatre hommes. En conséquence, il est très vivement recommandé aux Français musulmans de circuler isolément, les petits groupes risquant de paraître suspect aux rondes et patrouilles de police. Enfin le préfet de police a décidé que les débits de boisson tenus et fréquentés par des Français musulmans d'Algérie doivent fermer chaque jour à 19h00. (*Silence* 37)

Dans ce décret par Maurice Papon, approuvé par le ministre Michel Debré et Roger Frey, membre du gouvernement Debré, la formulation prête à une analyse intéressante. Dans un premier temps, le couvre-feu concerne « les travailleurs algériens », et ils sont donc extérieurs à la France dans la façon dont on les nomme. Il est nécessaire de noter ici que le conseil pressant est de ne plus « circuler la nuit » du tout. Ensuite, ils deviennent des « Français musulmans » quand ils sont sommés (« vivement recommandé ») de ne plus circuler en groupe. Enfin, en ce qui concerne la fermeture des cafés arabes, ils deviennent patrons et consommateurs, les Français musulmans d'Algérie, dans une combinaison finale qui leur interdit le rapport social. Anne Tristan condamne ce couvre-feu tandis qu'elle nous informe qu'en Janvier 1961, un referendum

approuve à 56% l'autodétermination proposée par De Gaulle (*Silence* 42). Cependant, De Gaulle ne veut pas du FLN comme interlocuteur pour la paix et c'est pour cette raison qu'il autorise une telle boucherie en octobre 1961.

La description de la nuit du 17 octobre par Anne Tristan est à peine soutenable ; de 20h00 à 21h50, un déferlement de la violence d'état va ensanglanter les trottoirs de la capitale. Tristan propose des photographies de Kagan qui ont pour légende le lieu du crime et qui montrent des Algériens violemment attaqués par la police. Certains commentaires sont tirés de la presse et il y a à plusieurs moments des témoignages qui confirment que la police a fait feu sur les manifestants : c'est le cas de *France-Soir* qui mentionne que le policier chargé de la circulation range son bâton et dégaine son arme avant de se joindre à ses collègues CRS (*Silence* 52). Ce qui suit est appelé « trou noir » par Tristan, c'est à dire un vide. Pourtant, elle prouve que le silence n'a pas été si facile que cela à mettre en forme pour les censeurs. Pour valider l'horreur et mettre la France face à la réalité de ses actions, Tristan cite un docteur, qui au pied du siège du journal *l'Humanité* tire un corps vivant d'un charnier « d'un mètre cinquante », en même temps qu'elle confirme que la police a confisqué les films des rares journalistes qui ont fait leur travail ce soir-là (61-63). De plus, Tristan recueille le témoignage de Maspéro, un résistant de la première heure : « du 17 octobre il me reste le bruit des crosses sur le crâne » (69). Tous les témoignages s'accordent à confirmer la violence barbare dont la police a fait preuve.

Cette barbarie est comparée à celle de la rafle du Vel' d'hiv, et si le vélodrome a été détruit, la France semble garder l'arène sportive comme lieu de prédilection comme on l'a vu précédemment. Un autre détail frappe le lecteur. Anne Tristan rappelle que le 16 Juillet 1942, 12 884 Juifs sont arrêtés, tandis que le 17 octobre 1961, 11 538 Français musulmans sont arrêtés en

l'espace de quatre heures (73). Ce rapprochement est crucial comme on va le voir en fin de chapitre avec le travail de Michael Rothberg qui met en relation la mémoire des deux crimes d'état racistes. Cette horreur ne s'arrête pas immédiatement après le 17 octobre, et l'on apprend que les jours suivants, la boucherie continue : les 18 et 19 octobre, les rafles (dont celle de Puteaux) persistent et toute personne de faciès nord-africain est interpellée.

Le 20 octobre les femmes de tous ces hommes sans nom et disparus décident de manifester devant les prisons, où elles croient leurs maris, frères, fils, cousins et amis retenus. Cet épisode est souvent oublié, mais on note ici une autre technique de la police. En effet, Anne Tristan mentionne que les femmes sont également arrêtées en masse et transportées en bus. Elle mentionne deux destinations : la première est l'hôpital psychiatrique de Saint-Anne, et à l'hôpital Paul Brousse de Villejuif. Si la police, nous dit Tristan, « renoue avec l'obscurantisme, confond asile et prison », le personnel de ces hôpitaux refuse les ordres de la police et aide les prisonnières à s'enfuir (80). Il s'ensuit un communiqué des hôpitaux qui s'indigne de ces pratiques. D'autres femmes sont transportées et déposées à des kilomètres de chez elles et de Paris. Madame Berrouna témoigne de ce fait et raconte son périple pour rentrer chez elle, après avoir été déposée par un bus à plusieurs dizaines de kilomètres de son domicile.

Ces manifestants sont gardés plusieurs jours dans des conditions misérables, ce que confirme *Témoignage Chrétien*, un journal engagé qui envoie des bénévoles aux Palais des Sports pour nourrir et porter secours aux prisonniers. L'opération décrite laisse sans voix : entre le sang, les excréments et les hommes qui perdent la raison, les scènes décrites sont en-deçà de l'humain. Le volontaire soupçonne même la police d'avoir uriné dans le café destiné aux prisonniers (91). On sent une tension entre les forces de l'ordre et les volontaires et la défiance du bénévole est impressionnante étant donné les risques encourus.

Tristan valide également la triste pratique qui consiste à jeter les Algériens dans la Seine pour ne pas laisser de traces sur plusieurs pages de son travail (97-102). Idir Chebbah raconte son calvaire et comment il a été jeté dans la Seine après avoir été battu. Mohammed Badache n'a pas la chance de pouvoir témoigner. Chebbah porte plainte mais sa requête est sans suite. Plusieurs dizaines de témoignages concourent sur ce point, la pratique est courante. D'ailleurs, il y a une fameuse photo d'archives du journal l'*Humanité* qui met en scène un graffiti qui est peint quelques dizaines d'années plus tard sur le muret au bord de la Seine, où on lit : « ici, on noie les Algériens » (voir appendice). Tristan confirme également que plusieurs cadavres sont repêchés les jours qui suivent la répression et qu'ils sont retrouvés parfois à plusieurs douzaines de kilomètres de Paris.

Enfin, Tristan fait honneur à tous ceux qui ont résisté à la barbarie. Elle nomme les intellectuels tels que Sartre, de Beauvoir, Breton, Butor, Cassou, Duras, Roy ou Kastler qui lancent un appel resté sans suites. Le 21 octobre, quelques étudiants indignés se rassemblent et cette information est documentée par des photos d'archives. Le 23 octobre, une nouvelle tentative de manifestation des étudiants et d'universitaires se solde par une dispersion instantanée motivée par la police. Au niveau politique, seuls quelques anciens résistants s'indignent et demandent des comptes à l'état : Gaston Defferre (le maire de Marseille qui avait été blessé pendant l'attentat du FLN contre une raffinerie) demande une enquête, de même que Eugène Claudius Petit. Tristan nous apprend que toutes ces tentatives politiques restent vaines face à une France qui préfère accepter la version officielle. Néanmoins, un dernier appel est mentionné et il n'est pas moindre. Quinze jours après la manifestation, un mouvement dissident ose braver l'interdit au sein même de la police et fait circuler un tract républicain qui condamne les actions de violence que la police a été forcée de mener. Ils écrivent pour sauver leur honneur et celui de

la police, d'après Anne Tristan. Le syndicat général de la police nie en bloc les pratiques condamnées par le tract subversif des policiers qui se disent « républicains » :

Parmi les milliers d'Algériens emmenés au Parc des Expositions de la Porte de Versailles [comme le Palais des Sports devait accueillir Ray Charles, les prisonniers sont transférés], des dizaines ont été tués à coup de crosse et de manche de pioche, par enfoncement du crâne, éclatement de la rate ou du foie, brisure des membres. Leurs corps furent piétinés sous le regard bienveillant de M. Paris, contrôleur général. D'autres eurent les doigts arrachés, par les membres du service de l'ordre, policiers et gendarmes mobile, qui s'étaient cyniquement intitulés 'comité d'accueil' [...] A l'une des extrémités du Pont de Neuilly, des groupes de gardiens de la paix, à l'autre des CRS, opéraient lentement leur jonction. Tous les Algériens pris dans cet immense piège étaient assommés et précipités systématiquement dans la Seine. Il y eut une bonne centaine à subir ce traitement, les mêmes méthodes furent utilisées au pont Saint Michel. A la station de métro Austerlitz, le sang coulait à flots [...]. La petite cour qui sépare la caserne préfectorale de l'Hôtel de la Cité était transformée en un véritable charnier. Les tortionnaires jetèrent des dizaines de leurs victimes dans la Seine qui coulait à quelques mètres, pour les soustraire à l'examen des médecins légistes. Non sans les avoir délestés au préalable de leur montre et de leur argent. M. Papon et M. Legay, directeur de la police y ont assisté. (104)

Ce tract caractérise une attitude marginale de la population. Néanmoins on ne peut s'empêcher de relire ce document si précis dans la dénonciation. Dans un premier temps, on note que le détail des tortures physiques ouvre le pamphlet, pour affirmer pleinement ce contre quoi la

police elle-même s'insurge. La violence est sans freins. De plus, pour se débarrasser des preuves, la Seine offre un couvert idéal et la répétition de cette pratique a marqué l'imaginaire commun en ce qui concerne le crime du 17 octobre. Ici, l'accusation directe envers Papon et Legay laisse penser que le policier qui dénonce l'horreur était dans cette fameuse cour où le charnier et la manière dont on s'en est débarrassé des corps l'ont choqué. Ce tract va nourrir de nombreux romans policiers, et comme on va le voir au deuxième chapitre, c'est lui qui déclenche l'enquête de Chloé dans *Les caves de la Goutte d'Or* de Gérard Streiff. Si même la police admet ses crimes, il devient problématique de comprendre comment la mémoire du 17 octobre a été effacée de la sphère publique si aisément. Un autre détail de ce tract va nourrir l'imagination de Didier Daeninckx qui a dû le consulter avant d'écrire son *Meurtres pour mémoire*. Daeninckx mentionne ce massacre sous les yeux de son personnage Veillut et il fait état de 48 morts dont il ne reste pas de traces (*Meurtres* 96). Le travail de Tristan tente de voir pour conclure comment les événements de Charonne ont participé à l'effacement du 17 octobre tout en créant le lien entre les deux nuits. S'il y a eu cette révolte populaire française, on peut en trouver les sources dans l'indignation insuffisante en ce qui concerne le 17 octobre 1961.

3) L'Histoire et le témoignage : l'État contre l'Algérien ou les querelles des historiens

a) *Einaudi à la recherche du témoignage :*

La mise en route de la mémoire dans les sciences sociales.

On a mentionné le cas de Paulette Péju et celui de Michel Levine. On pourrait mentionner aussi celui de Vidal-Nacquet, et l'on voit en effet qu'un groupe contestataire fragmenté s'érige contre les pratiques barbares de l'État à l'encontre des Algériens. Ces voix ont néanmoins du mal à se faire entendre, car la Cinquième République est née de la défaite française en Algérie. Les

personnes qui remettent à la une cet évènement sont donc discrètement éclipsées de la sphère publique ou tout bonnement censurées.

Les cercles de résistance peinent à trouver une source d'information valable puisque l'accès aux archives est impossible, car la France s'octroie un droit de 60 ans de rétention des archives coloniales. Ce n'est qu'en 1998 que Catherine Trautman, ministre de la culture sous le gouvernement Jospin, décide d'ouvrir les archives ou du moins celles qui n'ont pas disparu. Jean-Pierre Chevènement, alors ministre de l'intérieur, ordonne une enquête nationale qui donne suite au rapport Mandelkern, un rapport inachevé car les archives de la brigade fluviale ne sont plus trouvables tandis que certaines ont été tronquées. Cette enquête nationale est enclenchée sous la pression de Jean-Luc Einaudi, un historien qui accuse publiquement Maurice Papon de ces faits contre les Algériens à Paris, alors que celui-ci est jugé dans un procès de 1997 pour crimes contre l'humanité pour avoir envoyé des trains remplis de personnes juives aux camps de la mort (à Drancy, puis à Auschwitz) lors de sa collaboration avec les nazis tandis qu'il était secrétaire général à la préfecture de la Gironde. Lors de ce procès de 1997, Papon n'est pas jugé pour ses crimes commis à Paris contre les Algériens, mais l'accusation publique d'Einaudi donne lieu à l'enquête nationale et à l'ouverture partielle des archives. Papon parvient quand même à faire condamner Einaudi symboliquement pour diffamation en 1999 (House et MacMaster 382)

Il est nécessaire de mentionner que le travail d'historien d'Einaudi n'a pas commencé avec l'ouverture des archives, et s'il accuse publiquement Maurice Papon en 1997, c'est qu'il a commencé sa propre enquête dont une partie des résultats est publiée en 1991, lors du 30ème anniversaire du massacre dans son livre, *La bataille de Paris*. Einaudi consulte les archives du FLN et passe au crible des centaines de témoignages d'archives aussi bien que des entretiens oraux qu'il mène lui-même. Dans cette recherche, 1991 est aussi une date-charnière en

littérature, car une demi-douzaine de romans relatant la nuit du massacre sont publiés. Au niveau des sciences sociales, les informations sont plus rares et l'histoire s'intéresse à peine aux événements et parvient difficilement à faire face aux horreurs d'octobre 1961.

Dès 1991, Einaudi réitère ce que Didier Daeninckx exprimait en 1984 par le biais de la littérature, c'est-à-dire qu'un crime raciste de masse a été commis. Cet événement est dit par le biais du roman noir chez l'auteur français d'origine belge Didier Daeninckx. Cependant, le roman noir couvre à peine la réalité historique.

Ce lien entre le Maurice Papon qui passe du régime de Vichy à celui des guerres d'indépendance des colonies est présent en filigrane dans la dédicace d'Einaudi :

À Jeannette Griff, 9 ans,

Déportée de Bordeaux à Drancy le 26 août 1942.

Déportée de Drancy à Auschwitz, le 7 septembre 1942.

À Fatima Bédar, 15 ans

Noyée dans le canal Saint-Denis en octobre 1961.(Einaudi, *Bataille* dédicace)

Après l'horreur de la Shoah, les pratiques racistes en France ont donc perduré dans une moindre mesure et contre une autre population : de la haine du Juif lors de la deuxième guerre mondiale, on est passé à la haine du Musulman lors de la perte des colonies. Pour les victimes, la citoyenneté française ne garantit ni leur appartenance au pays de Marianne, ni leur survie. Dans le cas des Algériens, les habitants du département sont des citoyens français de seconde classe. Ils n'ont aucun des droits que les colons s'attribuent en Algérie. Lorsqu'ils sont en France pour des raisons économiques au début des années 1960, ils ne sont même pas considérés comme des êtres humains puisqu'ils sont torturés et massacrés. En Algérie, la guerre dure depuis 7 ans,

mais en France cette guerre s'est invitée en territoire métropolitain en 1958, lorsque le FLN s'est débarrassé de son parti rival le MNA (Mouvement National Algérien dirigé par Messali Hadj) et a lancé une vague d'attentats contre des installations pétrolières et des commissariats (Einaudi *Bataille* 21). Après 1958, la répression civile resurgit lors des événements d'octobre 1961 et lors de ceux de Charonne.

Jean-Luc Einaudi a peu de soutien, comme on l'a mentionné, et il annonce clairement dans son travail quelles méthodes il a utilisées pour obtenir des informations sur les massacres d'octobre 1961 : il se rend dans les cimetières, consulte les rapports des légistes en remarquant que les inhumations d'Inconnus ou de X croissaient en octobre 1961. Einaudi tente de corréler ce qu'il trouve avec les témoignages de familles qui ont perdu leurs proches et qui n'ont jamais été entendues. Il le prouve par les documents mentionnés en page 14. Lorsqu'Ali Haroun, en 1986, permet l'accès aux archives internes du FLN, l'enquête historique est enclenchée:

« Je porte plainte en assassinat contre la police ».[...]

Cette plainte est restée sans suite. Après avoir assassiné Akkache Amar, on avait abandonné son corps sans papiers d'identité. Ainsi était il devenu un 'Inconnu'. (Einaudi *Bataille* 12-13).

Einaudi met en avant des centaines de cas où les archives du FLN ainsi que celle des cimetières permettent de prouver que souvent la police est coupable de meurtre raciste en temps de guerre. La police à Paris mène en effet la guerre contre le FLN et sa branche parisienne :

Le 4 octobre 1961, le CGP, la CFTC, le Syndicat général autonome des officiers de police forment un Comité permanent de coordination et de défense qui revendique « l'amélioration et l'augmentation de l'armement [...] l'application

rigoureuse des lois à l'égard des porteurs d'armes [...] ce qui en clair, signifie la condamnation à mort et l'exécution des combattants algériens déclarés coupables. [...]Le comité demande aussi l'instauration d'un couvre-feu. [...]

Dans le courant du mois de septembre 1961, on commence à entendre parler de cadavres de Nord-Africains retirés de la Seine. Des Algériens. Des Marocains. Des Tunisiens. (Einaudi *Bataille* 74)

En plus de nous livrer ces reconstitutions par le biais de recueils d'archives et de témoignages, Einaudi trace le parcours de l'escalade de la violence policière à l'encontre des Maghrébins, tout en tentant, (page 99 et suivantes), de reconstituer le trajet de la manifestation pacifique du 17 Octobre, un convoi d'hommes, de femmes et d'enfants non armés qui protestent, à l'appel du FLN certes, mais contre un couvre-feu raciste basé sur un délit de faciès qui ne peut en aucun cas être constitutionnel en France.

Le détail de la journée est reconstitué du départ des manifestations en banlieue, à l'entrée intramuros à différents endroits et à la sanglante répression qui suit durant cette nuit tragique. Jusqu'à la page 139, Einaudi va se livrer à une liste abondante et méticuleuse de témoignages de victimes, de bourreaux parfois, et de simples témoins civils. La reconstitution se termine dans des stades de banlieue (Coubertin et Palais des Sports) où des dizaines de milliers de civils seront parqués plusieurs jours. Il est même question de gazage de ces civils dans les stades, mais ce fait reste à démontrer. En effet, Einaudi mentionne que plusieurs témoignages directs qu'il a recueillis font état d'un gazage des Algériens dans les stades dans son troisième chapitre : «L'étouffement». Cette rumeur sera contestée par un autre historien, Jean-Paul Brunet, qui ne veut pas accepter le témoignage de seuls civils pour une accusation aussi grave et chargée

puisqu'il est impossible de parler de gazage sans faire référence aux camps de la mort où des millions de Juifs ont péri (Brunet 24).

Einaudi choisit de mettre en valeur l'étouffement de cette affaire par l'état juste après sa reconstitution, ce qui ne manque pas d'insister sur la responsabilité des autorités. Il qualifie la nuit du 17 Octobre de « massacre » pour enfin conclure son travail sur la mémoire qui reste à reconstruire pour tous les acteurs de ce drame. La mémoire ici est un enjeu majeur et l'importance que chaque discipline accorde à cette dimension dans la question du massacre d'octobre 1961 en est une preuve irréfutable. Ici, on voit que l'histoire veut insister sur la nécessité de reconstruction.

b) La réponse de Brunet : le témoignage civil et la responsabilité du FLN en question.

A l'ouverture des archives, il devient aisé de critiquer le travail d'Einaudi qui est basé sur le recueil de témoignages directs ainsi que ceux qu'il a pu extraire des archives du FLN, de différents cimetières parisiens et de différentes brigades. Pour cette raison, on comprend facilement à quel point son travail diffère de celui de son confrère dans la discipline, Jean-Paul Brunet, chercheur à l'ENS, qui a accès aux archives officielles. On note d'ailleurs que celui-ci commence son travail en remerciant « tous les responsables des services d'archives qui ont facilité notre recherche » (Brunet 7). A la lumière de l'étouffement de l'affaire mentionné précédemment, cette remarque de l'historien est surprenante, car il s'inscrit d'emblée dans une toute autre optique. Pour lui, seuls les témoignages des représentants de l'autorité française sont valables. Ce fait ne peut passer inaperçu pour un chercheur en littérature, mais il ne semble pas que Brunet éprouve le besoin de justifier la légitimité qu'il accorde aux représentants de la

France face aux propos recueillis par Einaudi. La valeur attribuée aux différents types de témoignages reflète et exprime en effet une coupure idéologique très nette. Ainsi, lorsque Brunet salue le travail de Michel Lévine et celui d'Einaudi (Brunet 13), c'est en fait pour les discréditer :

La lecture attentive du livre de Jean-Luc Einaudi avait renforcé en nous la volonté d'aller plus loin sur un sujet que depuis longtemps nous espérions traiter un jour.[...] Mais l'histoire ne s'édifie pas par une accumulation d'informations, elle exige un esprit critique sans cesse en éveil et nécessite que l'historien se défasse de toute attitude passionnelle. (Brunet 14)

A partir de ce moment, on se rend compte que le livre de Brunet a pour but principal de discréditer le travail d'Einaudi et de faire valoir les archives de la police comme seule source d'information historique recevable, même si celles-ci ont déjà été manipulées ou épurées. Brunet nous informe que les archives du Parquet de la Seine sont incomplètes : « malheureusement les dossiers correspondants ne semblent pas avoir été conservés » (66). Cependant, cette épuration ne semble en aucun cas modifier la vérité historique qu'il attribue lui-même à son travail. Force est de constater que si un témoignage algérien est mentionné, il l'est de manière anonyme, et de plus, que les témoignages d'Algériens sont systématiquement utilisés pour faire valoir l'argument de Brunet selon lequel la plupart des Algériens se sont entretués dans une lutte fratricide. Il se demande même s'il ne faut pas blâmer « les Harkis » pour les noyades dans la Seine (65). Pour Brunet, les meurtres d'Algériens sont des problèmes « intra-communautaires, » ou bien, comme il le dit ailleurs des « affrontements internes au Monde algérien » (318).

Il semble néanmoins que Brunet se fasse prendre à son propre jeu. Pour ne citer que les cas extrêmes de misérabilisme et de manque d'objectivité historique de la part de Brunet, alors

qu'il en fait le reproche à Einaudi, notons comment il décrit le racket d'un pauvre travailleur algérien par le F.L.N. et ajoute : « Tant de détresse saisit le cœur » (177). De même, il invoque le cas d'un homme à déficience mentale qui aurait été tué par le FLN (38). Ainsi, l'investissement affectif qu'il reproche à son collègue est présent dans son propre travail. Il n'en faut pas plus, du point de vue d'une recherche en littérature formée aux exigences textuelles, pour se rendre compte qu'aucune des rhétoriques en marche dans le discours historique n'est complètement objective. L'argument de Brunet selon lequel les événements d'octobre 1961 sont à attribuer au seul fait du F.L.N. est très faible et n'est guère convainquant, malgré la guerre entre le F.L.N. et la police mentionnée précédemment en relation à la vague d'attentats de 1958. Si les violences du F.L.N. sont un facteur constitutif du conflit, elles ne sont en aucun cas un facteur suffisant pour justifier les actions de la police lors de la nuit du 17 Octobre 1961.

Ainsi le témoignage des victimes et de leurs communautés est-il mis en cause par un historien tel que Brunet qui n'hésite pas à se reposer par contre sur celui des représentants de l'État en tous genres. Brunet déclare par exemple que : « les services de renseignement du F.L.N. étaient parfois très approximatifs » (77). La place accordée au témoignage est très claire lorsque Brunet réfute l'authenticité du cas de B., un Algérien qui affirme avoir été violenté par la police. Il obtient un arrêt de travail de cinq jours grâce à un certificat médical à la suite de ses blessures (105). La police qualifie cette plainte de « plainte mensongère ». Pourtant, Brunet admet le racisme de la police à travers des témoignages civils de Juifs Sépharades qui se plaignent « d'être pris pour des musulmans » et qui subissent la violence de la police (113).

Le travail de Brunet va être critiqué par d'autres historiens à cause de ce parti-pris évident en ce qui concerne la valeur du témoignage des victimes. Il est indiscutable que le F.L.N. a eu un impact sur la population algérienne et que l'organisation a usé de la violence contre ses

membres-- ce fait n'est plus à démontrer. De plus, la violence des « Harkis » engagés par l'armée française à l'encontre des travailleurs algériens est également attestée par bon nombre de documents. Ces données compliquent le niveau du conflit à Paris puisque le F.L.N. use de la violence et que certains membres de l'armée sont algériens. Cette configuration complexe permet l'impunité à l'État français. Réduire les événements du 17 Octobre à un conflit entre Algériens est une attitude irresponsable pour un historien, et le but de Brunet devient clair lorsque dans son chapitre intitulé « Dérive meurtrière, » il clôt son analyse de la sorte :

Enfin ces multiples assassinats d'Algériens semblent avoir caractérisé toutes les régions d'immigration maghrébine, y compris des zones où une éventuelle action malfaisante de la police ou de groupes para policiers ne semble pas devoir être mise en cause. A titre d'hypothèse provisoire et jusqu'à preuve du contraire, nous sommes donc amenés à penser que les morts d'octobre (hors répression policière du 17 [Octobre] et jours suivants) sont en majorité imputables au FLN. (Brunet 161-162)

Brunet exprime ainsi clairement son intention de rendre le FLN responsables des troubles de l'indépendance, ce qui lui permet d'évacuer la question de la légitimité de ces revendications. Cet argument est pourtant faible pour une recherche qui se veut complète et objective.

c) l'Histoire et les enjeux de l'État français

La modalité de cette phrase s'ouvre admirablement à l'analyse textuelle. En termes de contenu, l'Histoire va réfuter l'argument de Brunet à maintes reprises, comme le fait le travail consciencieux de Jim House et de Neil MacMaster. Ce qui est intéressant ici, c'est de noter qu'en essayant de couvrir la responsabilité de la police dans les massacres qui ont lieu tout au long du

dernier trimestre de l'année 1961, Brunet admet à demi-mots l'assassinat des Algériens par la police française la nuit du 17 et les jours suivants. Il réfute son propre argument dans une rhétorique si peu habile qu'il détruit sa propre crédibilité de chercheur ; en effet, il annonce à plusieurs reprises que la police n'a aucune responsabilité dans les événements du 17 Octobre tandis qu'il nomme un des chapitres suivants : « La nuit d'horreur et de honte ». Enfin, il admet le silence de l'affaire de la part de l'État dans un chapitre qu'il intitule « L'étouffement » : il donne le même titre qu'Einaudi à un de ses chapitres, ce qui ne fonctionne pas étant donné le soin qu'il met à discréditer le travail de son pair. On note à ce sujet que les historiens qui parlent de ce silence imposé tentent d'en établir les causes, et comme on l'a vu, la fin de la guerre, ou les manifestations de Charonne selon Balibar, permettent de comprendre comment la censure est relayée par des concours de circonstances. Brunet, au deuxième paragraphe de son chapitre sur la censure, prétend que si les Algériens étaient appréhendés quasi systématiquement, identifiés et détenus (arbitrairement) au Centre d'Identification de Vincennes, leur séjour se déroulait de la sorte :

Jusqu'en octobre 1961, les conditions de détention étaient loin d'être inhumaines : promenade de deux heures par jour, cantine, colis non limités, visites tous les dix jours, courrier libre. (Brunet 281)

Brunet va même jusqu'à mentionner les assistantes sociales qui aident les détenus à retrouver du travail puisque les incarcérations répétées leur font perdre le leur. Cette description par Brunet (qui ne prend en compte que les archives du CIV et non les témoignages d'anciens prisonniers) est un point capital, elle éclaire ce que Brunet tente de défendre en vain dans son travail d'historien. Il veut prouver que l'administration française en pleine guerre d'Algérie n'a

pas agi de manière inhumaine, même s'il admet un certain racisme. Cette volonté d'innocenter la France et ses représentants politiques est oiseuse. Tout ce que Brunet illustre dans cette réponse au travail d'historien d'Einaudi est son impuissance à faire face à cette responsabilité qui incombe à la France, celle de reconnaître le crime raciste et l'impunité de la ratonnade.

Enfin, il convient de citer la conclusion de ce travail dans un chapitre qu'il intitule *Bilan*, où il résume sa position d'historien qui ne peut être perçue comme objective:

On peut penser en revanche que, si le « coordinateur de la Fédération de France » du FLN eut été moins extrémiste, s'il n'avait pas pratiqué ce qui ressemble fort à la politique du pire, si les attentats contre les policiers avaient été sinon inexistantes [...] Il n'y aurait sans doute pas eu cette dérive meurtrière [...] l'heure n'inclinait malheureusement pas à l'humanisme. (Brunet 251)

Il suffit de cette modalité spéculative en guise de conclusion pour se rendre compte que Brunet tend plus à réduire l'horreur de cette responsabilité française plutôt que de mettre à jour des vérités historiques objectives. Ce bilan qu'il établit n'est en aucun cas suffisant. Il essaye maladroitement de mettre un point final à l'émergence d'une mémoire étouffée--ce qui est absolument impossible--et revient à adopter une attitude dans la lignée la censure d'état des années 1960, une posture de déni.

On peut noter qu'Einaudi avait intitulé le chapitre final de son livre « La Mémoire » : dans ce chapitre, il cite tous les militants qui ont tenté de dévoiler l'horreur de l'histoire du 17 Octobre et des exactions commises pendant la guerre d'Algérie. Il illustre ensuite l'émergence de cette mémoire par le biais du roman capital de Didier Daeninckx, *Meurtres pour mémoire* (1984) et d'autres romans qui remettent en scène la nuit du 17 Octobre et les circonstances politiques

qui ont mené à une telle horreur. Des rassemblements civiques et écrits politiques tentent tant bien que mal de mettre au grand jour une vérité historique, même si l'on se rend compte en lisant plusieurs rapports dits historiques que le véritable enjeu de cet événement est la fabrication d'une Mémoire Collective qui inclut les Algériens de France et les Français, puisque tous les acteurs de la guerre d'Algérie ont bénéficié d'une amnistie du gouvernement. Le travail de mémoire est donc enclenché mais il reste à être construit par différents médiums. Einaudi revient par ailleurs à cet événement et rédige une réponse aux allégations de Brunet en 2001, lors du 40ème anniversaire du massacre, dans un nouveau livre : *Octobre 1961 : un massacre à Paris*.

La terminologie a alors changé, car en 2001 il est possible de parler de massacre, la presse commence à aborder ce sujet sans la pression de l'état, et Einaudi exprime la difficulté qu'il a eu à accéder aux archives dont les portes ont été grandes ouvertes pour son collègue Brunet. Le va-et-vient entre les deux historiens est sans répit. Einaudi détaille le procès que Papon tente de lui intenter pour diffamation. Ce procès fait, lui aussi, œuvre d'évènement de l'histoire et il va contribuer comme on va le voir à la construction à posteriori de la mémoire collective du 17 Octobre 1961 en mettant la France face à ses manquements. On peut noter cette guerre des archives comme significative d'un pays en situation de déni. Einaudi adopte un ton plus ferme dans ce nouvel ouvrage car le combat qu'il mène est en voie de parvenir au grand public. Il continue de recueillir méticuleusement de nouveaux témoignages d'acteurs du drame, à les corréler avec les archives d'état auxquelles il a enfin eu accès (même s'il insiste sur la difficulté d'accès et l'impossibilité de consulter certaines archives de la police). Il parvient à révéler la violence de la police face aux Algériens, et à dénoncer la banalité du crime raciste contre les personnes de faciès nord-africain. Il ajoute des photos d'époque comme si l'image allait ajouter de la force à son propos. Ces images sont les fameuses photos prises le jour du

massacre par Elie Kagan, photos qui deviennent elles aussi un enjeu dans la tentative de dissimulation du massacre orchestrée par l'état français. Enfin, Einaudi clôt son deuxième livre comme le premier avec une annexe dont la structure est complexe : une liste de morts selon ses recherches, une autre selon l'Institut Médico-Légal et une liste de plaintes d'Algériens qui seront sans suite. On voit donc qu'en 2001, la recherche se met en marche, qu'elle s'impose comme un processus mémoriel qui va au-delà de querelles d'historiens. Le retour incessant aux archives n'a pas pour but de rendre justice puisque l'amnistie en ce qui concerne les événements reliés à l'Algérie Française est totale. La guerre des historiens a donc pour enjeu la mémoire occultée et le contrôle de l'émergence de celle-ci. S'il ne peut y avoir de procès pour condamner les meurtriers, il est du devoir de l'historien, soit de justifier cette amnistie comme le fait Brunet, ce qui revient à une gouvernance de la mémoire par la France et à la perpétuation d'une histoire nationale qui occulte les points honteux comme le Régime de Vichy ou l'usage de la violence contre les Algériens, soit de construire une Mémoire subversive qui permettrait aux acteurs du drame de revendiquer leur statut de victime.

4) La mise en route de l'histoire

a) *Une tentative hexagonale de rétablissement mémoriel*

Après ce que nous avons nommé la querelle Einaudi-Brunet, un autre chercheur en sciences sociales décide de braver l'interdit et de se lancer dans une recherche en sciences politiques : il s'agit d'Olivier Le Cour Grandmaison qui édite un volume intitulé : *Le 17 Octobre 1961, Un crime d'État à Paris*. Ce volume est important puisqu'il est dirigé par un chercheur

travaillant en collaboration avec une association qui tente de remettre à jour les vérités sur la nuit du 17 Octobre-- l'association « 17 Octobre 1961 Contre l'Oubli ». Cette association commence un travail de rassemblement des témoignages de torture et de violence sur les Algériens en France. Cette organisation militante est de ce que l'on pourrait appeler de deuxième génération puisque ce sont les enfants des victimes et des chercheurs (parfois les enfants des victimes sont devenus chercheurs, ce qui est le cas de Linda Amiri qui devient historienne et publie *Les fantômes du 17 Octobre* en 2003) qui bravent la censure et qui se rassemblent pour créer une base de données sur la nuit du 17 octobre. Une bibliographie, une filmographie, des témoignages et de nombreux articles sont disponibles sur le site internet de l'organisation. On remarque néanmoins en scrutant le site internet que si l'association a été active dans les années 1990, il semble qu'elle perde de son influence à partir de 2002, moment où le volume de Grandmaison est publié. Cette association, tout comme le livre de Le Cour Grandmaison, annonce clairement son but : avant tout, il s'agit de mentionner l'évènement afin que l'injonction au silence qui entoure le crime ne se transforme pas en oubli. Pour ce faire, une liste d'objectifs ouvre le livre :

- Obtenir la reconnaissance qu'un crime contre l'humanité a été commis par l'État les 17 et 18 octobre 1961
 - Obtenir que soit créé un lieu du souvenir à la mémoire de ceux qui furent assassinés
 - Obtenir le libre accès aux archives concernant la période de la guerre d'Algérie.
- (Grandmaison 5)

La mission de l'association est à peine accomplie à partir du milieu de la décennie suivante. La terminologie qui entoure cet évènement est encore discutée : on est passé de la « Ratonnade » de Péju et de Lévine au massacre selon Einaudi. Néanmoins, le Crime contre

l'Humanité n'a jamais été reconnue. En ce qui concerne la création d'un lieu de mémoire, il y a eu quelques tentatives de commémorations par des associations algériennes, et il faut également noter celle du maire de Paris Bertrand Delanoë qui fait mettre une plaque commémorative sur le pont St. Michel le 17 Octobre 2001. Sur cette stèle, on lit « à la mémoire de nombreux Algériens tués lors de la sanglante répression de la manifestation pacifique du 17 octobre 1961 ». Cet évènement n'a pas eu un grand impact puisqu'aucun membre du gouvernement ou représentant politique à l'échelle nationale n'a assisté à l'érection de cette plaque. Enfin, en ce qui concerne l'accès aux archives, les décisions ministérielles d'ouverture des archives ont bien été prises par la ministre de la culture Catherine Trautmann en 1997, sous le gouvernement Jospin, mais il apparaît que la plupart de ces archives ont disparu ou bien qu'elles ont été épurées, comme l'affirme Einaudi en 2001. Les objectifs n'ont guère été atteints et pourtant on lit que l'association n'est plus active. Elle a cependant permis la mise en route dans les années 90 d'une recherche mémorielle sur cet évènement volontairement occulté par l'État français.

Grâce à cette base de données, plusieurs chercheurs continuent à explorer les problèmes qui entourent la nuit du 17 Octobre. Ils se sont donc réunis autour de Le Cour Grandmaison pour le volume spécial que l'on a mentionné qui paraît au moment où l'association cesse ses activités et ouvre la voie à un discours public sur le massacre des Algériens et l'usage de la violence et de la torture.

On note que le livre se divise en trois parties et comme il y a plus d'une douzaine de contributeurs reconnus dans le monde universitaire et/ ou littéraire, il ouvre en quelque sorte une brèche qui permet à des chercheurs de s'engouffrer dans une recherche jusqu'alors fermée. La première partie est un recueil de témoignages assez brefs qui inclut l'expérience de civils qui ont assisté à l'horreur. Cette liste de témoignages diffère des travaux précédents dans le sens où elle

prouve que le 17 Octobre est un pan oublié de la mémoire collective des Algériens de France certes, mais que cette nuit concerne également les Français dits « de souche ». Ainsi, il est intéressant de lire le témoignage de Georges Mattei, publié le 17 Octobre 1980 dans le journal *Libération*, et passé inaperçu en 1980 mais qui prend une nouvelle ampleur en 2002 lorsqu'il est republié dans le volume :

Cette nuit-là, la majorité des Parisiens et leur police ne pouvaient pas pardonner la peur qu'ils avaient eue. Ils venaient d'inventer un mot français : ratonnade, pour traduire du russe le mot Pogrom. (Mattei, « Crime d'État » 29).

Ce récit démontre que la population civile, par son silence et son refus de témoigner, avait consenti implicitement aux actions de la police. Le pogrom désigne généralement les crimes contre les Juifs perpétrés en Russie à la fin du 19eme siècle où les Juifs se voyaient battus, tués, et leurs propriétés détruites sous le motif de leur appartenance religieuse considérée comme une ethnie différente. Il n'est pas sûr que le mot soit le plus heureux pour décrire la nuit du 17 Octobre, néanmoins, on voit ici que dans le cas du pogrom comme dans celui du 17 Octobre, c'est une affiliation ethnique qui motive la haine. L'arrestation arbitraire et systématique sous le motif du faciès n'a pas été pratique courante à Paris depuis les rafles de femmes, enfants et hommes juifs lors de la Deuxième Guerre Mondiale sous l'occupation allemande. Dans le cas du 17 Octobre, la France est souveraine en son pays et la police agit avec l'accord tacite de la population. La première partie de l'ouvrage collectif édité par Grandmaison fait donc du 17 Octobre une mémoire qui doit être reconstruite pour les Algériens qui ont été victimes, certes, mais également par les bourreaux, et par une police française qui continue de déclarer des couvre-feux dans les banlieues françaises parisiennes en 2005. La mémoire de cette

impunité est donc latente et dissimulée, mais il est tout aussi important pour la France qui se dit « terre des droits de l'homme » d'accepter ses contradictions afin de tenter d'éviter de s'enfermer dans un cercle vicieux où la police française continue de reproduire des comportements d'exclusion évidents contre les Maghrébins en 2005.

Dans la deuxième partie de la recherche intitulée « Réflexions », Benjamin Stora, dans son essai « Les habitudes criminelles françaises » rappelle qu'à deux reprises, la police française a tiré sans aucune retenue sur des Algériens qui manifestaient pacifiquement à Paris. La première fois, le 14 Juillet 1953, lors d'une commémoration de la Révolution Française, où 6 Algériens sont morts par balle, et également le 9 Mars 1956, quelques jours après l'indépendance marocaine, tandis que le gouvernement vote la loi « des pouvoirs spéciaux » qui augmente les contingents de l'armée française en Algérie. Ainsi Stora démontre que le racisme contre l'Algérien est commun en France et que le policier par conséquent a pu, par conséquent, l'anéantir en toute impunité dans le passé comme il le peut, dans le temps présent. Il reste à savoir si l'on peut l'éviter dans le futur et si la reconstruction de la Mémoire collective du 17 Octobre 1961 peut contribuer à une pérennité sans contradictions d'une attitude anti raciste et antifasciste en France.

Dans le même ouvrage, Thérèse Blondet Bisch revient sur un photographe qui semble être pour tous les chercheurs un résistant de la première heure : il s'agit d'Elie Kagan précédemment mentionné, qui détient des négatifs de la répression de la nuit du 17 Octobre. Cette nuit est un déclic et fait de lui un photographe engagé politiquement jusqu'à sa mort en 1999.

Enfin, la dernière partie du livre permet au lecteur de découvrir plusieurs documents dont le décret du couvre-feu pour les Maghrébins, l'appel à la manifestation du FLN, et une partie de

ces fameuses archives si désirées par les chercheurs mais qui s'avèrent altérées et incomplètes. A partir de ce travail, la mémoire est en marche et l'on ne craint plus un oubli définitif de cette date, symbole d'une répression systématique et raciste d'une ampleur déconcertante. S'il n'y a pas encore de réception massive dans l'opinion publique, il y a tout de même un public pour cette recherche universitaire constitué de cercles de résistants et de leurs descendants. La mémoire par le biais de l'association et du travail de Grandmaison entre autres, a permis aux enfants des acteurs du drame de prendre connaissance de ce pan négligé de l'histoire coloniale.

Néanmoins, on peut distinguer un autre danger que Nora a identifié ; comme l'association n'est plus active et comme le discours sur le 17 Octobre appartient désormais aux universitaires, il est possible de voir en cela une sorte de manipulation des « militants de la mémoire » qui ne consultent plus les victimes qui ont vieilli et qui se sont donc approprié le devoir de remettre le souvenir à jour. Il est ainsi toujours nécessaire de prendre assez de recul face à ces « militants de la mémoire » qui peuvent s'attribuer la tâche à des fins multiples, et qui ne sont pas forcément les meilleurs avocats de la vérité, puisque le témoignage, on le sait, est altéré par toutes sortes de conditions psychologiques après le traumatisme de l'infliction de violence par des représentants de l'État. La mémoire reconstituée est donc un enjeu qui entretient des liens extensibles avec la vérité, et le travail d'Einaudi et de Brunet, de même que celui de Grandmaison, peut être à la limite dangereux s'il est instrumentalisé par des groupes à idéologies extrêmes qui appellent à la guerre civile et la revanche. Le militantisme est donc crucial, il a permis d'éviter que l'évènement tombe dans l'oubli et il continue d'être important en début de 21ème siècle, mais il faut se méfier d'une tendance possible : l'éloignement du propos des victimes. En effet, si l'on parle « pour » quelqu'un, ce propos se doit d'être précautionneux. Comme l'association est

dissolue, il ne faudrait pas tomber dans le piège de parler pour les victimes confortablement entre universitaires et de se distancer de la population qui a vécu ce traumatisme.

b) Quelles méthodes pour aborder le crime raciste ? Approche pluridisciplinaire/approche interdisciplinaire.

Dans le domaine des sciences sociales, il faut attendre le travail des Britanniques Jim House et Neil MacMaster pour enfin attester de la mise en marche d'une recherche efficace et méticuleuse sur le massacre. En 2004, *les Algériens, la terreur d'État et la mémoire : Paris 1961* paraît. Ce livre est traduit en Français chez Thallandier en 2008. On peut insister sur l'éloge du travail d'Einaudi et de sa collection de témoignages par les deux chercheurs britanniques. Ils utilisent ce travail ainsi que celui de Brunet qu'ils critiquent âprement, parmi d'autres sources.

Il n'est sans doute pas étonnant que deux Britanniques soient pionniers en termes de recherche historique objective, dans le sens où l'on ne lit aucun militantisme politique dans leur travail. En effet, comme on vient de le dire, l'enjeu politique du 17 Octobre est tel qu'il faut un regard extérieur pour affirmer que l'Histoire fait son travail de recherche et de corrélation. Jim House est chercheur à l'université de Leeds et son imposante bibliographie atteste de sa connaissance du conflit postcolonial franco-algérien. Historien, il analyse les enjeux de la mémoire et de l'histoire dans le conflit pour l'Indépendance. Il travaille actuellement sur les bidonvilles de France, d'Algérie et du Maroc. En 2004, il a choisi la nuit du 17 Octobre comme point d'ancrage historique de sa recherche dans son travail avec Neil McMaster. Ce livre constitue une mine inépuisable de références. La qualité du travail réside dans l'approche qui met soin à documenter toutes les données des historiens français de même que leurs sources. L'ouvrage permet une compréhension nuancée des évènements en expliquant l'importance des

rapports de force entre le F.L.N. et la police, mais en s'interrogeant aussi sur l'horreur du crime raciste construit et conduit par l'état. MacMaster note qu'à partir des années 80, l'évènement brave la censure et commence à trouver des brèches pour mettre en forme un discours subversif sur la nuit du massacre qui se déroule symptomatiquement autour du thème de l'impunité latente du crime raciste contre les Maghrébins.

Pour entrer en matière, les deux chercheurs se questionnent tout d'abord sur l'évènement et la manière de l'aborder. En plus de retrouver un problème politique, ils rencontrent un problème méthodologique puisque cet évènement et la recherche qui l'entoure relèvent de plusieurs disciplines, et c'est pour cela que l'histoire, la sociologie, la science politique et les arts se côtoient dans leur ouvrage. Ils s'expliquent clairement sur ce point dans l'introduction lorsqu'ils annoncent leur méthode :

C'est pourquoi l'approche interdisciplinaire qui a été la nôtre, mêlant la science politique et la sociologie (une sociologie de la mémoire et de l'immigration) et l'histoire sociale et politique, nous a conduits à explorer des sources aussi diverses que possible, émanant de différents centres d'archive. Nous avons par ailleurs étudié l'ensemble des photographies, des films, des tracts, des témoignages et de la littérature disponible. Sans prétendre être exhaustifs, ni bien sûr avoir clos définitivement le dossier. (House et MacMaster 31)

Cette démarche a pour qualité de vouloir mettre en relation des données du point de vue de chaque discipline, de les mettre en corrélation, mais aussi de laisser chacun maître de son territoire, chaque discipline contribuant à la recreation d'un édifice mémoriel qui, de par sa nature résistante, pose des problèmes politiques de grande envergure. La France peine à trouver le moyen d'entrer en communication avec une partie de son peuple, ces quelques millions

d'Algériens qui portent la cicatrice cachée de la blessure de la guerre. Cette cicatrice semble se rouvrir par le biais des générations suivantes qui portent le massacre et son secret dans leur construction identitaire. La relation au massacre du 17 Octobre qui est recréée à postériori par les générations suivantes devient catalyseur de l'affirmation d'une pratique raciste de « ratonnade » qui se banalise au point de ne pas susciter l'intérêt de l'opinion publique. Cette pratique raciste en France devient une énigme pour les personnes qui héritent d'une généalogie stigmatisée basée sur le rejet physique. Ce rejet est passé sous silence, de même que la population maghrébine est exclue de la sphère publique. Le besoin de vérité triomphe cependant et l'on voit que la nuit du 17 Octobre parvient, à partir de 2005, à poser les questions qui dérangent, à admettre et comprendre comment Paris a pu devenir le théâtre de ce que House et MacMaster appellent « la Terreur d'État ». L'évènement est réutilisé à des fins politiques et sociales diverses. Les horreurs de cette nuit se traduisent par des questions idéologiques qui sont encore difficiles à aborder. Le déni est encore une tentative politique, sans doute désespérée, de ne pas accepter la perte de la colonie, mais il est certain que depuis 2005 et les manifestations qui ont saccagé Paris dans une explosion enflammée, il n'est plus permis à l'ancien pouvoir colonial de rester muet sur les conditions de la guerre⁵. La guerre d'Algérie est étouffée à Paris mais ses conséquences sur une communauté en France suscitent un débat que le gouvernement Fillon aborde maladroitement par le biais du « débat sur l'identité » depuis 2007. La censure implicite mais collectivement acceptée sur l'évènement a perdu son droit et le discours commence à affluer à travers un questionnement sur le fait postcolonial, remise en question imposée à la France par une population en marge qui a pris la capitale d'assaut. L'explosion de 2005 est un moment-clé lorsque la parole du Maghrébin qui habite dans les banlieues, et celle d'autres minorités par

⁵ Voir l'ouvrage collectif *La fracture coloniale - La société française au prisme de l'héritage colonial*, sous la direction de Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, Paris: Éditions *La Découverte*. 2005

extension, commence à se faire entendre et à revendiquer une histoire confisquée. Les héritiers de cette histoire confisquée sortent des banlieues et investissent Paris intramuros, après le couvre-feu que le gouvernement impose et qui rappelle celui que Papon avait décrété le 6 Octobre 1961 sans aucune légitimité constitutionnelle. A partir de 2005, la question de l'exclusion des immigrants d'Afrique du Nord devient un débat public. De ce fait, le travail de mémoire qui se fait par rapport à la nuit du 17 Octobre et par extension, à la guerre d'Algérie, prend une forme publique importante légèrement différente de la construction d'une mémoire subversive en temps de censure.

Le fait que House et MacMaster choisissent cette approche interdisciplinaire permet de réaliser qu'en histoire, en sociologie, en sciences politiques, et dans les arts, un discours non reconnu s'est bel et bien mis en place de 1961 à 2005 pour braver l'injonction d'État, et le fait que ce discours soit subversif confère des particularités à cette reconstruction mémorielle. L'anamnèse oblige à se questionner sur le but de cette quête historique et de s'attarder sur les enjeux politiques et sociaux de la remise en scène de la nuit du 17 Octobre. La mémoire est donc sauvée, récupérée, mais à quelle fins ? Elle peut commencer à se mettre en forme une fois que la place publique est enfin envahie de force, puisque le consensus d'exclusion est silencieux, mais néanmoins documenté dans plusieurs disciplines. Les enjeux politiques de cette fabrication de la Mémoire Collective, de cette volonté de restauration factuelle, sont cruciaux pour la France contemporaine qui peine à trouver un discours post-colonial validé par la diversité du peuple qui la constitue. Ce qui frappe en lisant le travail des deux chercheurs d'Outre-Manche, c'est cette volonté de mettre en avant tous les points de vue, car les témoignages de la police et ceux des manifestants sont tous deux traités. Les oppositions des historiens sont décryptées à la lumière des pratiques d'état racistes et systématiques. La mémoire de la « ratonnade » banalisée continue

d'infecter la France, selon House et MacMaster. La volonté conservatrice de nier qu'il y ait pu avoir une police qui pouvait éliminer systématiquement une personne à cause de son faciès est difficile à aborder, mais elle trouve ici une résonance qui relie les événements passés aux problèmes contemporains de l'immigration en France. En effet, par le biais de l'art, du roman, du film, de la chanson, une mémoire subversive de cette violence parvient jusqu'aux générations contemporaines qui affichent des revendications historiques de réparations, ce lorsque la police abat deux «jeunes de banlieue», suivant l'euphémisme médiatique consacré, en 2005. L'interdisciplinarité permet donc de corréler les témoignages et d'insister sur les mécanismes qui créent l'histoire. Elle contribue à mettre en valeur les facteurs qui la motivent, le besoin avide d'histoire d'une France en mutation qui craint pourtant la différence.

f) *Les enjeux de la Mémoire*

Comme pour Einaudi, dans le travail méticuleux des deux Britanniques, on note d'emblée que la question de la mémoire clôt le livre, comme pour insister sur le fait que la mémoire de l'évènement en construction est l'enjeu principal de cette nuit. Comme si la mémoire de ce qui a été confisqué pouvait rétablir un équilibre identitaire, le discours sur le 17 Octobre 1961 se fait toujours à travers plusieurs médiums pour les deux chercheurs.

Cette mémoire est un concept abstrait qui fait appel à un réseau d'influences et de confluences sociales. Elle est créée rétrospectivement et de ce fait, il y a toujours un médium qui corrompt le concept de vérité. On a montré comment le témoignage était sujet de discorde dans les sciences sociales et le fait que le concept de vérité en histoire, parfois si flou, laisse le chercheur ou le lecteur sur sa faim. Le phénomène d'anamnèse est complexe et, une fois la censure ébréchée, les chercheurs se retrouvent face à un devoir moral embarrassant : comment

remettre les évènements d'octobre 61 en contexte et prétendre à la vérité ? Pour le cas du 17 Octobre, une persistance de la mémoire, que l'on peut qualifier de résilience de par sa nature subversive, suffit à justifier la recherche.

Il semble qu'Einaudi et Mc Master trouvent une sortie en assumant le fait que le témoignage humain est fiable dans une certaine mesure et qu'il n'est pourtant pas une garantie de vérité absolue. La transmission de ce qui s'est réellement passé opère à partir de 1991 et devient complètement visible à partir du procès Papon. Le silence ne s'est donc pas confondu avec l'oubli, et d'autres disciplines ont œuvré à la transmission de cet héritage douloureux. En première ligne, il semble que la littérature ait commencé le travail de mémoire bien avant l'histoire et les sciences sociales. Sachant que la résistance à l'oubli a été étouffée de 1961 aux années 90, McMaster et Einaudi notent que la littérature joue effectivement un rôle précurseur dans cette reconstruction mémorielle. Tous deux saluent le travail de Didier Daeninckx, que l'on va étudier en détail dans le deuxième chapitre. Daeninckx est en effet extrêmement important, car dans son *Meurtre pour mémoire*, roman noir qu'il publie en 1984, il brave la censure en évitant un discours racial ou identitaire et transforme son propos en enquête policière qui concerne un protagoniste français.

Le roman noir est une forme hybride qui allie la fiction à l'histoire et développe une critique sociale acerbe envers une pratique gouvernementale de répression raciste. Toutefois, ici, il est important de noter que pour aborder ce sujet, Daeninckx a choisi de décrire l'enquête sur un mort français lors de la nuit du 17 Octobre, et l'on se rend donc compte que la mémoire collective retrouvée ici se doit d'être française et algérienne à la fois. Ainsi, on a affaire à ce que Halbwachs appelle « la mémoire empruntée » : il faut que le fils de la victime prenne la parole pour que la vérité soit rétablie. Daeninckx est d'origine belge, mais il est parisien et de ce fait, il

est possible pour lui d'aborder les massacres du 17 Octobre à travers le roman avec une objectivité dont les Français sont à peine capables, comme on l'a vu avec le cas de désespoir de Michel Lévine. En plus d'être « empruntée », cette mémoire intergénérationnelle renaît dans la conscience des générations suivantes avec un sentiment de continuité puisque le couvre-feu instauré lors des « émeutes de 2005 » s'inscrit dans la même veine, dans le sens où elle concerne une population immigrée exclue. McMaster note cependant que dans la transmission de cette mémoire, la relation de l'individuel au collectif n'est pas exactement celle que Halbwachs décrit :

Comme le rappelle cependant Roger Bastide dans ses recherches ethnographiques, « l'individu n'est pas seulement le lieu de rencontre de groupes, le groupe est aussi lieu d'échanges entre personnes » (Bastide 116), ce qui va à l'encontre du principe d'Halbwachs de primauté apparente du « collectif » sur l'individuel. Et les contacts interpersonnels ont joué un rôle considérable dans la transmission des mémoires militantes du 17 Octobre. (House et MacMaster 345).

Ainsi, l'individu parvient difficilement à susciter une mémoire qui lui soit propre par le biais du témoignage, mais il suscite également une mémoire collective qui va rencontrer d'autres individus. Pour la fabrication de cette mémoire, la nature fragmentaire des informations nécessite un véritable investissement des récepteurs du propos sur le 17 Octobre 1961.

d) La fiction dans la quête mémorielle

Le désarroi de Lévine montre à quel point il n'a pas accepté le manque de réception pour son propos sur Octobre 1961. Pourtant, ce phénomène de « mémoire empruntée » continue par

une reprise du propos censuré par les enfants des manifestants. L'emprunt se fait donc de manière intergénérationnelle et il est assez intéressant de voir comment ce type de mémoire se met en place dans le récit de fiction, par exemple ainsi que le décrit Nabile Farès :

Ayant écrit des livres à propos de certains évènements dits de la guerre d'Algérie sous forme de roman : enlèvements, *Yahia, pas de chance* ; arrestation, *un passager de l'occident* ; grève des lycéens et des étudiants, disparition, camps, *Mémoire de l'absent*, je puis dire combien une pratique de la lettre et de la littérature a, par des chemins inattendus, une efficacité propre contre la disparition, l'oubli, au delà des consensus et des censures appliqués à leur rencontre. (Farès. « Crime d'État » 158)

Cette citation de Nabile Farès est troublante et elle ajoute au potentiel didactique que la littérature peut avoir. Il est fascinant de se rendre compte que la fiction est un biais privilégié pour contourner la censure et dire ce qui s'est passé lors de la guerre d'Indépendance algérienne. Nabile Farès est né en 1940, à Collou, en Algérie. Il vient en France à l'Indépendance, il arrive dans le climat du 17 Octobre alors que lycéen, il manifestait en Algérie pour l'indépendance. Après de brillantes études en philosophie, il publie *Yahia pas de chance*, un roman relatant la vie d'un homme déraciné : un Algérien en France. Maître de Conférence à Aix-en-Provence et romancier, il décrit dans le volume de Grandmaison dans quelle mesure la fiction permet de dévoiler ce que les sciences ne pouvaient faire à cause de la censure d'état. Le couvert de la fiction est une arme efficace contre l'oubli, comme on va le voir dans les analyses littéraires qui suivent. De plus, il faut noter qu'il ne s'agit pas seulement d'un besoin des victimes de se dire et de dire leur histoire, et que l'enjeu est plus vaste. En effet, la mémoire confisquée contamine la génération suivante qui prend connaissance de cette douloureuse histoire à partir du début des

années 1990. Le rétablissement de la vérité se fait donc par « la mémoire empruntée, » ce que confirme Farès lorsqu'il affirme le besoins de vérité des descendants directs des victimes du massacre :

Aujourd'hui, si la littérature devait s'emparer à nouveau de cet évènement, ce n'est pas seulement sur la disparition qu'elle aurait à inventer, produire, faire apparaître, mais aussi sur les conséquences lisibles de ces disparitions. (Farès, « Crime d'État » 159).

On comprend ainsi comment la fiction prend en charge un discours social de manière plus explicite. D'abord, il y a un transmetteur de l'histoire qui parvient à éviter l'oubli de justesse jusque dans les années 1980. Avec certains auteurs, non seulement la nuit du 17 Octobre est-elle sauvée de l'oubli, mais de plus, elle atteste d'une vérité sociale occultée, celle d'un racisme contre les Nord-Africains et par extension contre les Arabes. Farès est conscient que cette occultation pose des problèmes politiques majeurs, que les descendants de cette mémoire continuent de vivre en marge d'une société française qui tente en vain de l'effacer du domaine public.

A partir de 2010, le discours sur le 17 Octobre 1961 reste l'objet de discussions alors qu'il a atteint un objectif, celui de ne pas tomber dans l'oubli. En ce sens toutes les œuvres de fiction qui suivent s'inscrivent dans une volonté d'expression par delà la censure et par delà l'indifférence de l'opinion. La littérature et le cinéma engagés permettent de ne pas s'enfermer dans une opposition manichéenne et dangereuse entre les Français et les Algériens. Le couvert de l'art permet aux acteurs du drame qui ont vécu une répression effroyable de reconstruire une mémoire confisquée aux Algériens, mais également aux Français qui n'ont pas l'opportunité de prendre connaissance de l'horreur dont leur gouvernement a été capable.

5) L'Holocauste et le 17 octobre: la « mémoire multidirectionnelle » de Michael Rothberg en question

a) *Superposition des mémoires*

Ayant délimité les différents niveaux de discours sur le 17 octobre 1961 et la mémoire de l'évènement en France, il convient de faire une traversée outre-Atlantique pour comprendre comment cette nuit est envisagée aux États-Unis. La question de la mémoire est un champ d'étude abondant en ce début de 21ème siècle, particulièrement autour de la France. Ainsi, Kristin Ross publie en 2002 *May 68 and its Afterlives* (Mai 68 et ses réminiscences--ma traduction) un livre dans lequel elle examine comment la mémoire des évènements de mai 68 est instrumentalisée à des fins politiques contemporaines en évinçant selon l'idéologie (de Gauche ou de Droite) des aspects de ce soulèvement populaire. Michael Rothberg étudie directement les évènements de la Shoah en relation au 17 octobre 1961 dans un livre intitulé *Multidirectional Memory* (Mémoire multidirectionnelle) publié à Stanford University Press en 2009. Cette affiliation de deux crimes d'état racistes est en discussion tout au long de la quatrième et dernière partie de ce travail de recherche.

Le postulat de ce travail qui se veut conceptuel est clair : Pour Rothberg, il ne faut pas s'enfermer dans une compétition des mémoires en insistant sur le décompte des morts ou la course au crime le plus lugubre. Il trouve plus d'intérêt à explorer une nouvelle mémoire de l'Holocauste en créant des liens directs avec la violence anti-algérienne en France (Rothberg 229). En créant ces liens, Rothberg crée ce concept de « mémoire multidirectionnelle » de l'Holocauste dont le 17 octobre serait un lieu, un site particulier et probant. On va voir dans les analyses littéraires qui suivent que le lien entre les deux crimes d'état est présent et Joshua Cole

confirme cette connexion entre les deux moments historiques dans son article « Remembering the Battle of Paris : 17 October 1961 in French and Algerian Memory ». Rothberg s'appuie sur le travail de Cole lorsqu'il le cite pour étoffer sa théorie :

For twenty years from 1981 until the fortieth anniversary, this conjunction [of Vichy and Algeria], was the engine that drove widespread public discussion of October 1961 in France. (*Remembering* 32 cité dans Rothberg 235).

Pendant vingt ans, de 1981 jusqu'au quarantième anniversaire [du 17 octobre] la conjonction [entre Vichy et l'Algérie] a guidé la propagation du discours sur le 17 octobre en France (ma traduction).

Cette connexion est à priori explicable et l'on en a pour preuve la participation d'hommes politiques qui ont commandité la déportation de Juifs et le massacre du 17 octobre. Rothberg cite Maurice Papon. Dans les deux cas de figure, l'état est complice de l'atrocité commise contre une population rejetée pour des raisons racistes. Il mentionne également la présence d'une mémoire opprimée et supprimée et refoulée et l'on en revient ici à Maurice Halbwachs dont les théories sur la mémoire du traumatisme sont valables pour les deux crimes. La démonstration se poursuit par une analyse des publications dans le journal *France-Observateur*. Le travail de Rothberg est particulièrement intéressant dans son relevé des titres de ce journal engagé. Ainsi, on lit que le journal avait titré quelques jours après les incidents : « Vous ne pouvez plus ignorer ça », en incluant les photos prises par le jeune Elie Kagan. Il ne manque pas d'ajouter que Kagan est juif. Il note que dans le journal, le parallèle entre le fascisme et le colonialisme est constant et que le vocabulaire utilisé pour dénoncer l'horreur de la nuit du 17 octobre, ne va pas sans rappeler celui

de l'inhumanité du régime de Vichy, les mots « rafles » ou « parqués » montrent bien que la comparaison entre les deux événements est constante (Rothberg 241).

Cette mise en parallèle inclut la participation de Marguerite Duras qui publie un article dans ce journal intitulé « Les deux ghettos » qui date du 9 novembre 1961. Rothberg ajoute la couverture du numéro sur laquelle un montage photographique met face à face un Juif dans un ghetto Nazi et un Algérien dans les bidonvilles de Nanterre. L'article de Duras met donc bien en relation la mémoire de l'Holocauste et celle du déni de l'exclusion des Algériens du cœur de la sphère publique. Le ghetto devient pour Duras un espace de ségrégation sociale basé sur un préjugé raciste. Rothberg arrive donc habilement à réinscrire la mémoire de l'Holocauste dans un sillon qui prend également en charge le crime raciste du 17 octobre. Cette démonstration est à priori très probante. D'ailleurs, pour confirmer sa démonstration, il utilise trois romans et un film (les trois romans feront partie du corpus proposé dans cette thèse) : Il propose en effet une lecture de *Meurtres pour Mémoire* de Daeninckx, une autre de *La Seine était rouge* de Sebbar et une du film *Caché* du réalisateur autrichien Michael Haneke, et il convient d'insister qu'il est l'un des premiers à remettre en lumière un livre oublié. Il s'agit d'un livre complètement ignoré par la critique (à part Paul Gilroy et Kristin Ross précédemment mentionnée) et qui est pourtant un texte fondateur dans la remise en scène du 17 octobre. Rothberg se demande d'ailleurs pourquoi il n'est pas analysé par House et MacMaster. Il s'agit d'un roman intitulé *The Stone Face*, publié en 1963 par un auteur noir américain, William Gardner Smith.

Le premier roman est sans doute le plus à-même d'alimenter cette idée de réactualisation de l'Holocauste par le 17 octobre 1961. En effet, comme on va le voir plus en détail, Daeninckx établit cette corrélation entre la deuxième guerre mondiale et le régime pétainiste et les horreurs du 17 octobre 1961. La continuité de la mémoire de la Shoah se fait aisément par le biais du

personnage Veillut, qui n'est autre que Maurice Papon dans un système de roman à clé. Rothberg indique que Daeninckx a en quelque sorte planté le décor pour Sebbar et Haneke (273). Toutefois, comme on va le voir dans les chapitres suivants, son système est discutable lorsqu'il est appliqué au roman de Sebbar (et au film de Haneke) pour lesquels il semblerait que l'outil de réactualisation que Rothberg propose ne suffit pas pour comprendre les enjeux de cette mémoire. Aussi, il semble dangereux de vouloir réduire le massacre du 17 octobre à une redécouverte de la barbarie de la Deuxième Guerre Mondiale] puisque ce serait passer outre certaines spécificités du cas du 17 octobre. Comme on va le voir dans l'analyse des romans qui remettent en cause l'évènement, si l'analyse de Rothberg est valable et si l'on va même la pousser pour certains romans, elle n'est en aucun cas suffisante pour comprendre les implications 17 octobre.

b) *The Stone Face: Quelques nuances de la « mémoire multidirectionnelle » dans un roman précurseur de William Gardner Smith*

William Gardner Smith est le premier à remettre en scène le 17 octobre 1961 par le biais du roman. Smith s'exile à Paris tout comme deux de ces prédécesseurs écrivains : Richard Wright et James Arthur Baldwin. Ce dernier fréquente les cafés arabes à Paris et il couvre le Congrès des Auteurs et Artistes Noirs en 1956. Cette expérience le pousse à rentrer aux États-Unis et à s'investir dans la lutte pour les droits civiques de Noirs dans son pays. L'expérience parisienne des trois auteurs corréle sur un fait : étant Américains, ils ne subissent pas le racisme et ils peuvent se rendre partout sans aucune restriction dans la capitale française. Cette liberté de circulation apparaît comme une libération pour ces intellectuels qui ont vécu dans un système de ségrégation qui limitait leurs déplacements dans leur pays d'origine. Cependant, Baldwin est un intellectuel qui cherche à comprendre Paris en profondeur, il se lie comme William Gardner

Smith aux cercles indépendantistes algériens. Si les Noirs Américains sont libres à Paris, les trois intellectuels découvrent que les Algériens subissent un traitement ségrégationniste, ce qui gâche la première impression de ces auteurs sur la capitale du pays des droits de l'homme.

Grâce à Michael Rothberg, le roman de William Gardner Smith, *The Stone Face*, entre dans le corpus de cette étude et il convient à présent de voir comment ce roman si important articule le propos de « mémoire multidirectionnelle ». On a vu que le roman de Daeninckx et l'article de Duras « Deux Ghettos » posent le 17 octobre 1961 comme un site de réactualisation de la mémoire de la Shoah. Il y a donc une comparaison de deux moments historiques. Le roman de Smith, selon Rothberg, ajoute un troisième niveau de lecture, un autre site de mémoire qui serait celui des droits civiques pour les Noirs américains. Le héros du roman se prénomme Simeon Brown. Comme son créateur Smith, Simeon cherche un refuge à Paris car le mythe de cette ville pour cette population opprimée aux États-Unis invite les auteurs à trouver un espace de liberté dans la capitale française. Simeon est comme Wright et Baldwin et Smith lui-même à son arrivée à Paris : il est ébloui par le fait qu'il n'ait pas à s'asseoir à côté des Noirs dans le bus. Il peut circuler librement dans la capitale des lumières. Cette liberté l'enivre et quand il rencontre Maria, une juive polonaise, il est relié à cette « mémoire multidirectionnelle » par ce fait, selon Rothberg.

Néanmoins, il y a une divergence majeure et la superposition des mémoires n'est pas évidente dans le roman de Smith. Maria choisit de s'exiler aux États-Unis et l'histoire d'amour entre elle et Simeon se termine. Ce qui est important à noter, c'est que la relation entre les militants algériens et Maria n'est pas évidente. Il y a un antisémitisme arabe qui joue et dissocie ces deux mémoires. Rothberg note cette division : elle est tout à fait probante. A ce sujet, on peut noter que Tony Judt, dans son dernier livre *Reappraisals: Reflections on the Forgotten Twentieth*

Century publié chez Penguin Press en 2008, réévalue l'histoire occultée ou oubliée du 20^{ème} siècle. Il consacre une grande partie de sa réflexion à la guerre d'indépendance algérienne. Il note cependant que s'il y a une mémoire du 17 octobre que certains intellectuels juifs ont tenté de mettre à jour au lendemain du conflit, cette superposition et solidarité n'est que temporaire. En effet, Judt note que la situation est plus difficile quelques années plus tard lorsque la Guerre des Six Jours éclate entre Israël, un état en devenir et la Palestine, l'Égypte, la Jordanie et la Syrie en 1967. Selon Judt, il y a une désolidarisation d'intellectuels qui n'arrivent pas à se situer: il devient difficile de défendre les Algériens arabes et d'être pro-israélien dans cette configuration. La mémoire multidirectionnelle est donc à nuancer, de même que le commentaire de John Culbert qui relie la mémoire du 17 octobre à celle de l'Holocauste dès 1981. On va voir tout au long de ce travail de thèse que si c'est un argument qui fonctionne à priori, il ne suffit pas pour comprendre la spécificité du 17 octobre.

De plus, on peut argumenter que le livre de Johann Michel, *Gouverner les mémoires*, publié en 2010 chez PUF, met en garde contre le paradigme « d'un régime victimo-mémoriel de la Shoah » (45). Johann Michel montre à quel point les politiques mémorielles cherchent à agir sur la représentation et la reconstruction du passé. Il met en opposition la mémoire militante de la guerre d'Algérie et la mémoire nationale de la France qui continue de fabriquer un récit qui met en avant « les effets positifs de la colonisation » et plus particulièrement en Afrique du Nord. La reconstitution du passé selon Johann Michel (comme pour Kristin Ross) se fait selon les besoins du présent, et il est certain que les besoins de reconnaissance des faits du 17 octobre 1961 par les Français ne peuvent être réduits à une réactualisation de la mémoire de l'Holocauste. On voit donc que la guerre d'Algérie et le combat des droits civiques aux États-Unis doivent être étudiés

avec chacune de leurs particularités bien qu'il y ait évidemment des moments de connexion importants comme celui qui suit.

c) *La remise en scène de Smith : Simeon dans la peau d'un Arabe.*

Si l'on sait l'importance de traiter la mémoire du 17 octobre avec ses spécificités, on peut tout de même valider le lien que Rothberg crée entre Simeon et les Algériens de Paris. Une fois que Simeon n'est plus avec Maria, il s'engage avec les Algériens et il se retrouve le 17 octobre 1961 au milieu de l'horreur du crime d'état raciste. A cause de son apparence, il est également coupable du délit de faciès qui déclenche l'acharnement de violence de la police.

Les détails que Simeon choisit de révéler sont tout à fait dans la veine du témoignage et de la dénonciation étudiés tout au long de ce premier chapitre, par exemple lorsqu'on lit : « A policeman was swinging his club over a woman who was holding a baby » (*Stone Face* 205)/ « un policier agitait sa matraque au-dessus d'une femme qui portait un bébé » (ma traduction). On sait à présent que les hommes ont été maltraités mais ce choix de parler d'une mère insiste sur l'inhumanité de ce massacre. Simeon se retrouve dans le palais des sports et il raconte sa descente en enfer. On note ici que Simeon s'est exilé en France pour éviter de commettre l'irréparable, c'est-à-dire de se venger d'un homme et de finir en prison. Dans cet exil volontaire, il se retrouve face à l'horreur, brutalisé par un policier qui le blesse à l'œil qui est déjà perdu :

The face of the French cop, the face of Chris, of Mike, of the sailor, the face of Nazi torturer at Buchenwald and Dachau, the face of hysterical mob at Little Rock, the face of Afrikaner bigot and the Portuguese butchers in Angola and yes, the black faces of Lumumba murderers. They were all the same face. (*Stone Face* 205)

Le visage du policier Français, le visage de Chris, de Mike, du marin, le visage du bourreau Nazi à Buchenwald et à Dachau, le visage de la mafia hystérique à Little Rock, le visage du bigot Afrikaner et du boucher portugais en Angola et oui, les visages des assassins de Lumumba aussi. Tous ces visages deviennent le même visage. (Ma traduction)

Le visage de l'oppression ici est universel et l'on peut penser qu'à ce moment, la superposition de tous les bourreaux déclenche le besoin de son engagement envers les siens aux États-Unis. Son retour est donc narrativement expliqué par l'horreur du 17 octobre qui devient un vecteur l'emmenant vers la cause des siens. Toutefois, il ne nous est pas possible d'affirmer ici que la Mémoire du 17 octobre est en adéquation totale (malgré ce moment où le mal devient empiriquement relié à de multiples causes) avec celle des droits civiques aux États-Unis même si on sait que ces mouvements anti racistes ont communiqué par le biais d'intellectuels.

Le roman de William Gartner Smith est violemment précurseur dans la remise en scène de la nuit du 17 octobre et il est intéressant de noter que cette publication est encore méconnue par la plupart des chercheurs. Ce roman est pourtant fascinant dans sa forme et dans son contenu, créant un pont transatlantique qui tente de mettre fin à la ségrégation. Le point de vue de Simeon est significatif de celui de toute une génération d'intellectuels et d'écrivains Noirs qui se battent pour une charte des droits de l'homme qui inclurait tout un chacun. Ce moment est une délocalisation où la blessure à l'œil de Simeon lui permet de voir plus clair ce qu'il doit faire : retourner vers les siens qui subissent le même traitement que les Algériens en France.

Chapitre 2: En/quêtes et fictions sur la nuit oubliée : Mémoire, histoire et enquêtes policières

1) La mémoire collective du crime raciste: le 17 Octobre chez Boudjebra

a) *Boudjedra et les Lieux de Mémoire*

Dans l'Introduction de son *Maghreb à l'épreuve de la colonisation*, Daniel Rivet affirme que « L'historien a pour objectif de faire comprendre, c'est-à-dire d'aider ses contemporains à se frotter les yeux pour y voir plus clair là où cela fait mal » (Rivet 11). Dans cette perspective, Jolanda Guardni, de l'université de Milan, étudie la production romanesque de langue arabe des deux décennies 1970 et 1980. Elle essaye de démontrer que la littérature peut constituer une

source valable pour l'étude de la période coloniale. C'est dans cette optique que la présente recherche s'attache aux retranscriptions scripturales en langue française de l'évènement du 17 octobre 1961.

C'est ce potentiel du roman et sa relation privilégiée avec l'histoire qui motive en particulier la recherche de Seth Graebner pour qui la France reste sur un sentiment de nostalgie de l'empire colonial. Il étudie par exemple les manifestations de la ville d'Alger au XX^{ème} siècle dans son livre *History's Place : Nostalgia and the City in French Algerian Literature*. Il analyse minutieusement la ville algérienne dans le roman (en langue française), dans une généalogie assidue.

Tartarin de Tarascon, dans la satire des pérégrinations du héros d'Alphonse Daudet en 1872, descend du bateau à Alger en quête d'exotisme. [...] Il exprime son désenchantement dans une jérémiade qui devient de rigueur pour les récits de voyage sur l'Afrique du Nord : l'exotisme n'est simplement plus ce qu'il était. [...] Les voyageurs de dix-neuvième siècle sentent qu'ils étaient hors lieu (comme quelqu'un pourrait être « hors du temps » ou « hors propos ») ; les sources d'inspiration sur lesquelles ils avaient comptées étaient épuisées ; ils devinrent Nostalgiques d'un endroit du passé où le dépaysement aurait été possible. (Graebner 1/ma traduction)

Graebner décrypte la vision d'un impérialisme ancrée dans la perception de Tartarin. Le manque de dépaysement déçoit l'attente orientaliste du voyageur français. Puis cette déception traverse le 20^{ème} siècle à travers plusieurs romans en prenant des formes multiples. Il délimite des lieux qui sont importants pour la réhabilitation de la mémoire collective des Algériens en France.

Certains endroits deviennent ainsi des symboles qui, selon Pierre Nora, canalisent la mémoire en la rendant collective. L'analyse que Graebner fait de la littérature l'amène à penser que la France continue de choisir la Nostalgie en relation au lieu colonial. Le véritable réveil face à cette perte commence à la fin du 19^{ème} siècle. Elle s'exacerbe dans l'insertion du conflit algérien dans l'espace public français qui se manifesterait par les événements du 17 Octobre 1961. Cette date symbole annonce la fin de l'occupation algérienne puisque le 17 Octobre concerne une communauté algérienne qui vit en France et que le conflit devient matériellement présent sur le territoire.

Dans un article sur Boudjedra, Seth Graebner détermine un lieu de mémoire spécifique pour l'immigré algérien qui arrive à Paris. Le lieu est un labyrinthe, un Paris qui devient une énigme à résoudre. Dans le roman de Boudjedra *Topographie idéale pour une agression caractérisée* de 1973, en effet, le métro est l'énigme à résoudre pour le protagoniste perdu dans ses entrailles, tandis que dans *Le Vainqueur de Coupe* en 1986, le labyrinthe parisien constitue une aide pour les organisations indépendantistes algériennes. De cette analyse, Graebner dégage des lieux de mémoire qui seraient spécifiques aux immigrants nord-africains, des lieux qui relèvent d'une mémoire en formation dans les deux romans de Boudjedra.

Les personnages de Rachid Boudjedra deviennent créateurs de 'lieux de mémoire' [collective]. Le développement de lieux de mémoires des populations immigrées diffère néanmoins de ceux des Français « de souche » décrites par l'Historien Pierre Nora [...] Découvrir ce qui constitue un lieu de mémoire pour les immigrés et leur descendants est donc vital pour comprendre la pluriculturalité en France. (*Graebner* 372/ma traduction).

Dans son analyse du roman de Boudjedra, Graebner tente d'ériger la répression d'octobre 1961 comme évènement capital dans la formation d'une identité pluriculturelle pour les seuls enfants des manifestants algériens ou maghrébins et le métro parisien devient alors un lieu de mémoire collective dissidente pour les Algériens de France. Le chapitre intitulé « Remembering 17 October 1961 and the Novels of Rachid Boudjedra » note que l'émergence de la nuit du massacre dans la littérature de fiction est plus grandement visible à la fin des années 1990. Il choisit néanmoins d'analyser le discours subversif de Boudjedra qui produit des romans en temps de censure : le choix de Boudjedra pour continuer un corpus littéraire sur la narration du 17 Octobre 1961 s'impose en effet de lui-même. On a mentionné les mouvements de résistance de certains groupes autour de la maison d'édition de Bruno Maspéro, la publication Outre-Atlantique de Smith qui raconte la violence par le medium romanesque : en France, Boudjedra parvient à braver la censure dès 1973, également par le biais d'un roman.

Boudjedra est parfois laissé à l'écart de la vie universitaire aux États-Unis. Néanmoins, c'est un auteur capital. Il s'est investi dans la lutte pour l'indépendance algérienne de manière politique en devenant un émissaire diplomatique à Madrid pour l'Algérie en temps de guerre. Son travail d'écrivain et son travail diplomatique ont toujours mis en forme des possibilités de discussions humaines et politiques. Sa contribution à la formation de l'Algérie moderne est indéniable et il continue de mettre en mots son humanisme à travers des œuvres comme *FIS de la Haine* qui lui a valu de féroces attaques. La teneur de son propos sur le Front Islamique du Salut lui assigne un investissement politique qui lui vaut le rejet de certains de ses compatriotes. Le talent littéraire de Boudjedra est pourtant multiple ; ses textes romanesques et ses scénarios ont été sacralisés de Cannes à St Petersburg⁶. L'impact immédiat de son travail est efficace

⁶ En plus d'une demi douzaine de récompenses littéraires Boudjedra a reçu la Palme d'or à Cannes et des récompenses. Stylistiquement, son travail est d'une très grande qualité.

lorsqu'il s'exprime par des biais artistiques comme le roman et le cinéma qui permettent de dénoncer la condition des Algériens en France et l'impunité de la pratique de la « ratonnade » par les autorités et les civils de France.

Le récit *Topographie idéale pour une agression caractérisée* de Boudjedra est publié par les éditions Denoël, une maison de taille et de renommée nationales, ce qui permet à son discours littéraire d'entrer en relation avec plusieurs couches de la société française. *Topographie* relate la vie de l'étranger, l'aliénation de l'homme qui passe par plusieurs facteurs de confusion géographique. L'incompris, sans posséder la langue, se retrouve en difficulté. Rejeté, il s'égaré dans les méandres du métro parisien qui semble prendre vie pour avaler la sienne. Cet égarement fatal est reconstitué par une enquête du pays d'accueil, du pays hôte. Ce pays n'est cependant pas en mesure de se faire hospitalier.

Il compte dans sa tête et sur ses doigts et arrivé là-bas il dira avant de descendre complètement, un pied hors de la voiture et la valise sur le seuil de la porte mécanique, obstruant le passage, énervant plus qu'il ne faut les vieilles ménagères agressives ou même les jeunes gens mal réveillés ou simplement méprisants et odieux profitant de ce prétexte fallacieux pour donner des coups de pied dans son bagage terriblement amoché, disant : oh grouille, merde, ça alors quel culot, couillon et lui et lui apeuré disant vite sur le ton de l'interrogation : BAS-TI-LLE ? (Boudjedra *Topographie* 41-42)

Dans ce roman, la place du massacre d'octobre 1961 est moindre ; mentionnée sous une terminologie différente, mais la « ratonnade » est présente. Elle précède l'arrivée de l'étranger et reste une menace. C'est sous cette menace que le personnage évolue dans le circuit du métro parisien qui se fait engrenage fatal. La topographie est cruellement idéale. L'environnement

exerce sa pression et épuise le protagoniste. Le personnage n'a pas de nom. La seule référence identitaire de ce personnage qui suffit à l'identifier est le nom du pays originaire. Les souvenirs de ses conversations avec les « laskars », ceux qui sont revenus au bled et qui ne l'ont pas mis en garde contre les dangers qu'il rencontrerait en France, suffisent à le définir : étranger. Il devient l'improbable puisque rejeté par le pays d'accueil et que l'appareil narratif dans le récit informe le lecteur que les « laskars » ne croyaient pas en lui. Le mot Laskars signifie soldats en arabe dialectal, et par dérivation sémantique, ils deviennent ceux qui sont rentrés de France, les Algériens qui en sont revenus. « Ces laskars » ne pensaient pas que le personnage anonyme arriverait à destination. Le lien du protagoniste au pays d'origine se résume à deux inscriptions : l'adresse de la destination finale accompagnée d'un plan et d'un télégramme qui confirme l'arrivée saine et sauve mais qui n'aboutira jamais en Algérie. Les buts de ces deux inscriptions échouent dans cette langue inconnue du protagoniste. La reconstitution des enquêteurs inclut toutes ces voies sans jamais parvenir à une conclusion. Graebner, qui cherche à délimiter de nouveaux lieux de mémoire pour les Algériens en France voit en Boudjedra un précurseur qui génère une mémoire géographique pour les immigrés algériens.

b) Le Nouveau Roman et Boudjedra

Ce Maghrébin anonyme qui pérégrine dans le métro parisien naît du témoignage d'usagers. Le crime raciste est annoncé avant même que le personnage n'ait pu prendre forme dans *Topographie*. Le protagoniste est décédé et le lecteur se retrouve face à une double enquête : mais la quête de l'identité du personnage prend le dessus sur la quête du meurtrier. La victime attire les regards des Parisiens hommes et femmes, et un enquêteur (parfois plusieurs enquêteurs) tout aussi mystérieux reçoit et commente les témoignages. Les interjections

inquisitoires ajoutent à la polyphonie mise en place où le lecteur évolue dans l'attente d'une résolution. Les techniques de flou référentiel appliquées par Boudjedra dans son écriture lui ont souvent valu une comparaison et une affiliation aux techniques d'enquête du nouveau roman. Claire Mazaleyrat par exemple compare le travail de Michel Butor dans *l'emploi du temps* à celui Boudjedra dans *Topographie* :

Le rapprochement entre les deux auteurs peut certes surprendre de prime abord, dans la mesure où *L'Emploi du Temps*, publié en 1956, se rattache au Nouveau Roman français alors que *Topographie Idéale pour une agression caractérisée*, écrit près de vingt ans plus tard, est un roman algérien, bien qu'écrit en français, par un auteur connu pour son engagement politique et social comme en témoigne l'ensemble de son œuvre. Cependant, Boudjedra lui-même fait part de son admiration pour les auteurs du Nouveau Roman, auquel il donne un souffle neuf, réinvestissant une manière de capter le réel pour faire état de la réalité de son époque. Les expérimentations formelles des années 1950 sont pour lui un terrain d'innovation littéraire, bien que l'aspect social et politique soit très fortement mis en avant par l'auteur algérien. L'influence certaine du Nouveau Roman sur Boudjedra permet donc de lire les deux ouvrages dans leur parenté au niveau formel. (Mazaleyrat 1)

Dans les deux récits l'inadéquation de l'individu avec son environnement, l'impossibilité de se fier à l'environnement du texte, président à l'écriture. Dans *Topographie*, la voix intérieure du personnage en déroute fait entrer en relation le labyrinthe du métro parisien et son pays d'enfance qui ne croit pas en sa possible arrivée à destination finale. A plusieurs reprises, la nature organique des fruits et légumes est comparée à l'immobilité des panneaux publicitaires

qui vantent les produits dans la froideur du système ferroviaire. Le personnage est isolé : perdu dans le labyrinthe, tandis que les filaments qui le ramènent au pays natal sont insuffisants pour le sauver de son destin.

c) *Difformités de la fiction*

Dans la première moitié du roman, quatre grandes divisions en chapitres qui portent le nom d'une ligne de métro se succèdent : ligne 5, ligne 1, ligne 12, et ligne 13. La suite de chapitres conduit le lecteur dans une pérégrination qui double l'égarement de cet étranger à peine nommé et qui n'existe qu'à peine. C'est un élément qui se définit par sa condition de Maghrébin. Il est mal adapté de par sa condition d'illettré : Il ne peut pas lire l'alphabet et se retrouve de facto exclu de ce système ferroviaire qui l'avale. Le protagoniste trouve quelques adjuvants dans son périple : un joueur de flipper, une femme qui devient multiple de par l'impossibilité de se rappeler son nom. Tout au long du roman, elle est : (Aline/Céline ?). On peut noter ici que ce personnage féminin flou apparaît également dans un roman de Boudjedra de 1984, *Le Vainqueur de coupe*, où elle aide le personnage principal qui commet un attentat meurtrier au nom de l'indépendance de son pays d'origine lors d'un match de football. Dans *Topographie*, la progression en chapitres est interrompue sur la ligne 13 par une note d'archive. Il s'agit d'une liste de morts publiée par l'amicale des Algériens : 11 personnes tuées depuis la nuit du 29 Août ; or on sait que le récit est daté du 26 septembre 1973 (depuis la page 59). Cette note est le décret du président algérien Boumédiène qui suspend en 1973 toutes immigrations algériennes en affirmant que la France est incapable de protéger les ressortissants algériens contre les « ratonnades » qui perdurent après le 17 Octobre. Cette indication déforme le récit de fiction en décalant une date symbolique sur une autre année en même temps qu'elle ajoute une dimension

nouvelle, l'insertion d'une politique d'émigration comme moteur du récit de fiction. Il y a là une information qui concerne la réaction du jeune gouvernement algérien. Cette réaction est tout à fait limitée mais l'Algérie indique ici un mouvement de reconnaissance du massacre.

Le labyrinthe structurel de la forme du récit relève de l'esthétique idéale décrite par Robbe-Grillet dans son manifeste *Pour un nouveau roman*. Le roman de Boudjedra, comme *Les Gommages*, prend en charge une enquête policière dont les circonstances sont mouvantes. Les personnages sont flous et innomés ou innommables. L'enquête piétine par manque de références sémantiques et c'est cette technique d'omission volontaire qui permet à Boudjedra de contourner la censure d'État. L'enquêteur de Robbe Grillet se heurte à des tables de bars mouvantes, le lieu supposé du crime tandis qu'ici, c'est le métro qui perturbe la linéarité de l'enquête. En effet, dans les deux récits, la référence précise est impossible, que ce soit celle des protagonistes ou celle du lieu de la trame, ou plutôt de l'anti-trame. Elle crée un effet qui s'apparente au mythe de Sisyphe et l'enquête n'aboutit pas, elle se résume à un perpétuel recommencement. La trame du récit est donc une impossibilité contre laquelle l'auteur s'insurge en trouvant des structures formelles qui mettent en abyme l'échec de la fiction. Cette innovation formelle de Boudjedra dissimule l'histoire en troublant les pistes de son enquête. Il renouvelle l'art du roman policier par la spécificité des brouillages qu'il met en scène. Les personnages sont enfermés dans une circularité référentielle qui empêche toute simplification. L'Algérien de France est donc pris dans un état formel novateur qui empêche tout adjuvant de parvenir à soutenir l'antihéros du récit. Boudjedra met d'autre part en scène la barrière de la langue du protagoniste en relation à une barrière culturelle prononcée.

d) *Simulacres du roman*

« Les ratonnades d'octobre 61 » sont pourtant évoquées directement (*Topographie* 209). Cette pratique de mise à mort quasi rituelle qui met fin aux jours du personnage est donc présente dans sa mémoire par le biais du récit romanesque qui est interrompu par un pamphlet, glissé ici comme note de distanciation. Le récit, en insérant ce document, prend en charge un discours social qui devient historique dans la recherche mémorielle. La déformation du roman qui se veut fictif est évidente. En prenant en charge une note d'archive, le récit de fiction se déforme volontairement et cette difformité (l'insertion du réel dans le texte qui se présente comme une fiction) plonge le récit dans un chaos formel. L'assimilation de la note de l'amicale contamine tout le récit. Le témoignage de notre protagoniste va prendre une ampleur qui dépasse celle du personnage du roman, il s'apparente alors au témoignage de la victime du meurtre raciste.

Le terme « ratonnade » utilisé par Boudjedra est emprunté à Péju et à Michel Lévine, et il est commun dans les des années 70. On peut ainsi lire dans le dictionnaire Larousse : « Familier et péjoratif : Expédition punitive ou brutalités exercées contre des Maghrébins; par extension, brutalités exercées contre un groupe social ». Le *Trésor de la langue française* atteste de l'apparition de cette pratique contre une communauté spécifique en 1960, lors de la guerre. Il y a donc une brutalité qui s'exerce en fonction du délit de faciès en France. On jette des Arabes dans la Seine et cette pratique a une reconnaissance langagière propre, la « ratonnade », un spectacle raciste qui est dans la pensée autant que dans le langage : le raton est un petit rat, et par extension il devient un enfant dressé à voler (fin du 19^{ème} siècle). En 1960, « le raton » devient le Nord-Africain à qui on associe des caractéristiques qui le déshumanise puisqu'il est rabaissé à un animal, un rongeur. De plus, il devient voleur, et donc moralement corrompu et inapte à la

société. Les ressorts de cette violence sont minutieusement basés sur un préjugé raciste. Puisque les techniques de la guerre d'Algérie, tout comme la guerre qui s'y déroule, sont tenues secrètes, il reste une irrésolution de cette violence que Boudjedra annonce clairement dans son *agression caractérisée*. La population maghrébine représente plus de deux million de personnes en 1973, exclues de l'indépendance du pays d'origine même si leur contribution à l'indépendance est indéniable par le biais d'organisations telles que le MNA (le Mouvement National Algérien dès 1954), plus tard balayé par la FFFLN (Fédération Française du Front de Libération Nationale).

En France, on associe l'Algérie à une violence, une perte silencieuse. L'empire coloniale disparu n'est jamais le sujet du discours officiel. Le silence et l'occultation sont les réponses officielles, et l'opposition de ce silence forcé au discours militant fait du 17 octobre un lieu de mémoire complexe. Les pratiques de l'armée, les brigades de la mort décrites par le général Aussares en 2000, trouvent un écho dans les rues parisiennes où le FLN s'est installé et où la guerre laisse un arrière-goût amer qui est répercuté sur les émigrés algériens. Une honte délibérément affirmée par l'impossibilité pour le personnage de Boudjedra d'arriver à destination ne cesse de prendre forme. Le regard des autres est le seul accès à la reconstitution du personnage, mais elle ne lui permet de devenir qu'un faciès nord-africain parmi d'autres et que l'on tente d'ignorer. Les remords du joueur de flipper, un adjuvant, qui se lamente de ne pas l'avoir accompagné jusqu'à destination, s'emmêlent à une tentative de la police de masquer l'incident :

Ainsi selon le rapport du médecin légiste il aurait été assassiné à coup de chaîne de bicyclette de couteau et autres objets similaires contondants et vous venez me racontez des histoires d'accident, pourquoi pas un suicide tant que vous y êtes, facile à déguiser il

n'y a qu'à dire qu'il s'est cogné la tête contre les murs jusqu'à ce qu'il meure. Pourquoi pas ah ! C'est vous qui êtes tombé sur la tête oui ! (*Topographie 123*).

Les enquêteurs tentent donc de passer sous silence le meurtre raciste tout comme sa pratique quotidienne sur le territoire français. Sans la volonté de l'inspecteur, l'affaire se verrait étouffée par le biais de la polyphonie qui prend en charge le discours des enquêteurs. Le meurtre du protagoniste est impersonnel, il n'y a pas réellement de personnage et l'on postule que Boudjedra, grâce à cette technique, a pu se voir publié aux éditions Denoël au début des années 70. Le crime est nommé à mi-mots, il n'est jamais résolu dans le roman et cette ellipse sémantique permet au roman d'outrepasser la censure du discours sur la guerre d'Algérie. La honte et le déni continuent de biaiser les réactions françaises après l'indépendance jusque dans ce texte évocateur. Le 17 Octobre 1961 porte en lui une pratique violente contre les Algériens qui perdure en France après l'indépendance, puisque le récit est un simulacre d'un fait divers de 1973.

Le roman de Boudjedra emprunte donc au Nouveau Roman mais il a de particulier une intention de contre-vérité en ce qui concerne la Guerre d'Algérie. Paradoxalement, le fait que le protagoniste ne soit pas nommé fait de lui la victime universelle du meurtre raciste en France. Ce qui a protégé Boudjedra de la censure, ce personnage anonyme, est justement la force même du récit pour un lecteur du 21^{ème} siècle qui voit en lui un symbole universel de la ratonnade et de sa banalisation. Le meurtre reste irrésolu, comme tous ceux des victimes du 17 octobre 1961, mais sa présence artistique dans une esthétique formelle très moderne est le garant que le 17 Octobre 1961 ne tombera pas dans l'oubli.

e) *Dés-orientations et dé-pays-ement dans Topographie*

En 2010, John Culbert publie « Haunting the Metropole » dans la revue *Formules*, un article dans lequel il relate les événements de la nuit en question chez Boudjedra en incluant un espace hanté dans la géographie mentale française. La dichotomie entre la mémoire collective de souche et la mémoire collective des enfants des manifestants comme la conçoit Graebner est donc à repenser. De plus, Culbert dialogue directement avec Graebner en repensant la terminologie pour caractériser le protagoniste anonyme. Graebner qualifie le personnage de Boudjedra « d'émigrant » pour le distancier de l'immigré déjà implanté en France (Graebner 294). Culbert, lui, délimite le lieu d'arrivée comme hostile et le lieu de provenance comme perdu, il parle donc du protagoniste comme un « arrivant » (Culbert 103). Le personnage n'est ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, il se retrouve dans un lieu qui oblige à repenser la topographie du territoire et l'appartenance géographique. Ainsi, pour Culbert, le personnage de Boudjedra crée une « marque d'hospitalité », et cette marque est l'inscription problématique de la France entre hospitalité et inhospitalité. Pour compléter le travail de Graebner et de Culbert, il convient de s'arrêter sur un mot qu'ils utilisent tous deux et qui peut sans doute être très utile : il s'agit du mot « désorientation ». En effet, le protagoniste de Boudjedra est désorienté au sens premier du terme : il est dés-orienté, c'est à dire qu'il perd la notion de l'est, la référence spatiale par excellence depuis le 15^{ème} siècle. En effet, si le Nord reste la base absolue pour la boussole, l'Est est l'endroit de tous les fantasmes au moment des grandes explorations, synonyme de richesse et promesse d'un monde meilleur. Tartarin de Tarascon arrive à Alger et se retrouve désorienté car l'image qui se présente à lui n'est pas à la hauteur de ses fantasmes, de l'exotisme de l'Orient rêvé car l'Afrique du Nord est teinte du fameux orientalisme tel que le théorise Edouard Saïd. Le

dépaysement de Tarascon n'a pas été total puisque un dé-paysement nécessite un changement de pays. En Algérie française, le voyageur est donc déçu.

Le dé-paysement du protagoniste de Boudjedra, quant à lui, est total ; ne sachant déchiffrer la lettre romane, le personnage se retrouve dans une solitude inextricable. Culbert note que les panneaux publicitaires mentionnés précédemment sont source d'incompréhension. Ainsi, nous dit-il, une affiche pour un papier toilette « lotus » vient ajouter à la perte d'orientation :

The demystification of the poster also leads the immigrant into speculation on the Homeric implications of the lotus: as the text indicates, in Chapter 9 of the *Odyssey*. The lotus-eaters served lotus to Ulysses' companions, "qui en oublièrent leur patrie" (167). The mythological story of the lotus-eaters thus resonates with the risks the immigrant runs in leaving the native country and succumbing to the lure of the métropole. At the same time, however, the immigrant recognizes the lotus as a plant belonging not to France but to his own native region; as a result, *Topographie's* reference to the *Odyssey* thus does not simply sing the praise of home and the fatal lure of the other (Culbert 102-103).

La démystification du poster amène donc l'immigrant à spéculer sur les implications homériques du Lotus : comme le texte l'indique, au chapitre 9 de l'*Odyssée*, les mangeurs de Lotus servent du lotus aux compagnons d'Ulysse « qui en oublièrent leur patrie » (167). L'histoire mythologique des mangeurs de Lotus résonne donc en insistant sur les dangers encourus par l'immigrant en quittant son pays natal et en succombant au leurre de la métropole. Cependant, au même moment, l'immigrant reconnaît le lotus comme une plante qui n'appartient pas à la France mais à sa propre région natale ; par

conséquent, la référence à *Topographie* ne se contente pas de louer le lieu d'origine et le leurre fatal de l'extérieur (*ma traduction*)

Cette mention du Lotus est donc bien complexe. D'une part, la démonstration de Culbert insiste sur la réécriture de l'Odyssée où la promesse de retour au pays natal motive le livre. Ici, cette promesse est anéantie. La référence dé-payse le protagoniste puisque ce qu'il connaît de la plante, puisqu'elle existe dans le pays d'origine est effacé pour se voir réinterprété et utilisé par le besoin économique d'une marque de papier toilette. Il y a ici une nécessité d'interprétation dont le personnage n'est pas capable, il lui manque le contexte référentiel pour comprendre la publicité. De plus on peut ajouter à l'argument de Culbert qu'en ce qui concerne l'oubli de la patrie, les effets hallucinogènes de la plante sont analogues au vertige décrit par Boudjedra. Il y a une impossibilité pour le personnage de saisir son environnement, il est piégé dans un flou, comme le serait une personne sous l'emprise hallucinogène du lotus. En ce sens le personnage est désespérément esseulé, désorienté et dépaycé. Le lieu ne peut plus être un allié et l'on arrive au non lieu comme seul espace possible pour le protagoniste. En effet, Maghreb signifie l'Ouest en Arabe : ici. La France voit cet homme comme un oriental, mais pour le monde arabe, c'est un occidental. La désorientation est totale et l'ajout du lotus comme plante pour consolider le vertige du non lieu fait la force du texte de Boudjedra.

f) *Les lieux hantés*

Enfin, il est essentiel de s'attarder sur le concept de non lieu puisque le personnage est complètement marginalisé dans un espace hostile. Culbert argumente que ce concept de non-lieu est intrinsèquement lié à l'ombre d'un lieu projeté et qui ne peut être saisi par le personnage de

référence. Un tel lieu est conséquemment hanté, comme Michel de Certeau le propose dans son essai : « Marches dans la ville ». Il n'y a donc pas de vide mais la présence fantomatique d'une référence spatiale indéchiffrable pour le personnage marginal qui investit un espace qui refuse de l'accepter dans le paysage. En ce sens, dans la géographie mentale française, Culbert délimite un espace hanté, qui est celui de la guerre d'Algérie puisque ce conflit n'a jamais réussi son entrée dans le paysage de la métropole. Cette situation de déni est donc néfaste puisque les fantômes du passé continuent de hanter une France qui refuse de prendre en considération une population maghrébine constituant pratiquement 10% de la population du pays. La mémoire du 17 Octobre hante donc le Maghrébin, mais surtout la France, qui n'a pas fait le deuil de la perte de la colonie (Culbert 104). Cette présence fantomatique des Algériens surgit donc comme une surprise lors des émeutes de 2005, moment où les enfants des victimes du 17 Octobre, tout comme leurs parents, sortent de la marginalisation et de leurs banlieues pour envahir Paris intramuros. Cette invasion prévisible continue d'être considérée comme une attaque au corps même de la France. Le meilleur exemple de cette présence fantomatique de l'émigré est sans doute le récit cinématographique *Caché* du réalisateur autrichien Michael Haneke. On note que le destin de deux familles est lié par la nuit du 17 Octobre, celui d'une famille française et celui d'une famille maghrébine. La dichotomie entre la mémoire collective des Français de souche et la mémoire collective des enfants des manifestants s'effrite donc. Les conséquences intergénérationnelles de cette occultation touchent la mémoire sélective des protagonistes français. Le déni n'est plus une option et par conséquent, le film se doit de faire partie du corpus du récit de fiction qui suit. Les lieux de mémoire dans le travail de Boudjedra sont hantés, et son art permet de mimer ce silence dans le texte ; il confirme, comme Haneke, que le 17 octobre et la Guerre d'Algérie appartiennent bien à la France dans sa diversité.

Il apparaît à travers l'analyse précédente que le personnage de Boudjedra devient par extension n'importe quel Algérien de France qui se retrouve complètement aliéné et apatride. L'immigrant algérien qui manifeste le 17 Octobre 1961, de même que celui qui se perd dans le métro parisien de 1973, n'a pas d'espace d'expression alloué, il est matériellement quasi inexistant dans la sphère publique. Néanmoins, le roman de Boudjedra infirme l'argument selon lequel la mémoire collective du 17 octobre a été absente de cette sphère jusque dans les années 1990. En effet, on en conclut que les tentatives de l'État de taire la guerre d'Algérie et la présence des Algériens ont réussi dans les sciences sociales, comme on l'a vu au premier chapitre, mais qu'elles ont toutefois échoué dans le domaine de la littérature, puisque lors de la période la plus dure de la censure, Boudjedra, en utilisant des techniques de flou référentiel, garantit que cette mémoire collective du 17 Octobre est présente pour les Algériens de France et ceux qui sont rentrés au bled, les « laskars ». De plus, le genre qui permet d'exprimer l'horreur raciste du 17 octobre est celui du roman policier. L'enquête menée chez Boudjedra questionne le meurtre raciste et son impunité certes, mais elle questionne surtout les circonstances qui ont contribué à ce que l'effacement d'une communauté soit implicitement accepté par la population française, car on en déduit après cette analyse que les policiers sont complètement impuissants, qu'il n'y a aucune possibilité de résolution du crime. Le récit de Boudjedra intègre les caractéristiques de l'enquête policière dans son roman mais pour les faire échouer afin d'illustrer le caractère irrésolu de la vague de « ratonnades » qui assombrit les rues de France entre 1958 et bien après 1973. Si Boudjedra se sert d'éléments canoniques de genres tels que le roman policier ou le Nouveau Roman, il le fait toujours avec une intention affirmée de s'approprier et de déplacer ces caractéristiques pour dérouter à la fois la censure et le lectorat, ce qui fait l'originalité absolue de cet auteur trop souvent marginalisé par la critique littéraire. Boudjedra

parvient à fabriquer une pérennité souterraine de la mémoire qui va perdurer malgré les tentatives de déni du discours officiel français.

2) Didier Daeninckx : la politique mémorielle dans *Meurtres pour mémoire*.

a) *De la mémoire collective chez Daeninckx*

Cette Mémoire Collective souterraine est ravivée en 1984 avec un autre type de roman policier, celui de Didier Daeninckx, publié dans la Série Noire de Gallimard, *Meurtres pour Mémoire*. Il est certain lorsqu' on lit Didier Daeninckx que la mémoire du 17 Octobre et les lieux qui la constituent appartiennent bien à la France et que pour la première fois, la nuit occultée par la France est remise en scène dans le paysage hexagonal. En effet, *Meurtres pour mémoire* est publié en 1984, c'est à dire à un moment où il est encore difficile de parler de l'Algérie librement. Une enquête policière s'y mène, celle du commissaire Cadet, qui remonte le temps jusqu'au 17 Octobre pour faire de cette nuit la scène d'un crime d'État. Ce crime d'État n'est toutefois pas celui que l'on attendrait : il ne s'agit pas du meurtre des Algériens lors de la nuit du 17 Octobre. Les faits ne constituent qu'une toile de fond historique pour un meurtre fictif, celui d'un historien français qui avait pour sujet de recherche la déportation des Juifs de Gironde à Drancy, puis en Allemagne dans différents camps d'extermination pendant l'occupation allemande. Le roman de Daeninckx raconte une histoire franco-française, celle du meurtre d'un historien français. Ce meurtre irrésolu a lieu la nuit du 17 octobre 1961 et il hante la vie du fils de cet historien qui exerce la même profession. Au moment où le fils continue les recherches de son père sur le régime de Vichy et l'implication de Maurice Papon, il est également assassiné, à Toulouse cette fois. Les deux crimes ici, relèvent de la tentative de l'état français de dissimuler la Collaboration française lors de la Deuxième Guerre Mondiale. La perpétuation de techniques

d'extermination et de rafles racistes perdure jusqu'en 1961 et au-delà car les acteurs historiques de l'Occupation allemande tels que Maurice Papon continuent d'occuper des postes à responsabilité politique et militaire en 1961. Le crime d'État se perpétue donc en toute impunité. Si la vie des Algériens et leur marginalisation n'est qu'une toile de fond pour l'enquête, il n'en résulte pas moins que le roman de Daeninckx est déterminant dans la remise en scène de la nuit du massacre, comme l'indique Dominique Manotti dans son article *Roman Noir*.

Pour retrouver le ou les coupables d'un meurtre commis dans les années 80 (celui de Bernard Thiraud), les enquêteurs remontent jusqu'à la manifestation des Algériens d'Octobre 1961 et à la collaboration. Et du coup, ce roman raconte pour la première fois cette sinistre nuit du 17 octobre, bien avant que les historiens commencent à publier des études dessus. Par son succès ce roman a eu un rôle pionnier de dévoilement de la tragédie et donc dans la construction de la mémoire collective. (Manotti 108).

Cette affirmation est à nuancer car on a vu que Smith avait remis en scène l'évènement avec force en décrivant la nuit du 17 octobre en détails dans son témoignage romanesque de 1963. Il est sans doute inexact que les historiens n'ont pas tenté de publier des études sur le massacre du 17 Octobre, car, comme on l'a vu, la censure d'état était implacable et les commanditaires du massacre comme Maurice Papon ou Roger Frey sont longtemps encore restés des acteurs politiques (ce dernier est encore membre du Conseil Constitutionnel au milieu des années 80). On a mentionné Michel Lévine qui publie une enquête l'année suivante, en 1985, et qui, face à l'indifférence de l'opinion publique, détruit toutes ces archives. Ce geste prouve que pour qu'il y ait une transmission de la mémoire collective, il faut qu'il y ait un émetteur, un message, mais également un récepteur. Il semble que Didier Daeninckx parvienne en effet à

trouver un récepteur puisque son roman est publié à plusieurs dizaine de milliers d'exemplaires, tandis que l'historien Lévine ne parvient pas à faire passer son message et que la réception fait défaut dans le monde universitaire. Que Daeninckx soit déjà un auteur reconnu contribue sans doute au fait qu'il ait pu braver la censure. La Collection Série Noire est très populaire et la notoriété de l'auteur est déjà faite puisqu'il est dans cette maison d'édition prestigieuse qu'est Gallimard, dont le lectorat est assuré.

Le génie de Daeninckx opère par un déplacement référentiel : au lieu de pointer du doigt les horreurs que la Guerre d'Indépendance algérienne a engendrées sur le territoire français, il dévie l'attention du lecteur sur une intrigue franco-française. Le point de vue est national, et en apparence, il ne prétend en aucun cas mettre en avant la mémoire algérienne. Le tour de force de Daeninckx est remarquable, comme l'affirme Manotti, il s'agit réellement d'une clé de voûte de l'édifice mémoriel de la nuit du 17 Octobre 1961. D'une part il y a la remise en scène, et d'autre part, l'auteur du roman noir est libéré de l'accusation de militantisme politique et mémoriel puisqu'en apparence, il raconte une histoire fictive du point de vue de l'intrigue. Daeninckx déclare lui-même qu'il a fait des recherches historiques poussées pour arriver à une précision si déroutante dans le roman. Il affirme même que lorsque le roman est sorti, le public est demeuré incrédule et qu'il lui a fallu montrer les archives du FLN et de la morgue qu'il avait consultées pour conquérir sa crédibilité. Il y a donc là un double mouvement, car Daeninckx se défend de faire de l'histoire en écrivant un roman, tout en partageant finalement les archives historiques auxquelles il a eu accès. Cette interrelation entre la fiction et l'histoire lui a valu plusieurs récompenses pour son livre. Cette posture de l'auteur du roman noir est définie de la sorte par Manotti :

Car le romancier du 'noir' a un double privilège par rapport à l'historien dont il utilise souvent les travaux : il touche plus de lecteurs, et il les touche plus profondément, parce qu'il raconte l'histoire non de l'extérieur non avec une vue cavalière, mais à hauteur d'homme, à travers des personnages, des destins individuels à travers lesquels le lecteur vit le récit, et pour un peu pourrait penser peser sur le cours des événements. (Manotti 108).

La dernière partie de cette citation n'est pas explicitée dans l'article et pourtant c'est un enjeu capital que d'affirmer que le lecteur, en lisant le roman, pense pouvoir agir sur le cours de la trame même de l'histoire. Le potentiel d'action du lecteur est donc énorme. Cette affirmation repense le cliché selon lequel les lecteurs de Polars sont souvent en marge des canons littéraires, qu'il s'agit d'une littérature populaire dans le sens où le lecteur est passif et qu'il attend le déroulement de l'enquête. Les lecteurs de Daeninckx en 1984 ont contribué à l'émergence de la mémoire du 17 Octobre, l'extirpant irrémédiablement de la censure, et en fin de compte, on peut affirmer que les lecteurs de ce roman ont contribué au changement du cours de l'histoire puisque le massacre est sauvé du silence et de l'indifférence de l'opinion publique. La mémoire est donc vivante, même si à partir des années 1980, en littérature comme en histoire, la mémoire du 17 Octobre reste une mémoire empruntée. La seule poétique envisageable est celle du discours rapporté, et malgré les effets de vraisemblance qui génèrent une mémoire teintée de véracité, elle n'est pas authentique.

Donald Reid va même plus loin que Dominique Manotti en affirmant que Daeninckx est certes producteur de mémoire collective, mais pour Reid, cette mémoire est nécessairement marginale. Il affirme dans son essai « Didier Daeninckx : Raconteur of History » :

Daeninckx is primarily concerned with revealing the power exercised through the policing of collective memory narratives, predicated on what is excluded as well as on what is said. 'A people without the memory' of what those in power want them to forget 'is a defenseless people'. (Reid 40)

Daeninckx a pour souci principal de révéler le pouvoir exercé par le contrôle des discours de la Mémoire Collective, fondé sur ce qui est exclu de même que sur ce qui est dit. « Un peuple sans mémoire » de ce que le pouvoir veut lui faire oublier est « un peuple sans défense. (Ma traduction)

De nouveau chez Reid la mémoire collective du peuple algérien et du massacre du 17 Octobre est mentionnée, et l'on peut continuer d'affirmer que la mémoire collective n'a jamais disparu, qu'elle a seulement été confisquée par le pouvoir qui refuse de mettre en avant un récit peu glorieux de l'histoire de France. Ainsi Reid insiste sur le fait que Daeninckx raconte l'Histoire en racontant des histoires, et qu'il conteste l'histoire officielle en permettant aux mémoires volontairement marginalisées par le système français de prendre une forme écrite et de sortir du discours censuré et dit subversif. A partir de Daeninckx, la mémoire collective qui est définie en opposition au discours national manipulateur, concerne les Algériens de même que les Français qui vivent sur le territoire hexagonal. Ce n'est que dans la confrontation de ces mémoires fragmentées dans les années 70 et 80 que la mémoire collective peut prendre ses contours.

b) *Daeninckx et l'Archive*

Pour comprendre la démarche de Daeninckx, il est intéressant de s'arrêter un moment sur ce qui a généré ce récit. D'après les dossiers éducatifs qui suivent le roman, on apprend qu'il est au programme du Bac de Français, du Bac Professionnel, et du BEP dans les années 2000, il y a donc une prise de conscience sociale en France mais qui a lieu plus de quinze ans après la publication de l'œuvre. Daeninckx a eu l'idée de ce roman après avoir parlé à sa voisine à Paris qui aurait eu un membre de sa famille tué lors du massacre du 17 Octobre. Reid, lui, mentionne un ami de Daeninckx dont la mère serait morte lors du massacre de Charonne que l'on a analysé en relation à la nuit du 17 Octobre dans le chapitre précédent (Reid 45). Cette version est tout à fait suggestive, puisque on a vu que plusieurs chercheurs en sociologie argumentent que Charonne a en quelque sorte effacé le 17 Octobre. Ici, c'est par le biais de Charonne que l'on remonte au 17 Octobre et ainsi, la manifestation de Charonne, qui est un écran pour les sciences sociales, devient un passage qui mène au 17 Octobre pour l'esprit curieux du romancier. On peut même ici pousser l'interprétation et émettre l'hypothèse que cet ami dont il est question serait le professeur d'Histoire Alain Dewerpe, qui enseigne à l'Ecole des Hautes Etudes des Sciences Sociales à Paris et dont la mère a été assassinée lors de la manifestation de Charonne. Il publie lui-même une recherche minutieuse de quasiment 1000 pages sur le massacre de Charonne. Pour Dewerpe comme pour Daeninckx, il est capital de montrer que la violence qui a lieu en France au début des années 60 et qui se traduit par des répressions civiles, ne relève pas d'un accident ou d'un dérèglement quelconque du système politique français, mais qu'il s'agit bien d'une volonté politique de violence et de répression réfléchies acceptée et systématique.

Il faut ajouter ici, que ces événements se déroulent en contexte de guerre froide comme l'indique Matthieu Rigouste dans son livre *Ennemi Intérieur*. Ce contexte a favorisé ce que la

France appelle la « doctrine de la guerre révolutionnaire ». En effet, comme l'ennemi n'est pas déclaré ouvertement et qu'il y a ces techniques d'espionnage constant, des techniques militaires qui contournent la Convention de Genève se mettent en place dans la guerre coloniale. Selon Rigouste, le Maghrébin représente la menace. La désignation d'un bouc émissaire socio-ethnique est évidente et pour la France, c'est le Maghrébin. Le nouvel ordre sécuritaire se fait donc sur une idéologie identitaire pour se distancier du bloc communiste en surface, mais en réalité, les enjeux de la France sont les colonies rebelles (Rigouste 28). Le gouvernement prétend s'opposer au communisme alors qu'en réalité, il essaye de maintenir son empire.

House et MacMaster argumentent que Daeninckx a suscité la perplexité de son lectorat qui ne voulait pas croire que le cadre historique choisi pour son roman soit authentique. Il a lui-même fait part de ses recherches et des archives qu'il a consultées pour écrire ce roman, car il a eu accès aux archives du FLN et à des listes de témoignages bien avant les historiens Einaudi et Brunet. Il a donc effectué lui-même un travail de recherche d'archive pour construire son environnement romanesque. Il a recueilli des témoignages et il a fait le travail que les historiens font quelques années plus tard. Néanmoins, la force de son texte réside dans le fait que le roman policier offre un cadre fictif pour dire le 17 Octobre sans se soucier de la censure. Il est donc possible ici de réaffirmer que la mémoire du 17 Octobre n'a jamais complètement disparu, et qu'il était possible au milieu des années 80 de consulter les archives du FLN et de trouver des acteurs du drame pour reconstituer la tragique nuit. L'intention de Daeninckx est de ne pas se laisser manipuler par le pouvoir et l'autorité des archontes. Son refus de la version officielle le pousse à mener une contre-enquête et il parvient en 1984 à remettre en question la version officielle des faits en ce qui concerne le massacre, de même qu'il construit un pont entre les activités de la France sous le régime de Vichy et le régime en place en 1961.

c) *Le Roman au service de l'Histoire*

L'Histoire est donc omniprésente dans les romans de Daeninckx, peu importe le sujet ; il défie constamment l'histoire officielle de la France pour mettre à jour des problèmes sociaux contemporains. Il utilise le roman noir qui est une forme hybride alliant la fiction à l'histoire et développe une critique sociale acerbe d'une pratique gouvernementale de répression raciste. Le réalisme historique de Daeninckx n'est pas à prouver mais il est toutefois à analyser, puisqu'il permet de problématiser le déni de la France envers les événements liés à la Guerre d'Algérie. Les personnages ont des noms fictifs, mais sous les traits du représentant de la police qui se nomme André Veillut, on reconnaît immédiatement une figure réelle, Maurice Papon. Lorsqu'il décrit son travail, dans tous les entretiens qu'il donne, Daeninckx insiste sur le fait qu'il écrit pour comprendre des événements ou des situations irrésolues. Ecrivant dans la série policière de Gallimard, il articule lui-même la différence qu'il fait entre le roman policier et le roman noir. Sa définition du roman policier est la suivante: "Un type de roman dont l'objet se situe avant la première page," et celle du roman noir: "Un roman de la ville et des corps en souffrance," lorsqu'il est interviewé par la revue *Amnestia.net*. Le contexte historique, le décor de l'intrigue comptent et gagnent une importance narrative. Le lieu de l'intrigue, la manifestation du 17 octobre 1961, prend vie et devient acteur du drame. D'un ton journalistique précis, aux antipodes des spirales stylistiques de Boudjedra, il mène pourtant une enquête similaire, et la véritable énigme, le 17 octobre 1961 et le meurtre raciste prennent le dessus sur la quête du meurtrier de la victime désignée.

Dans *Meurtres pour Mémoire*, on se rend compte que tous les corps souffrent, et que ces peines sont multiples. Certes il y a les corps des deux victimes, les Thiraud, père et fils,

assassinés pour avoir essayé de rétablir des vérités historiques. Mais si l'on s'arrêtait là et qu'on faisait du roman de Daeninckx une problématique uniquement franco-française, le roman perdrait immédiatement des caractéristiques importantes. En effet, si les meurtres constituent l'intrigue principale qui occupe le temps de l'inspecteur Cadin, les Algériens et leurs conditions de vie sont présents. Le premier chapitre dévoile les conditions de vie inacceptables de deux Algériens : Saïd et Kaïra. Tous deux se retrouvent dans la manifestation à la Station Stalingrad qui sera une destination finale pour certains manifestants. Le motif de la manifestation est ainsi signalé au début du roman et du point de vue de deux personnes qui vont se retrouver dans la violence d'une répression d'état dirigée contre eux :

Le but de la démonstration était clair : obtenir la levée du couvre-feu imposé depuis plus d'une semaine aux seuls Français-musulmans et du même coup prouver la représentativité du F.L.N. en Métropole (Daeninckx 33).

Il est donc clair ici que les recherches de Daeninckx lui permettent d'informer le lecteur sur une réalité navrante, celle du rejet des Africains du Nord qui parvient à se faire en toute impunité. Du rejet par le couvre-feu, il ne faut que quelques secondes pour arriver à l'élimination. Avec un contexte aussi chargé dès le premier chapitre, le roman opère de manière imprévue, l'enquête policière de l'inspecteur Cadin parvenant à tenir le lecteur en haleine et à traverser la remise en scène de la brutale répression :

Un policier jeta une femme à terre en la rouant de coups de galoche ; il lui asséna une volée de gifles et s'éloigna. Un autre frappait de toutes ses forces le ventre d'un jeune garçon avec son bidule, si fort que le bois se rompit. (Daeninckx 31)

Sur l'Histoire, un récit fictif s'impose pourtant, tandis que les éléments de fiction ne sont jamais anodins. Dans le passage cité, l'acharnement de la police au moment où les C.R.S. chargent les manifestants occupe une place cruciale car cette recreation permet à la mémoire du 17 Octobre de prendre une nouvelle dimension et de ressurgir malgré la censure. Les « bidules » mentionnés sont des matraques que la police n'avait jamais utilisées avant le 17 Octobre, la réponse que l'on qualifierait d'anti-émeute aujourd'hui est minutieusement recréée en incluant toujours des éléments réels. Le cynisme de Daeninckx le fait aller plus loin puisque cette matraque, nouvelle arme de répression civile, se brise. Le détail est d'une précision machiavélique et occupe une place nécessaire dans la reconstitution historique des faits. Cette pratique du matraquage est réitérée au chapitre suivant qui continue d'adopter le point de vue des Algériens au paroxysme de la violence : « le diagnostic était identique pour tous : matraquage » (Daeninckx 86).

Il faut toutefois noter que les deux premiers chapitres décrivent la nuit de la répression du point de vue algérien en insistant sur le fait qu'ils vivaient en marge de la société française dans des bidonvilles de banlieue (30). Cette remise en scène se fait par une répétition de la date. En effet à trois reprises, Daeninckx mentionne la date à laquelle l'action a lieu, le 17 octobre 1961, en ajoutant l'heure de l'action. On sait que le 17 octobre 1961, Saïd et Lounès se rendent au centre de Paris à dix-neuf heures (15). Ensuite, la narration de la vie du bidonville est interrompue par un interlude particulier intitulé *Roger Thiraud* qui narre la vie de ce professeur sans histoire qui va au cinéma ce soir-là. Cette interruption se clôt sur l'heure et la date : à dix-neuf heures vingt-cinq, il est bousculé par une mobylette, celle de Saïd « le 17 octobre 1961 » (19). Enfin, ce même jour, Saïd meurt quelques minutes après avoir bousculé Thiraud (26). La scène est abominable et la douleur de Zaira est atroce à la vue de ce meurtre arbitraire. Puis, c'est

Thiraud père qui meurt, le même soir, sous les balles d'un CRS. On apprend plus tard dans le roman que sa femme a vu la scène depuis sa fenêtre mais qu'elle garde le silence jusqu'au moment où elle rencontre l'inspecteur Cadin, plus de vingt ans plus tard. La répétition de cette date n'est pas innocente : en insistant sur une date réelle, Daeninckx s'engage dans un travail militant malgré lui car il y a un état de censure qui règne sur les événements de cette date. Il ne se limite pas à la dénonciation du crime du 17 octobre, il matérialise la nuit pour la mémoire de tous, inscrivant dans l'histoire la présence de cette nuit qui a été occultée. Si cette nuit est le décor, la toile de fond, le meurtre de Saïd n'est pas abordé plus longuement, car personne ne choisit de s'intéresser à son meurtre à postériori.

Le reste du roman se concentre sur l'enquête de Cadin sur le double meurtre, celui de Thiraud père la nuit du 17 Octobre, et celui, à Toulouse en 1982, de son fils, historien aussi, qui continuait les recherches de son père. En se concentrant sur une histoire qui concerne des protagonistes français de souche en relation à la manifestation des Algériens, Daeninckx confirme son projet de mettre le pays face à son histoire honteuse et douloureuse et de détruire les mythes sur la réaction française en ce qui concerne la guerre d'Algérie. On a vu que la France avait décidé de créer un récit pacifiste et antifasciste en dénonçant la répression de Charonne. Ainsi, la mémoire privilégierait une histoire où la France accomplit son devoir humaniste en mettant fin à la guerre et en s'insurgeant contre les exactions commises par l'O.A.S lors des manifestations de Charonne. Néanmoins, cette histoire ne convient pas à Daeninckx, puisque son enquête l'amène à voir que l'omission du 17 Octobre confirme le refus d'inscrire des pratiques racistes dans l'histoire nationale. Le 17 Octobre chez Daeninckx doit avant tout concerner les bourreaux qui ont réécrit leur rôle et légitimé leurs actions. Le fait que l'Arabe continue de constituer une menace dans les années 80 pour le Français est réitéré, mais l'auteur

choisit de montrer à quel point la police constitue une menace pour les Algériens mais aussi pour les Français. A partir de ce roman, il n'est plus possible de continuer à appliquer une politique de déni. La fiction a mis à jour et clarifié un pan de l'histoire qui ne glorifie pas le pays des droits de l'homme et du citoyen. La citoyenneté de tous les Français est menacée en 1961 et Daeninckx lie cette menace à la France nazie entre 1941 et 1945. De cette même situation de déni, de cette réécriture de la France comme nation de Résistance, il n'a résulté qu'une reproduction de l'impunité de la police envers l'autre, l'étranger : le Juif en 1941 et l'Arabe en 1961. Cette continuité trouve sa source dans une politique de camouflage qui ne parvient plus à convaincre un Didier Daeninckx qui répète toujours dans ses romans qu' « en oubliant le passé, on se condamne à le revivre ».

d) *La « mémoire multidirectionnelle » chez Daeninckx.*

Cette continuité dans la dissimulation par l'État de ses crimes racistes alimente la théorie de Rothberg sur la « mémoire multidirectionnelle » : en effet, ici la corrélation entre le 17 octobre et la déportation des Juifs sous Vichy est le moteur même de l'enquête et l'on peut ajouter des éléments particuliers de ce roman à la liste de Rothberg.

Il y a bien sûr la présence du personnage Veillut, qui n'est autre que Maurice Papon, comme le note Rothberg. Mais un autre lien est possible à travers la ville de Drancy. On apprend que Roger Thiraud travaillait sur la condition des enfants au moyen-âge pour ses recherches. Néanmoins, il avait entrepris une autre recherche plus personnelle, sur sa ville natale. On apprend que les Thiraud sont de Drancy depuis la fin du 19^{ème} siècle. Ils y sont nés, y résident et les grands-parents de Bernard y vivent encore. Cette recherche est ce qui va causer la perte du chercheur. Lorsque l'inspecteur Cadin met la main sur ce travail, il arrive à nous livrer tous les

secrets du projet de Thiraud père que le fils a décidé de conclure. Drancy est une ville qui n'a pas connu un développement particulier jusqu'au vingtième siècle : à ce moment, un projet immobilier d'envergure est censé y construire les premiers gratte-ciels. Le projet est abouti mais ne trouve pas preneurs. Les bâtiments sont cédés au gouvernement. De 1939 à 1940, ils servent à garder les prisonniers allemands, mais dès l'été 1940, le rapport de force bascule et ce sont les Allemands nazis qui deviennent les gardiens d'un camp de concentration juif. Thiraud père découvre que plus de 78 000 Juifs ont transité par ce camp de concentration en trois ans avant d'être acheminés vers l'est pour l'extermination (177-180). En étudiant ce transit, Thiraud remarque le zèle de la région de la Gironde qui déporte plus d'enfants que n'importe quelle autre région. On apprend que c'est ce qui pousse Roger Thiraud à se rendre aux archives de Toulouse le 13 octobre 1961. D'après la reconstitution de Cadin, ce jour-là, le directeur des archives, le pied-bot Lécussan, a vu Roger Thiraud, ce chercheur en histoire qui s'intéresse à sa ville natale, Drancy. Le directeur essaye d'assassiner l'inspecteur, mais il échoue car l'inspecteur le tue en légitime défense. On se rend compte à ce moment-là que c'est Lécussan qui a tué le fils Thiraud, Bernard, quelques semaines avant la visite de l'inspecteur, car l'arme que l'inspecteur Cadin trouve sur le chef des archives Lécussan et celle utilisée pour liquider Thiraud fils correspondent (192-193). C'est donc ce qui s'est passé pendant l'occupation qui condamne les deux chercheurs à plus de vingt ans d'intervalle. Enfin le roman se termine sur une affiche qui apparaît après avoir été recouverte par plusieurs autres dans le métro : il s'agit d'une invitation à la délation des Juifs et l'on estime donc que les phrases inachevées que Daeninckx citées en conclusion de son roman inscrivent la mémoire de l'Holocauste dans la remise à jour des horreurs du 17 octobre 1961.

On peut ajouter à cela une autre caractéristique qui est présente à la fois lors de l'occupation et de la répression du 17 octobre : il s'agit de l'ambiguïté de l'action de la police. On sait que pendant des années, la France n'a pas reconnu son rôle de collaboration sous Vichy. Il a fallu attendre Chirac qui en tant que Président de la République, vingt ans après que le roman de Daeninckx est publié, s'excuse publiquement envers les Juifs de France. Des pratiques analogues à celles de la police collaboratrice semblent subsister au début des années 60. Cela transparait à plusieurs moments du roman. On peut citer à ce propos un moment où un collègue de Cadin, lui explique un jeu vidéo qui s'appelle Yakoon. La spécificité de ce jeu et son intérêt résident dans le fait que le héros du jeu doit combattre pour survivre, néanmoins il est impossible de discerner les ennemis des adjuvants dans ce jeu et c'est ce qui fait son intérêt. Comme on sait que rien n'est innocent chez Daeninckx., cette particularité s'applique aux services de police.

Dans un premier temps, Cadin fait appel à un de ses anciens amis, Delbois, qui est aux Renseignements Généraux à Paris. Cadin est honnête avec lui et à plusieurs moments, on se demande s'il va trahir Cadin ou s'il est mouillé dans l'affaire d'État et dans la dissimulation du meurtre. Cette ambiguïté apparaît dès la première rencontre avec le personnage car Delbois dit clairement que l'enquête de Cadin est dérangeante pour les services de police qui ont besoin d'être unis. Or cette affaire peut produire l'effet inverse et diviser la police, selon le chef des Renseignements Généraux (84). En fin de compte, Delbois est problématique, c'est lui qui va lui donner la clé de l'énigme en identifiant le meurtrier du père, le faux CRS qui est Pierre Cazes, alors qu'il est le premier à le mettre en garde. Il ne tient pas à ce que son intervention pour aider Cadin se sache et il prie Cadin de détruire toute correspondance (148). Cette posture qui implique la police dans un meurtre d'état est condamnée bien sûr, mais il n'en reste pas moins que des gens proches de la police peuvent freiner l'enquête. Ainsi, un collègue de Cadin à

Toulouse, nommé Bourrassol, tente d'aider Cadin dans son enquête, étant son « inférieur » hiérarchique. Bourrassol est embarrassé et dépose sa démission au moment où il se rend compte que son propre fils avait fait publier des tracts une décennie auparavant : ces tracts étaient faux et ils appelaient les gens à venir se déclarer à la préfecture. Cette démarche crée la zizanie dans les services de police qui perd de sa crédibilité car ces tracts portent le sceau du commissariat, et donc c'est de l'intérieur également que la police est discréditée. Cette ambiguïté de la posture de la police se lit également dans le personnage de Pierre Cazes, le meurtrier de Roger Thiraud. Cazes est un tueur engagé par Papon ; pourtant, il avoue son crime à l'inspecteur Cadin et il lui explique que son travail était de liquider certains dirigeants du FLN mais aussi des membres de l'OAS, une organisation secrète puissante partisane de l'Algérie française qui exprimait son engagement par des attentats en France. Cazes ajoute même après son aveu : « Je me rassure en me disant que ça a écourté la guerre d'un jour, d'une heure » (154). Une fois le meurtrier retrouvé, on pourrait croire que l'enquête peut maintenant se clore et le roman s'achever. Mais Daeninckx ne s'arrête pas à ce niveau d'enquête. En effet, Cazes prend sa voiture et monte à Paris. Il se rend à la préfecture et il abat Veillut (et donc Papon symboliquement). Ce moment pourrait se présenter comme cathartique. En créant cette configuration, l'auteur réitère ce que le jeu vidéo Yakoon nous apprend, que les ennemis et les amis sont difficiles à cerner.

e) *La preuve par l'image*

Il est sans doute important de mentionner à quel point la preuve par l'image est une donnée déterminante pour l'enquête de Cadin. Son ami Delbois aux Renseignements Généraux

lui apprend que la RTBF, une chaîne de télévision belge avait des images de la nuit du massacre. En effet, cette donnée est une réalité. La RTBF était là pour faire un reportage sur Jacques Brel, le chanteur du « Plat-Pays » qui allait chanter dans un gala en l'honneur du Shah d'Iran. Lorsque Cadin se rend en Belgique pour visionner la bande, il se rend compte que le meurtrier est présent dans la bande même. Il est habillé en CRS mais il ne porte pas l'écusson des CRS. C'est donc un imposteur. L'homme qui donne accès à cette source visuelle explique comment sa rédaction belge l'a protégé des menaces de l'administration française. Il avoue clairement à Cadin qu'il se demandait si personne allait jamais s'intéresser à cette sinistre nuit. Grâce aux photographies extraites de ce documentaire pirate que Cadin qualifie d'insoutenable, l'inspecteur découvre le meurtrier de Thiraud père avec l'aide de son ami aux RG.

De plus, un photographe de la police nommé Rosner a pris des clichés pendant la nuit. La première rencontre de Cadin et de Rosner est significative : en effet, Cadin lui demande de « se souvenir » de ce qui s'est passé et de lui fournir un témoignage. De nouveau, en l'absence de preuves, c'est la parole du témoin qui constitue l'appui élémentaire. Il remet en scène l'horreur de la nuit : après la perspective des deux Algériens de Paris, Saïd et Kaira, et celle de Thiraud père, c'est le journaliste qui raconte la nuit. Il s'inscrit dans l'ambiguïté de la posture policière lorsqu'il s'indigne et dit à Cadin : « Les Algériens en ont pris plein la gueule cette nuit-là » (92-93). Il raconte également un épisode bien particulier, celui auquel il aurait assisté, le massacre de 48 Algériens dans la cour de la préfecture, qui, nous dit-il, partent « direction les oubliettes de l'Histoire ». Cet épisode est présent dans le rapport historique d'Anne Tristan qui raconte et documente qu'une cinquantaine d'Algériens sont jetés dans la Seine dans la cour de la préfecture. A ce moment, on se demande dans quelle mesure la fiction documentée de Daeninckx influe sur les recherches historiques qui suivent. Néanmoins, le photographe atténue la valeur de

son témoignage. D'abord il avoue s'être promis de tout oublier, nous rappelant ce qu'Halbwachs décrit en ce qui concerne la mémoire traumatique. Il semble également s'adresser directement au lecteur plutôt qu'à Cadin lorsqu'il déclare : « Le photographe n'est pas un témoin, son film est là pour jouer ce rôle » (95). Dans ces deux cas, on est bien conscient que l'image représente dans les années 1980 une preuve irréfutable, plus acceptée et validée que la parole humaine. Il est certain qu'en début de 21ème siècle cette affirmation serait atténuée puisque de nombreux logiciels accessibles par tous permettent le trucage de photos et de vidéo. Dans ce contexte, le photographe assume donc la validité de la preuve par l'image. De même, il n'est pas innocent que le film de la RTBF permette de résoudre le crime. Cazes n'est pas puni, il est protégé par l'amnistie qui couvre tout ce qui concerne la guerre d'Algérie. D'ailleurs, il commet un autre meurtre en fin de roman, celui de Veillut, qui ne règle aucun aspect du conflit ou de l'enquête mais contribue à la compliquer.

f) *Roman Noir*

On qualifie souvent les romans de Daeninckx de Romans Noirs, et donc il faut pouvoir comprendre en quoi le roman noir se différencie du roman policier. Le terme « polar » s'applique au roman policier post 1970 en France. En imitant les grands romans d'intrigue anglais et américains, la France trouve sa propre identité dans le roman policier avec ce mot: polar, le plus grand de ces écrivains en langue française étant Simenon (1903-1989) précurseur du genre. Pourtant, le polar ne comporte pas nécessairement l'objectif de Daeninckx qui est clairement de contrer la politique mémorielle de la France. Pour pallier à cette lacune, le *roman noir* est plus utile. En effet, le roman noir porte souvent en lui la volonté affirmée de remettre à jour les pans oubliés de l'histoire. Par ailleurs, le héros du roman noir n'est pas souvent un policier. Le

policier n'est plus une source fiable de confiance puisque toute autorité officielle est questionnée. Souvent dans le roman noir, on a un détective privé, un dur à cuire selon l'expression américaine « hard-boiled ». La désillusion et le cynisme se doivent de faire partie des caractéristiques de l'antihéros qui va trouver des contre-vérités au discours officiel. Ce genre permet donc une liberté de manœuvre en ce qui concerne l'Histoire que l'auteur se réapproprie : D'une part, l'Histoire est une tapisserie, d'autre part, il y a une fabrication du réel qui opère dans chaque roman noir. Cet alliage du réel et de la fiction est une des caractéristiques premières du roman noir et dans le cas de *Meurtres pour mémoire*, l'objectif de revisiter l'histoire est atteint⁷. Cadin est un dur à cuire, il ne fait pas confiance au système qui l'emploie puisqu'il réalise très vite en essayant de consulter les archives de la police que des documents ont disparu et que la police dissimule des informations et des faits en ce qui concerne la nuit du 17 Octobre. Cadin ne peut donc compter que sur lui-même, ce qui fait de lui un héros du roman noir par excellence, un anti-héros. C'est un guide qui permet au lecteur de revisiter la mémoire du 17 Octobre en contournant la censure.

Enfin, il faut également mentionner le fait que la littérature policière n'occupe pas une place prestigieuse au panthéon de la littérature française. Le fait que le roman policier soit considéré comme populaire et donc, moins noble, a sans doute été un atout. Il y a ici un paradoxe : Parce que la littérature policière est considérée comme moins prestigieuse, il y a moins de contrôle de ses publications. Cependant, c'est un genre qui vend beaucoup, même s'il n'y a pas réellement de reconnaissance de cette littérature marginalisée. Cette posture spécifique est à mentionner, car d'une part, il n'y a pas d'attente de la part du monde littéraire envers ce

⁷ Voir le *Roman Noir à l'encre de l'histoire*, de Vasquez Montalban et Didier Daeninckx dans lequel Daeninckx retrace l'Histoire du Roman Noir à l'Américaine en insistant sur l'importance sociale qu'on eut les auteurs de romans policiers tels que Chester Himes. Il revendique une spécificité française qui se déroule autour des problèmes politiques et sociaux d'après Vichy. La spécificité de Daeninckx est de s'attacher à réécrire l'histoire, pour lui, il ne s'agit pas seulement de dénoncer les injustices sociales, il se donne pour mission de rétablir des faits occultés.

genre, ce qui a permis à Daeninckx d'être publié ; et d'autre part, la popularité du genre a permis à un grand lectorat de se familiariser avec le travail de questionnement mémoriel de l'auteur. A tous les niveaux, les objectifs de ce roman sont atteints et même dépassés. A ce jour, le roman de Didier Daeninckx constitue une pierre de stèle de l'édifice mémoriel du 17 Octobre 1961.

3) Octobre 1961 et le roman noir. Stratégies d'enquêtes de Gérard Streiff dans *Les caves de la goutte d'or*

a) *Dire le passé pour améliorer le présent, l'enquête des bourreaux.*

Pour conclure, il faut mentionner un des aspects que Boudjedra et Daeninckx mettent en valeur dans leur travail d'auteur. Si Daeninckx remet en scène le passé, c'est pour améliorer le présent. Les faits de 1945 entrent en résonance avec les faits de 1961 qui trouvent un écho dans le supposé meurtre de 1982 à Toulouse. On a vu que Daeninckx affirme qu'en effaçant le passé, la France se condamnait à le revivre. En dissimulant les crimes racistes, la France leur accorde une pérennité légitime puisque l'impunité perdure jusque dans les années 80, moment où le roman est publié. Ce moment est capital puisqu'en France il continue d'y avoir des « ratonnades organisées » par des groupes de la population française. La pratique est telle qu'une organisation telle que S.O.S. Racisme sous la direction d'Harlem Désir décide d'organiser des manifestations qui seront appelées « la marche des Beurs » pour s'insurger contre les vagues de « ratonnades » qui continuent de sévir en France dans les années 80. Les intrigues policières chez Boudjedra et chez Daeninckx sont novatrices, elles sont toujours à la limite du genre choisi, mais elles ont en commun une irrésolution. Les deux romans illustrent un mal qui perdure. Les « ratonnades » de Boudjedra en 1973 continuent en 1984, et si l'on peut sans difficulté doute imaginer que les Maghrébins victimes de « ratonnades » dans les années 80 sont plus familiers avec la

topographie française que le personnage du roman de Boudjedra, ils restent néanmoins en proie à la violence. Les deux auteurs prennent soin de noter que les événements et les silences du passé sont en résonance avec le présent. La volonté de venir à terme avec le passé est affirmée dans les deux trames, mais la conclusion n'a pas lieu dans ces deux romans. L'énigme de ce qui pousse la haine raciale, qui est le vrai motif des deux romans, n'est jamais résolue mais elle est illustrée avec brio dans deux romans policiers complètement différents stylistiquement mais qui communiquent malgré la douzaine d'année qui les sépare.

Cette tradition qui aborde le 17 Octobre 1961 par le biais du Polar ne s'arrête pas avec Daeninckx en 1984 et souvent, on lui associe le roman de Gérard Streiff, *Les caves de la Goutte d'Or*. Ce roman « noir » sort au moment du 40ème anniversaire du massacre et il est souvent mentionné à quel point il est comparable à celui de Daeninckx. Néanmoins, 20 ans après Daeninckx, l'enquête de Streiff adopte un nouveau point de vue. Le titre du roman est significatif car l'on sait que le quartier général des Harkis se situait au 28, rue de la Goutte d'Or dans le quartier que l'on appelle aujourd'hui Barbès. Le supplétif algérien aux agents militaires et policiers français va de pair avec une accentuation de la pratique de la torture. Le 17 Octobre est au cœur du récit, et de nouveau la nuit du massacre est réinvestie et racontée du point de vue des Algériens mais aussi des Harkis. Streiff questionne les conséquences et les complications engendrées par cette armée qui a permis à la France de qualifier les événements du 17 Octobre de lutte fratricide. On a vu que Paulette Péju avait pressenti ce danger dès 1962 dans son recueil de témoignages, mais en 2001, l'enquête de Streiff confirme que les questions inter-algériennes sont encore problématiques et irrésolues au début du 20ème siècle.

Dans le roman de Streiff, c'est de nouveau l'enquête d'une journaliste française, Chloé, qui guide le récit. Chloé rencontre les mêmes problèmes que ceux que les historiens tels que

Lévine, Einaudi ou House et MacMaster évoquent. Les archives ont été manipulées et épurées et ce n'est que laborieusement que les archives de la brigade fluviale permettent de reconstituer l'ampleur de la violence de la nuit du 17 Octobre, même si elles sont incomplètes. Ce qui enclenche l'enquête, c'est un tract qu'elle reçoit (le même tract cité en introduction ici), un document envoyé de manière anonyme par un policier. L'éditeur ajoute à la fin du roman le document d'époque en déformant la fiction à la manière de Boudjedra qui avait inclus le tract de l'Amicale des Algériens en France au milieu de sa fiction. Ici, le document est réel, il est inséré par la maison d'édition, mais il ajoute une difformité au texte de fiction. Ce tract est un document qui circule au sein de la police où un groupe de policiers républicains s'insurge contre la violence qui les entoure et décide de ne pas appliquer les ordres de leurs supérieurs hiérarchiques qui légitiment le « pogrom » contre les Algériens. Il est tout à fait surprenant que Streiff décide de remettre en scène le malaise de la police qui devient ici victime, au même titre que les Algériens, d'un système qui les anéantit en tant qu'êtres humains.

De plus, Chloé est menacée par un personnage énigmatique, un « Chinois » qui tente de freiner l'enquête et de faire disparaître toute trace qui engagerait la responsabilité de la police et par extension, de l'État. Ce Chinois est en réalité un ancien responsable de la police qui tente d'empêcher la vérité de surgir. Chloé ne cède pas à la pression et aux intimidations dont elle est la victime. Un de ses principaux témoins est Antoine, un homme qui a participé à la répression et qui accepte de raconter à Chloé ce qu'il sait de la nuit. Mais au moment du rendez-vous avec Chloé, il est assassiné, et on imagine que c'est par cet ancien policier, le « Chinois » innomé. La façon dont Antoine est tué n'est pas anodine : Il meurt lors d'un moment de plaisir sexuel. Sa préférence semble s'orienter vers des pratiques sadomasochistes. Une des pratiques courantes dans l'art du « bondage » est l'étranglement. En effet, le fait de se passer une ficelle autour du

coup et de tirer dessus accrotrait le plaisir au moment de l'orgasme selon ce qu'on lit chez Streiff. Néanmoins, les amis d'Antoine ne croient pas vraiment à la thèse de l'accident. Le fait qu'Antoine recherche des pratiques sexuelles qui soient associées à la douleur physique, sans prendre ici un raccourci psychanalytique, peut être associé au fait qu'Antoine a vu de telles horreurs et une telle violence qu'il tente de s'infliger un châtement corporel. En effet, cette pratique sexuelle est qualifiée de perverse puisqu'elle va à l'encontre de la morale judéo-chrétienne et du « principe de plaisir » théorisé par Freud au début de sa carrière (avant qu'il ne revienne sur l'importance de la « pulsion de mort » à la fin de sa vie). La Planche en 1970, dans son *Vie et mort de la psychanalyse*, repense le sadomasochisme comme le besoin d'une énergie constante pour l'investissement du moi. La pratique sexuelle permet donc un déchargement, une pulsion de mort, toujours plus près du seuil de tolérance. Ce détail permet peut-être de comprendre comment quelqu'un qui a côtoyé la torture à l'état pur puisse avoir un seuil sexuel plus près de la mort et qui nécessite l'implication de la douleur physique pour arriver à « la petite mort ». Il n'y a jamais de réelle réponse quant à l'assassin d'Antoine dans le roman, car si le système judiciaire est corrompu, il n'en reste pas moins puissant.

Avec l'aide de son ami Ihsane, Chloé parvient à comprendre l'ampleur de la répression qui a eu lieu la nuit du 17 octobre, tandis que le mauvais policier périt et que l'adjuvant, qui lui aussi est un représentant de l'ordre, sauve la mémoire et rétablit un semblant d'éthique au sein de la police. Tout comme l'inspecteur Cadin de Daeninckx ou le/les enquêteurs anonymes de Boudjedra, le policier ici permet de sortir d'une vision manichéenne du conflit entre la police et les Algériens et de souligner la complexité de la situation dans laquelle les acteurs du drame doivent évoluer. Il n'y a pas de résolution. Chloé parvient laborieusement à conclure son article mais le prix qu'elle paye pour ce faire est bien fort. En effet, à mesure que l'enquête de Chloé

progresse, elle entame une histoire d'amour avec Ihsane. Malheureusement Ihsane (en Arabe dialectal, le mot signifie « meilleur ») disparaît à jamais. L'enquête ici et le roman noir se concluent sur une fin pessimiste. Le système corrompu triomphe des innocentes victimes. Il ne semble pas qu'il y ait une possibilité de rétablir la vérité sur le 17 octobre et l'article de Chloé conclut sur le fait que la police, qui a réprimé les Algériens de manière barbare le 17 octobre 61, continue d'utiliser des méthodes illégales pour dissimuler les horreurs commises dans le passé. Malgré l'aide du policier qui a envoyé le tract et qui a eu le courage de s'insurger contre les pratiques inacceptables de son service, la barbarie continue de prévaloir au moment où Chloé mène son enquête.

Chacun de ces trois romans policiers contribue à créer des ponts entre les victimes et leur passé. Streiff parle même d'un nouveau genre qu'il nomme « Polarchive », genre qui redorerait le blason du « Polar », terme généralement trop trivial pour les recherches littéraires. Ici, le mot, en étant accolé au mot archive, prend une nouvelle dimension qui le rallie au Roman Noir à la manière de Daeninckx, c'est à dire dans une quête de vérité, un lieu littéraire où la fiction vient au secours de l'histoire nationale française occultée. L'enquête policière qui résulte de la remise en scène du 17 octobre 1961 ne permet pas de venir à bout des problèmes posés -- ni les liens entre la Deuxième Guerre Mondiale et le 17 octobre 1961, ni la persistance du crime raciste à travers les décennies qui suivent, ni la pratique systématique de la torture contre les Algériens ne sont résolus. Pourtant, ces romans policiers permettent au lecteur contemporain de questionner l'histoire officielle et de comprendre l'occultation du crime, le lien de ce massacre avec celui des Juifs lors de la deuxième guerre mondiale, pour un réveil de la mémoire qui a lieu dans les années 1990 par le médium de la littérature policière.

Chapitre III : Mémoire intergénérationnelle/ Mémoire empruntée.

« *Si tu ne sais pas ce qui s'est passé avant ta naissance, tu resteras toujours un enfant* ». Cicéron

cité par Driss Chraïbi dans *L'inspecteur Ali*.

L'enquête de Daeninckx ouvre un champ de recherche, les archives qu'il a consultées sont validées et il en façonne son roman policier. Le personnage de Maurice Papon, à peine déguisé sous le nom Veillut pour la génération qui transcrit l'évènement dans les années 1990, reparaît. Il empêche l'accès à l'information tandis qu'il reste informé et intouchable. Membre immanent du gouvernement en place, et commanditaire des ratonnades du 17 octobre 1961 et de déportations en masse vingt ans plus tôt, il devient une menace impalpable, la quintessence raciste dénoncée dans le texte, et sa présence dans le roman contamine les textes des enfants des manifestants.

Français et Algériens, les personnages de romans découvrent que lors d'une sinistre nuit de 1961, la police a chargé et brutalement attaqué leurs parents. En ce sens, on peut associer Leïla Sebbar et Mehdi Lallaoui à une génération d'auteurs qui s'octroient un droit de parole à travers le roman sur leur histoire identitaire. Les héros de Leïla Sebbar sont de très jeunes adultes dans *La Seine était rouge* paru chez Thierry Magnier à Paris en 1999. Au crépuscule de l'enfance, ils partent faire une enquête pour combler le silence qui entoure leur histoire familiale. Le silence dans le roman est la raison pour laquelle la Seine est de couleur sang car les massacres ont teinté la Seine où les corps des Algériens sont jetés. Les enfants des victimes découvrent que leur histoire est entachée de la nuit du 17 octobre. Ces enfants, pour devenir adultes, doivent récupérer ce qui leur a été confisqué. Le 17 Octobre est le prétexte pour retourner aux faits. Le

besoin de vérité motive le récit, et l'enquête sur le 17 octobre dans le roman de Sebbar se fait en même temps qu'une quête d'histoire familiale et d'affiliation identitaire. La violence des faits et le système de censure que les héros doivent contourner pour parvenir à rassembler les faits contribuent à l'intrigue.

Cette recherche de témoignage est également présente dans le roman *Une nuit d'octobre* de Mehdi Lallaoui publié en 2001 au quarantième anniversaire de la nuit du massacre et qui met en forme romanesque une recherche de témoignages. Tout comme chez Daeninckx et Gérard Streiff, la référence à un appareil de censure, orchestré par l'État sert de toile de fond à l'enquête. D'autres responsables politiques, comme Roger Frey, qui étaient en fonction lors de cette nuit, sont encore en fonction dans les années 90 et ils apparaissent dans ce texte supposément fictif. L'accusation se fait pressante chez Mehdi Lallaoui avec son personnage Crapon. Chez Lallaoui, la menace politique plane dans le texte, elle est cruciale au dénouement de la trame du récit. Les héros recherchent des témoins pour une émission radiophonique et un procès. La référence au procès Papon et à l'accusation d'Einaudi est à peine voilée. Quant à la radio où son personnage Dadou travaille, on imagine que c'est celle que Nacer Kettane a fondée, Beur FM, sachant que Kettane est également engagé dans un quête de faits sur les circonstances du 17 octobre 1961. Les personnages de Sebbar, eux, font un documentaire vidéo, et pour un film, les héros partent à la recherche de témoignages et de renseignements. Ces deux romans vont permettre de discuter la mise en forme de la quête d'histoire qui remet en question l'ellipse des « ratonnades » du 17 octobre dans l'histoire nationale et familiale des personnages.

On peut inscrire les romans de Nacer Kettane, de Mehdi Lallaoui et de Leïla Sebbar dans une même mouvance qui crée ce lien intergénérationnel de la mémoire qui prend des formes particulières dans chaque récit.

- 1) Enquête de générations. *Le sourire de Brahim* de Nacer Kettane: prise de parole communautaire en France et la figure du Maghrébin dans sa généalogie?

Au début des années 1980, au moment où la censure est encore puissante, un auteur au nom à consonance arabe publie en France un roman revendicatif, il s'agit de Nacer Kettane. Il écrit le roman d'une histoire familiale qui commence par le 17 Octobre. Tandis que le parti socialiste est au pouvoir depuis 1981, une revendication se fait entendre : Les « 'Beurs' à l'Élysée, » crie un groupe français d'origine algérienne toujours en quête d'une reconnaissance et d'une acceptation dans une France qui peine à gérer son histoire coloniale. À la différence des romans noirs, le roman de Nacer Kettane, *Le sourire de Brahim*, publié en 1985 chez Denoël adopte exclusivement le point de vue de la communauté algérienne de France. Cette œuvre de fiction en apparence symbolise ce mouvement « beur » qui se développe et commence à prendre de l'ampleur dans les années 1980.

a) *Génération « beur »*

Le livre s'ouvre sur le massacre du 17 Octobre 1961 et se termine sur les manifestations de 1984. Ce mouvement « beur » va se faire porte-voix de la cause antiraciste par plusieurs mediums : d'une part, SOS racisme, une association à but non lucratif, organise une première marche en 1983, puis une seconde en 1984. En réalité ces marches sont officiellement appelées « Marche pour l'égalité et contre le racisme ». À Paris, plus de 60 000 personnes demandent une reconnaissance et par cette marche, s'octroient une visibilité. On appelle cette marche « *la marche des 'Beurs'* », un mot d'argot inventé au début des années 80, pour parler des enfants

des Algériens, dont ceux qui sont nés en France, parfois des enfants de ceux qui ont vécu la répression du 17 octobre 1961, comme c'est le cas pour le héros du roman de Kettane. Ce mot est sans doute une variation du verlan pour le mot « Arabes » qui devient « rabza » puis « beur » et même « rebeu » dans les années 1990. Il semble donc que le simple fait de qualifier l'origine de cette population soit tabou, et il est possible de voir dans l'évolution du mot une impossibilité d'accepter la présence arabe en France. Ce mot « beur » n'est pourtant pas péjoratif puisque c'est le nom choisi par les créateurs de la première radio qui cible un auditoire français qui s'intéresse aux problèmes des Nord-Africains en France : *Radio Beur*, fondée en 1981. C'est justement l'auteur du *Sourire de Brahim* qui fonde cette radio et la développe. Elle devient *Beur FM* en 1991, la première radio nationale qui revendique une affiliation au Maghreb sur les ondes françaises. Nacer Kettane est donc un militant qui prend soin de dévoiler les problèmes de racisme qui sont spécifiques à une population française immigrée qui grandit dans une France qui les exclut. La radio est encore active aujourd'hui.

Les écrits produits par cette « génération » sont analysés par Michel Laronde dans son livre *Autour du roman beur, Immigration et identité*, publié chez l'Harmattan en 1993. L'analyse de Laronde l'amène à écrire qu'il y a des paradigmes qui sont présents chez ses auteurs, l'un des plus puissants étant l'impossibilité d'une association tautologique de deux éléments identitaires : « Ni Français, ni Arabes » (*Roman Beur* 20). L'immigration maghrébine crée donc un brouillage puisqu'en France se fait entendre une nouvelle vision de l'identité française qui inclurait le « droit à la différence » (26). Cette revendication se solde par une réponse politique qui se traduit par un seuil de tolérance de cette diversité culturelle. Comme on l'a vu, la politique de silence et de censure en France persiste jusqu'au moment où le roman de Kettane est publié. Ce manque de traces et de fragments dans l'identité prouve selon Laronde que les « Beur » n'ont légalement pas

d'identité collective. Les revendications des Harkis et celle des Algériens qui ont combattu pour l'indépendance sont toutes les deux ignorées. Après cette polarisation des identités, il est difficile pour le Français qui habite le pays mais qui a des origines maghrébines d'affirmer son identité. La configuration, dans ce cas de l'Algérie et du Maghreb en général selon Laronde, est différente de celle du *Cahier du retour au pays natal* d'Aimé Césaire puisque pour la Martinique, le pays de référence est la France métropolitaine. Pour les Français d'origine algérienne, il n'y a pas d'échappatoires car le retour en Algérie est un échec partiel, pour Brahim par exemple dans le roman de Kettane. Il y a donc pour les auteurs dits 'Beurs' « la nécessité de s'éloigner des tourniquets tautologiques » pour exister et affirmer leur identité (82). Laronde rend d'ailleurs hommage à Michel Tournier qui en 1985 publie *La goutte d'or* et fait de lui un des Français « de souche » qui travaille à faire passer le Maghrébin dans le roman. Il nous dit par ailleurs que Tournier tenait à dédicacer *Vendredi ou les limbes du Pacifique* aux Maghrébins. Ces auteurs sont exceptionnels car l'opinion commune n'est pas intéressée par les Maghrébins. De plus, la configuration des bidonvilles qui deviennent des cités à la fin des années 70 maintient les acteurs du drame du 17 octobre et leurs enfants dans une géographie panoptique, renforçant l'idée de Foucault dans *Surveiller et punir* selon laquelle le système judiciaire tient la population dans un étau à l'écart de la sphère public et très certainement sous surveillance, empêchant que les Maghrébins devenus Français ou qui le sont de naissance puissent s'appropriier un territoire qui leur est pourtant dû par leur citoyenneté.

b) *Le « Beur » selon les « beurs » : Identité en formation.*

Kettane met en scène ce conflit identitaire dans le roman *Le sourire de Brahim*. Brahim, le personnage central perd le sourire lors de la nuit du 17 octobre. Néanmoins, sa vie en France continue et il suit des études brillantes. Il parvient malgré le racisme à aller à l'université, et c'est l'un des seuls à atteindre cet objectif dans sa cité où l'oisiveté règne. Le stéréotype ici est trop évident pour ne pas être mentionné. C'est pourtant à la fin du roman, lors d'une conversation avec ses voisins de la cité soi-disant non éduqués, que ce problème d'identité est abordé. Les jeunes gens ont entendu un programme à la télévision dans lequel ils sont mentionnés. L'ami de Brahim s'exclame « Jeunes immigrés qu'ils nous appellent ces cons, la seconde génération qu'ils disent » (166). Les habitants de ces cités n'ont donc pas besoin d'une instruction universitaire pour se rendre compte qu'ils continuent d'être marginalisés et que le sacrifice de leurs parents n'a pas suffi à leur donner une légitimité sur le territoire français. Cette situation de rejet se traduit par un non statut : ni Français ni Algérien, donc non-existants et ils restent bloqués dans un non lieu. Brahim tente par ailleurs un retour en Algérie qui se solde par un échec et le rejet qu'il rencontre l'empêche de construire son identité par rapport à l'Algérie seulement, une tentative qui semblait pourtant probante au vu du rejet rencontré en France. Il en résulte une identité multiple mais spécifique, et d'ailleurs l'ami de Brahim l'énonce clairement lorsqu'il s'esclaffe : « Ils ne comprennent pas que nous on a pas le cul entre deux chaises et qu'il est assez gros pour s'asseoir sur les deux » (166). Ici, le jeu de mot utilisé par Kettane est troublant, on peut penser à priori que les deux identités, métaphoriquement représentées par les chaises peuvent être englobées, et qu'il n'y a pas d'antagonisme entre elles pour des enfants qui comme Brahim et ses amis ont grandi en France avec une culture et une langue maternelle arabe ou berbère au sein du foyer. Néanmoins, il est possible de se demander si l'expression « s'asseoir

dessus » n'est pas utilisée ironiquement, car, lorsqu'on « s'assoit dessus», le sous texte serait donc : « Leurs identités, ils peuvent s'asseoir dessus », c'est-à-dire qu'elles ne seront pas prises en considération par ces jeunes gens. La deuxième lecture peut également se justifier par ce qu'on lit quelques pages plus loin, « La cité gronde d'enfants taillés dans le béton qui n'ont rien à perdre » (175).

Il y a donc une menace pour la France qui se crée une génération d'exclus et il est intéressant de mentionner ce que Brahim propose pour remédier à cette marginalisation. En effet, Brahim se rend très vite compte que la police continue ses « ratonnades » jusque dans les années 1980 puisqu'il en est lui-même la victime. Il se retrouve battu puis jeté au pied de sa cité sans aucune raison alors qu'il vient de réchapper à une ratonnade menée par des civils. Il a le souvenir du 17 octobre en lui mais il a fait Mai 68, et au moment où il est arbitrairement arrêté, il tente de faire valoir ses droits, mais en vain ; il continue à travers le roman d'être en butte à une existence dans une société qui le rejette systématiquement tandis que le seul lieu auquel il a accès est une cité, un lieu de non-droit à cause sa dimension panoptique.

c) Limites du mouvement « beur » et la réappropriation de la mémoire par la littérature

Brahim perd son sourire en début de roman mais il n'abandonne jamais son combat pour une reconnaissance et il annonce même à ses amis une solution : « Il faut que ce soit nous-même qui nous organisons et parlions de nous » (166). Avec cette affirmation, Kettane met en abyme son action militante que l'on a évoquée. Non seulement il appelle son héros à mobiliser certains lecteurs mais en plus, il légitime sa propre action au sein de son roman. Ce roman tente donc de développer toutes les problématiques identitaires que Laronde conceptualise quelques années plus tard.

Il convient, à ce propos d'analyser le rapport que Kettane entretient avec la mémoire. En effet, si cette identité est problématique et se forme en opposition au pouvoir politique et à sa représentation par la police, il est indispensable de s'interroger sur ses traces en tant que phénomène multiculturel. La réponse de Kettane, qui se fait par l'intermédiaire de son héros Brahim, est claire. En effet, Brahim, on l'a dit, est un étudiant brillant, même si l'on sait qu'il a des problèmes de discipline dus à son tempérament qui ne tolère pas le racisme. Il est éduqué et il refuse donc les commentaires anti-Arabes ordinaires, ce qui l'engage dans plusieurs bagarres pendant son cursus scolaire. Il y a cependant un moment crucial qui marque le livre. Lorsque Brahim est adolescent il rencontre Sophie Rosenberg, qui l'invite chez lui et avec qui il vit une histoire d'amour platonique. Tout comme la mémoire de Brahim, celle de Sophie est marquée par l'horreur d'un massacre car la famille de Sophie s'est exilée au moment des Pogrom en Russie. Les parents de Sophie sont dentistes, ils parviennent à se rendre professionnellement indispensables dans une société qui les rejette puisqu'ils sont Juifs. La mère de Sophie, qui a survécu au camp de Treblinka, dit à Brahim qu'il est nécessaire quand on est marginalisé d'être prêt à tout recommencer à tout moment. Sophie est le véhicule de la mémoire des massacres des Juifs de Russie et de France, elle garde des objets, comme des pièces de monnaie pour garantir la pérennité de cette mémoire. Au contact de Sophie, Brahim commence à comprendre qu'il doit devenir lui-même le véhicule de sa propre mémoire et de celle de sa famille et des siens. Et on lit : « L'identité est le refuge de l'âme. A chaque mot, elle donne le ton, à chaque pensée, elle donne le sens » (63). La rencontre avec Sophie est celle de deux communautés rejetées en France, et étoffe ici la « mémoire multidirectionnelle » de Rothberg. Ce rejet se manifeste explicitement quand un groupuscule néo-nazi attaque Sophie et la blessent. Elle se retrouve dans un fauteuil roulant. La haine et la bêtise humaine viennent de nouveau éclipser le sourire de

Brahim et celui de Sophie. Il faut noter à ce propos que lors de l'attaque de Sophie, Brahim tente de la protéger, mais en vain. Il ramasse cependant deux portefeuilles qui appartiennent aux néonazis et les confie à la police. Il ne dit jamais à Sophie que la police entretient des liens avec ces groupuscules puisque Brahim voit les criminels parader avec leurs portefeuilles quelques jours plus tard. L'implication raciste de la police est de nouveau affirmée, tandis que Sophie est irrémédiablement paralysée.

La rencontre tragique avec Sophie apprend donc au héros qu'il est un catalyseur, et à partir de ce moment, Brahim tente de retrouver des éléments de sa propre histoire. Il est surpris de découvrir qu'il y a des traces de cette mémoire dans la littérature. Il commence à se rapprocher de son ami Malek qui l'invite à un concert de Taos Amrouche, une chanteuse algérienne kabyle. A ce moment du roman, il y a un double mouvement car Brahim découvre que le lieu de la mémoire de son peuple délocalisé se trouve dans la bibliothèque de Malek. Il découvre *Nedjma* de Kateb Yacine, *Jours de Kabylie* de Mouloud Ferraoun, et l'histoire d'Ibn Kaldoun dans le livre de Mouloud Mammeri. Le lieu de mémoire de son identité multiculturelle se trouve donc bel et bien dans la littérature. Cet art, supposé fictionnel, porte en lui tout un peuple. Dans un deuxième mouvement, Kettane, en écrivant l'histoire de Brahim dans un roman, contribue donc à la transmission intergénérationnelle de cette mémoire, par le moyen le plus efficace à ses yeux : la littérature. Au moment de cette découverte, Brahim dit à Malek : « Est-il possible que toute notre mémoire soit ainsi dans les livres ? » (71). On note ici que Brahim, bien qu'algérien, insiste sur la composante berbère de son identité : il est français, algérien, kabyle et musulman. Il garde la mémoire de toutes ces cultures en lui. Il arrive à synthétiser cette multiplicité car ces ancêtres berbères ont réussi à préserver les caractéristiques millénaires de leur culture tout en incluant les influences de toutes les invasions qui se sont succédées en

Afrique du Nord (européenne, arabes, mais aussi ottomanes, carthaginoises ou phéniciennes). Il représente donc la quintessence de ce qu'Édouard Glissant théorise dans son essai *Philosophie de la Relation* paru chez Gallimard en 2009 où il défend une diversité consentie, une créolisation du langage, et la synthétisation des cultures sans pour autant s'aliéner dans l'échange culturel.

Le travail que Kettane entreprend en devenant un militant pour le droit des Français et des immigrés maghrébins est titanesque puisqu'il n'y a que peu d'intérêt pour les manifestations du mouvement « beur » dans la première moitié des années 80 et qu'elles se soldent par l'indifférence, comme l'explique Saïd Bouamama dans son livre: *Dix ans de marche des Beurs : Chronique d'un mouvement avorté* publié à Paris dans la collection Épi-habiter en 1994. Toute tentative de revendication se solde par une presse mitigée les jours qui suivent les manifestations, mais sans que de réelles mesures politiques ne soient prises pour combler ces revendications. Le militantisme s'épuise et l'intérêt se fane rapidement : les propositions du gouvernement sont absentes et l'impact de ces marches est éphémère, même si Kettane avalise leur impact symbolique dans son roman. Le mouvement « beur » s'épuise et au début des années 2000, Laronde revient sur l'utilisation de ce mot qui continue de marginaliser une communauté. Au niveau critique, Alec Hargreaves qui s'intéresse à cette communauté française marginalisée et à sa production littéraire, utilise le terme « beur » dans les années 1990, mais comme Laronde, il revient sur l'utilisation de cette terminologie qui ostracise les auteurs sur la durée. Le mouvement « beur » a donc été important et on va le voir, il porte en lui la mémoire du 17 octobre, mais cette tentative de figer un groupe communautaire s'avère avoir des limites, puisque beaucoup d'auteurs refusent éventuellement cette terminologie.

d) *La mise en scène de la nuit : une reconstitution historique ?*

La contribution de Nacer Kettane à l'émergence de la mémoire du 17 octobre 1961 va sans dire dans ses nombreuses émissions radio, mais la trace la plus indélébile de ces événements reste ce roman de 1985. Brahim arrive de Kabylie en 1961 et c'est un enfant, comme beaucoup de jeune travailleurs algériens, dont le père rêve d'une vie meilleure tandis que les départements qui vont devenir l'Algérie tentent de s'émanciper du joug de la France. Les discussions pour la paix, et non pour l'indépendance, sont en train au moment où Brahim arrive, ce qui fait espérer une vie meilleure pour la famille dans le pays des droits de l'homme. C'est la manifestation du 17 octobre qui fait perdre à Brahim son sourire : sa désillusion au moment des événements du 17 octobre le changent à jamais, il perd son petit frère et son sourire cette nuit-là.

Il y a une transformation qui s'opère et elle est visible dans la façon dont la manifestation est retranscrite, presque remise en scène :

Ils étaient maintenant place Saint-Michel, avec la fontaine en face d'eux. La foule commençait à se faire nombreuse. Les regards se croisaient, des accords tacites se nouaient. Il y avait beaucoup plus d'hommes que de femmes mais toutes les tranches d'âge étaient représentées, jusqu'à de très jeunes enfants. Certains étaient encore en bleu de travail, d'autres avaient mis leur costume, ou leur blouson de cuir. Les femmes avaient sorti leurs plus jolies robes et rivalisaient de beauté

Tous semblaient à la fête, pourtant ce n'était ni Noël ni l'Aïd. C'était ou plutôt ce devait être beaucoup mieux : le début d'une nouvelle vie. Cette manifestation devait dire non une bonne fois pour toutes à la situation de sous-hommes faite aux Algériens de Paris: après vingt heures, impossible d'acheter des victuailles, de prendre l'air ou d'aller

rendre visite à des amis. Une idée géniale de Maurice Papon, préfet de police, qui allait inventer un homme nouveau, « le raton » avec son cortège de bienfaisance, «les ratonnades», inspirées du dictionnaire de la haute pratique raciste. (*Sourire de Brahim* 13)

Le ton de ces deux paragraphes est symptomatique de la nuit du 17 octobre. Dans un premier temps, il y a une description de la manifestation, et Kettane, en insistant sur la parure des femmes, force le lecteur à évaluer l'état d'esprit des Algériens et des Algériennes cette nuit-là. L'esprit est festif, puisque le rassemblement est mis en relation avec Noël et l'Aïd. Dans ce sens, Kettane insiste sur la possible réconciliation entre les différentes appartenances religieuses. La phrase « C'est le début d'une nouvelle vie », insiste sur le fait que cette manifestation doit avoir un impact positif, produire une renaissance, une reconnaissance nouvelle qui donnerait enfin aux Algériens, aux Maghrébins en général un statut d'humain à part entière, enfin. En effet, Kettane prend le temps d'expliquer en quoi au moment où la manifestation a lieu, les personnes concernées ne sont pas traitées comme des citoyens à part entière. Bien sûr, le couvre-feu en est la cause immédiate, mais ici, le nom de Maurice Papon est lancé comme pour empêcher le lecteur d'aborder le texte avec une distanciation romanesque. L'insistance sur le mot « raton » montre bien que la pratique raciste est commune est acceptée en France.

De plus, le ton de cette description est surprenant, l'ironie mordante de l'adjectif « géniale » pour qualifier l'idée du couvre-feu montre le caractère ingénu et d'un personnage qui découvre avec stupeur l'horreur des pratiques racistes de la police française. Ainsi, même si le roman est écrit à la troisième personne, c'est bien le point de vue d'un naïf Brahim qui prévaut dans la description originale. La description continue sur ce ton festif et enjoué :

Certains groupes commençaient à se former et les bouches de métro continuaient de

déverser leur flot d'hommes et de femmes qui, le plus souvent, arrivaient de la proche et grande banlieue de Paris : les jours précédents, le F.L.N. n'avait pas arrêté de sillonner cette banlieue, jusqu'à faire du porte à porte, pour annoncer l'évènement.

Derrière un cordon d'une vingtaine d'hommes, les familles prirent place et le signal de la marche fut donné pour remonter le boulevard vers le Luxembourg. Quelques commerçants, affolés, se précipitaient pour fermer leur magasin. Un cri strident retentit!

-Youuouuuou...

Les passants stupéfaits s'arrêtaient comme pétrifiés. Les voitures ralentissaient puis repartaient rapidement.

-Yahia Djazaïr, Algérie algérienne, résonnaient dans le ciel de Paname. (16)

Le caractère festif est renforcé par le « youyou » des femmes maghrébines, un son de célébration que les femmes émettent lors de célébrations telles que l'Aïd, mais également lors des mariages et des baptêmes. La manifestation peut être donc lue comme une célébration, un espoir de renouveau à priori, mais en réalité, dans ce passage, il y a déjà une fracture qui s'annonce. La police n'a pas encore commencé à réprimer la foule de civils mais les passants semblent prendre leurs distances. Les commerçants, on le lit, sont « affolés », le youyou des femmes ne crée pas chez eux un effet de célébration mais suscite une menace qui les pousse à « fermer leur magasin ». Les passants, nous dit Kettane, sont « stupéfaits » mais ils ne sympathisent pas avec la foule puisqu'ils s'éloignent « rapidement ».

On voit donc que la solidarité des Français pour ce peuple qui réclame le droit d'être traité en êtres humains n'est pas de mise. Ce qui est frappant dans cette description, c'est qu'il est tout à fait possible de l'associer à une des photographies prises par Elie Kagan, le jeune journaliste qui a documenté la nuit du 17 octobre. Les photos de Kagan sont les traces non subjectives de cette nuit car, comme on l'a vu, le témoignage verbal est parfois problématique. On peut associer la description de Kettane à une légende pour la photo prise en début de soirée, avant la répression où femmes, enfants et hommes défilent avec un air de défi, le sourire aux lèvres (Appendice page 1).

Puis l'horreur intervient, la répression se fait violente. Et l'on peut suivre pas à pas l'évolution de cette répression comme si Kettane suivait le rouleau photographique de Kagan et en écrivait la légende. Ainsi sur la deuxième photographie, on voit les hommes arrêtés, et la suite de la description contient des détails frappants comme le fait que beaucoup d'Algériens se retrouvent « face à des murs, les bras au-dessus de la tête » (17), ce qui de nouveau semble expliciter la photo prise au métro Concorde (Appendice page 2). De nouveau, il est possible de penser que Kettane a spécifiquement voulu mettre des mots sur des images qui sont fondamentalement authentiques, des traces indiscutables.

Kettane nous rappelle également que ce sont des bus de la RATP qui transportent les victimes de ces « rafles », ce qui ne va pas sans rappeler une autre photographie (cette fois du journal *Paris-Match*) présentée en page 3 de l'Appendice. Enfin, la nuit se termine sur une horreur sans nom :

Les berges de la Seine étaient jalonnées de cadavres et sous le pont Mirabeau avait coulé le sang. Hommes, noyés, fusillés torturés, à jamais témoins de la barbarie, vous êtes

comme un souffle de vie suspendu qui rafraîchira la mémoire des générations en pèlerinage d'identités. (23)

La reprise de la célèbre formule poétique d'Apollinaire n'est pas innocente, car en effet, cette image de la Seine où flottent des cadavres est récurrente dans les récits sur le 17 octobre. La reprise d'un poème nostalgique et triste et son transfert vers l'horreur de la condition algérienne confirment donc ce que Kettane dit à la fin de ce paragraphe, c'est-à-dire qu'il faut retrouver la mémoire de l'histoire politique et familiale pour consolider son identité multiculturelle. Kettane sent bien qu'il ne sera pas le dernier à tenter de découvrir la tragique vérité de la nuit de ce massacre.

L'un des derniers déplacements qui s'opère dans le roman est un moment quasiment cathartique : tandis qu'il est avec ses amis, en dehors de la cité, Brahim est attaqué par deux hommes qui veulent ses affaires, et ils menacent les habitants de la cité de les « jeter à la baille » (160). Dans la bataille, c'est Brahim qui jette son agresseur dans la Marne. Ce geste est significatif car l'image du fleuve est récurrente dans les romans de Sebbar et de Lallaoui. Les auteurs figent l'image de l'Arabe noyé comme significative de la répression subie. Ainsi, quand Brahim jette son agresseur dans l'eau, même si ce n'est pas la Seine, l'effet de catharsis est immédiat. Il convient cependant de noter ici que cet effet est limité car c'est à la suite de cet incident que Brahim se fait tabasser par la police sans raisons et qu'il est jeté au pied d'une des tours de sa cité en pleine nuit par la police. Kettane trace donc une continuité de la violence raciste en France: de la nuit du 17 octobre aux marches « beurs », il construit le roman d'un jeune français, Brahim, qui remonte dans son histoire familiale, et de ce fait, conteste l'histoire nationale de la France.

2) Leila Sebbar et la réconciliation des Mémoires

a) *Leila Sebbar : une écriture militante ?*

Pour reprendre l'expression de Kateb Yacine : « à l'heure actuelle, dans notre pays, une femme qui écrit vaut son pesant de poudre » qui préface le roman de Yamina Méchakra, *La Grotte éclairée* publié à Alger chez SNED en 1979. Il est certain que les vingt dernières années ont été cruciales et que le nombre de publications de femmes algériennes ou d'origine maghrébine a augmenté considérablement, de même que l'attention portée à ces femmes par la critique et les théoriciens. Sebbar vaut son pesant de poudre en écrivant souvent en France, tout en gardant une affiliation à son origine algérienne. Cette auteure est souvent considérée comme francophone maghrébine par la critique contemporaine. Michel Laronde s'étonne même de ne pas la retrouver dans le livre d'Alec G. Hargreaves sur la fiction « Beur » dans son article publié dans la *French Review* en 1992 : « Voices from the North African Immigrant Community in France: Immigration and Identity in Beur Fiction ». Pour Laronde, « sans être socio culturellement beure, [elle a] écrit des romans beurs » (349-350). Sebbar écrit donc sur ce croisement contemporain entre la France et l'Algérie. La trilogie de Shéhérazade nous emmène sur les pas d'une jeune « beur » ou Maghrébine née sur le territoire français. Il est certain que la colonisation et ses conséquences, l'Algérie et son histoire apparaissent comme des thèmes primordiaux et récurrents dans l'œuvre littéraire de Sebbar comme le souligne Najib Redouane dans son article « Regard Maghrébins sur Paris, » toujours à la *French Review*, en 2000 cette fois :

Dans le contexte de la guerre d'Algérie, Paris n'a pas échappé à la barbarie humaine, à l'arbitraire, au massacre collectif [...]. C'est ce que dépeint Leila Sebbar dans son roman

La Seine était Rouge où elle retrace la géographie parisienne des martyrs algériens face à la violence des policiers français du préfet de Paris, Maurice Papon, aidés par les 'Harkis', les collaborateurs arabes. (« Regard Maghrébins » 1077)

On note ici la contribution spécifique de la *French Review* qui s'intéresse à une production littéraire qui résulte de la violente histoire entre la France et l'Algérie. Sebbar intéresse les chercheurs. Elle semble également exprimer une volonté de mettre en lumière les vérités historiques sur le 17 octobre. Dans sa mise en prose de la relation algéro-française passée, elle a souvent été comparée et associée à Assia Djébar, désormais académicienne et qui, comme Sebbar, est née en Algérie. Sebbar, elle, est née de mère française. Djébar et Sebbar ont abordé des thèmes similaires par le biais du roman et de la nouvelle. La majestueuse bibliographie de Djébar comprend une quinzaine de romans, des essais et un nombre plus restreint de nouvelles. Sebbar a produit une œuvre tout aussi colossale : elle a publié une dizaine de romans et ainsi que des essais et des pièces de théâtre. Mais très vite, l'appartenance multi nationale qui distingue Sebbar va se révéler cruciale, et l'écho de son écriture va résonner par-delà la France et l'Algérie, ces deux pays qui président à son identité littéraire.

L'équation identitaire de Sebbar s'est donc compliquée et sa double appartenance la distingue. Les articles comparatistes cèdent alors la place à des commentaires qui tentent de souligner ses particularités : ainsi, Carine Bourget examine t-elle l'influence de l'arabe comme langue de filiation et d'affiliation dans ses œuvres autobiographiques dans son article « Language, Filiation and Affiliation in Leïla Sebbar's Autobiographical Narratives » publié dans *Research in African Literature*, en 2006. Cette analyse a le mérite de s'attacher de près à l'écriture de Sebbar en elle-même. Le roman de Sebbar analysé par Bourget pose un certain

nombre de questions résonnantes comme l'indique le titre *Je ne parle pas la langue de mon père*. Le site Internet « La République des livres » nous donne à lire un commentaire sur la complexité de cette relation avec cette langue d'affiliation : « les personnages de mère dans ses livres sont obstinément arabes, musulmans, algériens. À telle enseigne, qu'un jour, Agnès Varda la faisant intervenir dans un de ces documentaires, lui lâcha de but en blanc une réflexion qui la clouera durablement dans la sidération : 'Vous auriez voulu avoir une mère arabe ' ». Ce propos est à nuancer car il est vrai que la mère arabe est une figure récurrente dans l'œuvre de Sebbar, mais il existe également d'autres figures maternelles et notamment celle de la mère noire.

Sebbar écrit sur la relation passée et présente de l'Algérie et de la France, mais elle ne s'en tient pas à ces deux pays. Son récit traverse rapidement l'espace géographique et sa prose déroule également des portraits d'Asiatiques, d'Africaines et de tous ceux dont la souffrance est tue. Elle cède ou rapporte la parole de tous : hommes, femmes et enfants, de ces êtres marginaux dont personne ne semble pouvoir faire parvenir le discours dans notre société. Elle se fait de plus en plus économe et utilise la forme narrative brève pour dresser des portraits et nous narrer la vie des laissés-pour-compte. La puissance des mots de Sebbar est une sobre concentration verbale qui se fait explosive dans la transmission du malheur de l'autre, de celui ou celle qui est marginalisé.

Si elle est militante, elle n'est pas engagée directement dans l'action politique, mais elle salue pourtant les militants de la mémoire du 17 octobre 1961 en page de garde de *La Seine était rouge*:

Aux victimes algériennes du 17 octobre à Paris.

Au comité Maurice Audin

À Didier Daeninckx,
Jean-Luc Einaudi,
Elie Kagan,
Nacer Kettane,
Mehdi Lallaoui,
François Maspéro,
Georges Mattei,
Jacques Panijel,
Paulette Péju,
Anne Tristan. (Préface)

La mise en exergue de cette liste de militants de la mémoire par ordre alphabétique inscrit Leila Sebbar dans une même veine, celle du roman qui sert de lieu de mémoire collective. On a rencontré chacun de ces personnages et évalué leur contribution plus ou moins affirmée, mais Sebbar se distingue par une caractéristique que l'on ne retrouve nulle part ailleurs : l'art de l'ellipse comme poétique de la pudeur, comme le note Denise Brahimi dans l'ouvrage collectif *Leila Sebbar* dirigé par Laronde et publié chez l'Harmattan dans la collection *Autour de l'écrivain maghrébin* en 2003. L'essai « L'art de l'ellipse dans quelques récits courts de Leila Sebbar » met en valeur la prose de Sebbar en analysant l'usage que l'auteure fait de l'ellipse. On peut également noter l'essai de l'excellente Anne Donadey qui elle aussi suit le travail de Sebbar.

b) *La Seine était rouge*

Sebbar développe une véritable relation scripturale à l'évènement du 17 octobre 1961, qu'elle mentionne dans plusieurs nouvelles. En 1999, elle publie le roman *La Seine était rouge* où trois personnages, Louis, Amel et Omer revisitent l'itinéraire de manifestants d'octobre 61 pour les besoins d'un documentaire. Sebbar nous rappelle qu'il y avait tout de même quelques français dans le cortège de la manifestation. Si la plupart des Parisiens ont détourné leur regard des arrestations en masses et arbitrairement racistes, certains se sont insurgés contre ces pratiques. C'est ce lien qui unit les personnages : un Algérien qui vient d'émigrer en France, Omar, la fille de manifestants algériens née en France, Amel, et le fils de manifestants français, Louis. Ils partent ensemble à la recherche d'informations. Sebbar remet en scène l'évènement à plusieurs reprises comme l'analyse très finement Michel Laronde dans son livre *L'histoire coloniale forclosée* de 2010.

Sebbar évoque les évènements du 17 Octobre d'abord dans ses *Lettres parisiennes*, en 1986, un roman épistolaire dans lequel elle échange des pensées sur leur condition d'intellectuelles, d'écrivains, de femmes et de mères avec Nancy Huston. Nancy Huston est tout à fait choquée par la découverte de cette nuit et les actions que la police française a commises. Huston écrit elle aussi un livre sur le 17 octobre quand elle fait sa propre enquête : *L'empreinte de l'ange* qui paraît chez Actes Sud en 1998. Sebbar participe donc à l'augmentation de « la communauté affective » d'Halbwachs, celle qui maintient et transmet une mémoire contestée.

Le roman qui remet précisément en scène la nuit du drame, *La Seine était rouge*, est crucial dans la remise en fiction du 17 octobre et l'émergence d'une mémoire confisquée, Dans sa conception même, il est une recherche de témoignages, menée par les enfants des acteurs du drame.

Les trois protagonistes sont donc de jeunes adultes dont les parents ont participé de manière directe ou non à la nuit. Il y a d'abord Amel et Louis, qui se connaissent et dont les parents ont en effet participé à la manifestation. C'est sous l'impulsion de Louis que l'enquête se met en route, quand il décide de faire un documentaire pour collecter des témoignages directs de personnes qui ont vécu la répression d'octobre 1961. Louis est le fils de Flora, une Française qui était présente la nuit de la manifestation, une femme qui a soutenu les revendications indépendantistes des Algériens. Lors du récit, plusieurs histoires se déroulent simultanément : certains chapitres sont les retranscriptions de témoignages et notamment de la mère d'Amel. Il y a un nœud qui subsiste tout au long du roman : Amel a du mal à faire parler sa famille de l'évènement. Cet isolement des enfants des Algériens envers l'horreur de l'histoire coloniale est exprimée d'emblée dans la phrase inaugurale : « Sa mère ne lui a rien dit, ni la mère de sa mère » (13). La quête du livre est celle de la vérité, mais également celle de la mémoire confisquée. On retrouve aisément les concepts de mémoire occultée théorisée par Halbwachs. Le refus de parole de la victime du trauma exprime de différentes manières le fait qu'elle ne veuille pas contaminer la génération suivante avec l'horreur qu'elle a vécu :

Des secrets ma fille, des secrets, ce que tu ne dois pas savoir, ce qui doit être caché, ce que tu apprendras un jour quand il faudra. Ce jour viendra, ne t'inquiète pas, ce jour viendra et il ne sera pas bienheureux pour toi. (14)

Dans cette phrase qui ouvre le roman, on voit bien qu'il y a une volonté de silence qui est clairement de l'autocensure, une peur du retour de ce malheur. Par ailleurs, il est intéressant de noter que cette phrase va trouver un écho dans le roman. En effet, sur 35 chapitres, 6 sont intitulés « La mère » formule indéfinie qui tente tout au long du roman et de manière

fragmentaire de reconstituer le témoignage de la mère d'Amel, puisque la première intervention de la mère, au chapitre 6, est ponctuée de la phrase : « La mère d'Amel s'est interrompue. » L'identité de la mère est alors définie, il apparaît évident que le documentaire est un médium efficace de reconstitution de la nuit de répression, même si cette reconstitution se fait par des éclats, une série de chapitres épars qui reflètent le caractère éclaté de la mémoire d'octobre 1961. La reconstitution est douloureuse, et des interruptions mentionnées comme celles du chapitre 6 sont fréquentes pour clore les chapitres consacrés au témoignage de la mère qui était enfant lors de cette nuit. Ici, la difficulté de la parole est retranscrite dans le style de Sebbar. Elle mimique la douleur du témoignage par des interruptions et des ellipses dans le texte. Comme on vient de le voir, il y a une impossibilité de dire le 17 octobre de manière linéaire. Ici, la pudeur réside dans le fait qu'à aucun moment Sebbar ne se lance dans une reconstitution de la nuit. Elle semble rassembler des bribes de témoignages çà et là.

Dans ces ellipses, on peut également voir chez Sebbar une volonté de ne pas s'engager comme porte-parole affirmée puisqu'elle-même n'a pas vécu la nuit de la répression. Elle apprend l'histoire de la sordide nuit à travers le travail des historiens et des chercheurs divers et des militants qu'elle a cités en exergue. Elle ne tente jamais d'approcher l'évènement de manière didactique. Elle ne cherche à aucun moment à s'affirmer comme détentrice de la vérité en ce qui concerne cette nuit atroce. Au contraire, elle dit elle-même que la démarche de ce livre était de mener sa propre enquête. La forme éclatée du texte reproduit la multiplicité des sources et des voix qu'elle a pu entendre. Au niveau de ces personnages, il semble que la relation la plus forte entre le narrateur et un personnage est développée avec Amel, qui, comme Sebbar tente de remettre en forme les éléments de la nuit du 17 octobre. Par ailleurs, on note à ce sujet la remarque qu'Omer fait à Amel : « c'est ta vérité maintenant, le film de Louis » (64). Cette phrase

à priori anodine montre pourtant en quoi les supports de la mémoire du 17 octobre tels que les recherches, les romans, et les films sont un enjeu capital. En effet, Sebbar pressent que la manière dont ces films sont faits peut être utilisée à bon ou mauvais escient par la génération que l'on a appelée « beur », à défaut de pouvoir mieux qualifier une identité multiple dont l'histoire nationale française s'est tout simplement débarrassée en occultant complètement ces jeunes gens français d'origine maghrébine.

c) *Transcription de la nuit du 17 octobre: le témoignage de Noria, enfant lors des faits*

A cette configuration de silence s'ajoute une mise en abyme et l'un des passages les plus intéressants est sans doute le moment où Amel retranscrit le portrait de sa mère: Comme Brahim, la mère d'Amel est enfant lors des manifestations. Elle a le souvenir des manifestations, mais elle choisit de les passer sous silence, et dans une généalogie du secret, c'est en fait sa grand-mère qui semble avoir raconté sa mère à Amel. L'histoire de la mère est décrite sur un ton neutre qui se veut objectif, au deuxième chapitre intitulé « La mère » (le neuvième chapitre du roman). Dans ce chapitre, la description se fait sur le ton du témoignage. A ce moment là, on ne sait pas encore que le personnage de la mère se prénomme Noria. Ce témoignage rapporté nous aide à comprendre la dynamique du silence et du non-dit qui existe entre les personnages dans le roman.

Puis le témoignage de la mère apporte un élément de liaison et de mémoire qui se fait par la transcription : Noria nous raconte sa propre mère (la grand-mère d'Amel) et son enfance et puis à un moment clé vient remettre en scène directement le 17 octobre 1961, au quatorzième chapitre du livre également intitulé « Ma mère ». La mère d'Amel raconte sa mère mais c'est la

voix de la grand-mère qui parle de sa propre histoire en utilisant la voix de sa fille enfant. Au moment des évènements, Noria est enfant et c'est sous l'impulsion de sa mère qu'elle se rend à la manifestation pacifiste de cette nuit noire. La reconstitution est saisissante de précision si l'on se remet en tête que c'est un témoignage à posteriori. Le premier indice qui nous indique qu'il s'agit bien du 17 Octobre est que la petite a noté que son père insiste sur le fait que la manifestation sera pacifique. Le père se prépare et il se sépare de sa fille et de sa femme qui vont à la manifestation en bus.

On a pris le bus. Ma mère serrait ma main. Les voisines ne bavardaient pas comme d'habitude. On était ensemble. On se taisait. La Défense, l'Étoile. Le chauffeur s'est arrêté. C'est là que j'ai eu peur. Des policiers ont fait descendre des hommes, pas tous. Ceux qui avaient l'air d'Algériens. J'ai vu ces hommes debout, les mains en l'air, à côté du bus, les policiers avec des matraques. J'ai regardé ma mère. Elle m'a souri. Sa main était chaude, je n'ai pas pleuré. J'avais jamais vu Paris. C'était Paris et je voyais rien. Seulement des hommes, comme mon père, les mains sur la tête. Les policiers français et d'autres policiers avec des calots bleus, arrêtaient les voyageurs qui sortaient du métro, ils les faisaient monter dans des cars. Certains donnaient des coups à ceux qui ne marchaient pas assez vite » (61).

Ce passage est très intéressant à analyser en termes littéraires. Au niveau du contenu, ce que le témoignage recueilli confère par le biais de cette fiction se retrouve très facilement dans les témoignages rassemblés par les historiens. Les lieux sont tout à fait exacts : On peut noter à ce sujet la technique de Sebbar qui utilise le potentiel émerveillement d'un enfant qui découvre Paris pour la première fois pour le mettre en parallèle avec la nuit du massacre. L'effet est

garanti : « c'était Paris et je ne voyais rien ». Tout ce que l'enfant voit ce sont les arrestations arbitraires de la police sur un délit de faciès puisque l'enfant ajoute que seuls les Algériens étaient poussés dans les cars. D'ailleurs après l'Etoile, on apprend que la mère et sa fille ne rentrent pas tout de suite à Nanterre, dans leur bidonville périphérique, mais qu'elles passent par un point important de la manifestation, à la station République. A cette station, la mère va rencontrer Flora, la mère de Louis ; une amitié se forme et dure plusieurs dizaines d'années. En effet, on sait qu'Amel et Louis, le fils de Flora, se connaissent depuis des années. Au moment où le témoignage est recueilli, Noria et Flora sont des femmes d'âge mur et leurs enfants ont une relation depuis l'enfance. Il y a donc là un lien, crée pendant la nuit d'horreur, entre une Algérienne et une Française. A cette amitié s'ajoute celle de leurs enfants, qui travaillent ensemble. On apprend également que Louis est amoureux d'Amel. Il y a donc une adjuvante qui est à l'extérieure de la communauté des Algériens en France. On reconnaît ici une volonté chez Leila Sebbar de créer un climat où la réconciliation est possible. Par le biais de *La Seine était rouge*, l'horreur du massacre est soulignée, mais Sebbar semble vouloir insister que cette sordide mémoire est également le lot des Français, qu'ils se soient rebellés ou non contre l'horreur du crime racisme perpétué par l'État français.

d) *Le FLN et les Harkis.*

Le témoignage du patron du café l'Atlas rentre dans cette poétique du flou et de la suggestion et du refus de prendre un parti militant dans la transcription du 17 octobre. En effet, il témoigne du point de vue d'un commerçant qui ne sympathise pas forcément avec le FLN et certainement pas avec les Harkis :

Ils sont venus plusieurs fois « les calots bleus », les Harkis de Papon, on les appelle comme ça je sais pas pourquoi. Je fais pas de politique. Les autres aussi, les FLN, ils m'appellent « frère » pour moi c'est pas des frères. Je dis rien. « Pas d'alcool, pas de tabac. Interdit de jouer aux cartes, interdit de jouer aux courses. Si tu désobéis, tu sais ce qui t'attend ». L'un d'eux a passé son index sur sa gorge en levant la tête de gauche à droite. J'ai compris. Ils ont dit aussi : « ordre de la direction fermeture des commerces le 17 octobre ». J'ai pas de rideau de fer, j'ai fermé la porte en planche à clé. (37-38)

Le témoignage de ce cafetier à priori anodin contient en filigrane bon nombre d'informations sur les conditions des commerçants algériens. Dans un premier temps, il y a une certaine naïveté de ce personnage qui ne sait pas pourquoi on appelait les Harkis les « calots bleus » car s'ils portaient ce couvre-chef en Algérie, les contingents supplétifs ne le portaient pas forcément à Paris. De plus, le fait que le personnage refuse de s'engager politiquement met les Harkis et les membres du FLN sur un même niveau. Pour le commerçant, le FLN n'est pas un allié mais une menace tout comme les Harkis. Cette naïveté forcée montre à quel point la population qui a subi la répression est prise en étau entre différentes pressions politiques qui utilise cette population immigrée et souvent non éduqués comme indicateurs ou comme gibier de potence. De nouveau, par ce court témoignage, Leila Sebbar se distance d'une prise de parti. Pour elle, ce qui compte c'est l'horreur de la situation, et dans quelles conditions les générations suivantes se réapproprient une histoire effacée.

De la même manière, Sebbar présente le témoignage du Harki sans aucun jugement. Pour accentuer cette victimisation du Harki, Sebbar explique comment il est enrôlé dans l'armée française. N'ayant aucun moyen pour subvenir aux besoins de sa famille qui compte sur lui, il

décide de croire ce que l'armée française lui promet, un salaire, des primes, mais ce qui est frappant c'est qu'il ne cherche pas à se trouver des excuses, il assume pleinement les conséquences de ses actes lorsqu'il déclare :

J'ai été mobilisé avec d'autres pour surveiller les bidonvilles de Nanterre et faire des descentes nocturnes chez les amis du FLN, on cassait tout dans les baraques. On a bloqué le pont de Neuilly, le 17 octobre 1961 et le 18, on a encerclé les bidonvilles de Nanterre, ils étaient faits comme des rats.

On a tiré sur des manifestants.

On a jeté des manifestants dans la Seine. (47)

Ce témoignage est l'un des plus troublants du roman sur le 17 octobre 1961. On sait que les Harkis ont fait preuve de violence, qu'ils se retrouvaient à la Goutte d'Or. Le témoin ne nie à aucun moment son implication dans la violence faite aux manifestants. En mettant en corrélation le témoignage du cafetier en ce qui concerne le FLN et l'aveu du Harki, on se rend bien compte que la situation des Algériens est sans issue et que les enfants qui tentent de retracer le fil de l'histoire se trouvent face à une relation intercommunautaire déstabilisante. Néanmoins, il n'est en aucun cas possible de limiter cette répression à un problème de clan puisque l'implication politique de la France va sans dire. Si Sebbar prend soin de ne pas porter de jugement, elle indique toutefois à plusieurs reprises que le FLN n'a pas commis les actions de violence du 17 octobre même si l'organisation a maltraité ses membres.

Ainsi le témoignage de *L'Algérien sauvé des eaux* est jeté dans la Seine par deux flics et un calot bleu. Ici la responsabilité incombe donc à une terreur menée par les forces de police françaises. La référence au film de Renoir, *Boudu sauvé des eaux* (1932) est intéressante. Boudu

est un clochard qui, désespéré de la mort de son chien, se jette dans la Seine. Il est sauvé mais son sauveur le force à mener une vie civile morale, ce qu'il refuse, et au moment où il doit se marier, il fait chavirer son bateau. Dans le cas des Algériens, contrairement à Boudu, la noyade n'est jamais un choix mais une tentative de meurtre, mais, une fois sauvé de la noyade, l'accueil fait à l'Algérien par la France n'est pas hospitalier, et en aucun cas n'a-t-il droit à un espace pour garder sa culture. Tout comme à Boudu, la société française lui demande de vivre un modèle de vie basé sur l'assimilation à des normes autres.

Au niveau stylistique, la prose de Sebbar est remarquable. Elle maîtrise l'art de l'ellipse, et en utilisant une forme saccadée, hachée, non seulement elle permet au lecteur de ne pas recevoir une leçon d'histoire didactique, mais en plus elle donne la parole à plusieurs points de vue. Au contraire, elle laisse une marge d'interprétation et le lecteur se voit allouer un espace où l'imaginaire de l'horreur est personnel et spécifique. Ainsi le silence de Noria peut certes être interprété à travers la théorie d'Halbwachs, mais également par le respect que Sebbar a pour les victimes. L'art de la suggestion donne juste assez d'informations pour que l'on puisse se rendre compte de l'ampleur du massacre. Tout comme dans le roman de Kettane, il est suggéré ici que les enfants des victimes du 17 octobre ont besoin de découvrir ce qui s'est passé pour compléter leur mémoire familiale et historique, le seul moyen pour eux d'affiner les différentes dimensions d'une identité marginalisée.

e) *L'hommage de Sebbar au courage*

De même que dans le roman de Kettane, les traces photographiques sont présentes chez Sebbar, et l'on trouve une description directe d'une photo d'Elie Kagan, même si le photographe

n'est jamais nommé dans le roman (voir Appendice p. 2). La description de la photo ne laisse aucun doute, et c'est la même photographie qui a inspiré Kettane dans sa description de la répression :

On voit les photos de la station Concorde. Sur le quai CONCORDE en lettres capitales géantes, blanches sur fond bleu, dans un cadre de céramique décorée. Des policiers en képi poussent des Algériens contre les carreaux blancs. Ils ont les mains sur la tête. (87)

À la différence de Kettane qui choisit de recréer une mise en scène de la nuit d'après nos spéculations précédentes, Sebbar prend soin de mentionner que les détails graphiques mentionnés ont pour source une photographie, un élément clé de la fabrication de la mémoire collective qui suit l'injonction au silence sur les événements du 17 octobre. Toujours avec pudeur, la reconstitution fragmentée de Sebbar prend soin de ne jamais parler pour les victimes. De plus, le fait de citer le courageux travail de Kagan peut être perçu comme un hommage au travail engagé d'un jeune homme qui aurait pu payer de sa vie ce courage-là. Cet hommage à Kagan est réitéré de manière plus implicite dans le chapitre intitulé « 17 octobre 1961 : L'étudiant français » :

Des amis photographes ont risqué leur vie, ils ont pris des photos, Concorde, Solférino, pont de Neuilly, Nanterre. L'un d'eux surtout, un ami de mes parents, Elie Kagan, a traversé Paris avec sa Vespa jusqu'à Nanterre où il savait que des Algériens avaient été tués. J'ai vu peu de photos de ce jour tragique, les journalistes n'ont pas fait leur travail, dans l'ensemble. (105)

Dans ce commentaire, l'étudiant Kagan est nommé, il y a donc un hommage direct au courage de l'un des seuls témoins qui ait pris des images de cette nuit, la preuve la plus irréfutable de l'horreur, car il n'y a pas vraiment de possibilités de la discuter. L'ajout de détails comme le fait que Kagan conduisait une Vespa va se retrouver dans un autre récit, celui de Lallaoui, comme on va le voir. Ces petits détails, à priori anodins, sont constitutifs de l'histoire du 17 octobre qui se réécrit à postériori par le biais de récits de fiction. Cette « petite histoire » est aussi présente dans le fait que Ray Charles donnait un concert le 20 octobre au palais des sports. Pour cette raison, les Algériens ont été sortis du stade. Cette image du nettoyage pour le concert est représentative du nettoyage du massacre du 17 octobre sur la voie publique. De nombreux témoignages attestent avoir vu les policiers nettoyer les traces de sang sur chaussée. Comme si il n'y avait jamais rien eu, la vie parisienne et les concerts peuvent reprendre leur cours

Mais c'est sans compter sur l'engagement des femmes qui se fait toujours sentir. Il y a une présence forte des femmes dans toute l'œuvre littéraire de Sebbar. Dans la manifestation du 17 octobre, elles étaient là. Elles sont les témoins de l'atrocité de la répression civile. Si elles ne sont pas parquées dans les stades de banlieue, Sebbar mentionne une autre manifestation qui est trop souvent passée sous silence, celles des femmes qui se retrouvent de nouveau à Paris le 20 octobre 1961 pour demander des comptes sur ce qui est arrivé à leurs maris, frères et fils. Ces disparitions et exécutions sommaires ne déclenchent pas une résignation immédiate chez les femmes qui, malgré l'horreur de l'expérience du 17 octobre, n'hésitent pas à prendre le risque d'une deuxième répression en manifestant à Paris. Au péril de leur vie, plusieurs milliers d'entre-elles se rassemblent et demandent des comptes à l'État. Ce rassemblement est mentionné dans le livre de Maurice Papon, *Les chevaux du pouvoir*, et il l'appelle par ailleurs la « manifestation des

fatmas ». Nul besoin ici de commenter sur le degré de mépris contenu dans cette expression. La gravité d'une telle expression réside également dans le fait que ce mot « Fatma » est communément utilisé pour désigner une Maghrébine, comme « raton » ou « bicot » pour les hommes. Dans *La Seine était rouge*, un « amant français » indéterminé et innomé part à la recherche d'une femme, une Algérienne dont il est amoureux, lors de cette manifestation du 20 octobre, mais il l'appelle « la manifestation des femmes » (91).

Enfin ce n'est pas par hasard que Sebbar décrit l'étudiant Français qui lit le *Déserteur*, l'histoire d'un jeune homme français qui s'exile pour ne pas prendre part à la guerre d'indépendance algérienne. Il est mentionné que ce livre est acheté à la librairie « La Joie de Lire », rue Saint-Séverin, chez l'éditeur Maspéro (auquel elle consacre également un chapitre), un lieu de prédilection de la résistance civile contre le 17 octobre et la violence instituée et institutionnalisée contre les Algériens. On se souvient ici que Paulette Péju et Maspéro avaient tenté de faire publier plusieurs pamphlets et qu'ils n'ont jamais abandonné leur combat malgré les menaces et les censures (107).

Le documentaire terminé, Amel disparaît avec Omer, l'Algérien « du bled », c'est-à-dire un Algérien qui est en France pour échapper à la violence politique et civile qui a lieu en fin de vingtième siècle en Algérie. On peut par ailleurs noter que Louis continue de la rechercher et qu'il souffre de l'absence de celle qu'il a toujours aimée. Le documentaire fini, Louis se retrouve seul, tandis qu'Omer et Amel sont en Egypte, l'endroit qu'Amel avait toujours voulu visiter. Il n'est pas certain que la fin du roman soit réellement optimiste. En effet, il semble qu'Amel, tout comme l'héroïne de la trilogie Shérazade, est éduquée, intelligente et belle. Elle attire le regard des hommes. Amel semble à priori moins en rébellion que Shérazade, même si elle fugue au

début de *La Seine était rouge*. Pourtant, lorsque l'on avance dans le récit il semble bien que le manque d'histoire familiale d'Amel la pousse à faire ce voyage, à tenter de trouver sa personnalité en tant qu'Algérienne auprès d'Omer, qui lui, est complètement désillusionné en ce qui concerne le combat politique de l'Algérie. L'horreur qu'il a vécue (et l'on imagine ici qu'il s'agit de la guerre civile de 1988 en Algérie) le pousse à ne plus croire au militantisme. La fin du roman insiste pourtant sur le fait qu'Amel a besoin de s'exiler dans un tout autre pays, celui de ses fantasmes, l'Égypte, pour parvenir à se construire une fois que l'histoire familiale est mise à jour au sens propre et au sens figuré. Louis retrouve Amel et Omer et les trois personnages se réunissent en Égypte en fin de roman. La grand-mère Lalla avait prédit que le jour où Amel percerait les secrets de sa mère ne serait pas « bienheureux ». Amel infirme cette idée, elle est soulagée de connaître son histoire familiale, mais elle semble avoir du mal à communiquer cela à sa famille :

Je veux pas expliquer...Je leur dirai quand je reviendrai. On pourra parler enfin. Je dirai que « le jour dit » est arrivé, que je l'ai vécu, j'ai appris la vérité, pas toute la vérité, que ce jour n'a pas été un jour de malheur comme le prédisait Lalla. (125)

Le caractère d'une telle découverte affecte la vie de la protagoniste. Le drame du 17 octobre et les cadavres qui flottent dans la Seine n'ont donc pas fini de hanter la « géographie mentale » de la France comme le dit Culbert. Par la France, on entend ici les victimes du massacre, les témoins, adjuvants ou non, les bourreaux, et des générations entières qui succèdent aux acteurs du drame. Le fleuve continue de couler à Paris et la mémoire des cadavres qui ont flotté dans la Seine ne trouve pas l'expiation dans le roman de Sebbar. Pourtant, de tous les auteurs mentionnés, elle est celle qui vend le plus de romans sur le continent américain. Depuis

les années 2000, une fièvre Sebbar s'est en effet développée chez les chercheurs américains. La puissance de ses propos alliée à la sobriété de son style en fait un outil idéal pour comprendre l'histoire coloniale française. Elle a une force pédagogique qui ne se transcrit jamais par une vision didactique de l'histoire. Les nuances qu'elle prend soin de mettre en forme permettent une compréhension de la France contemporaine qui s'éloigne d'une vision manichéenne. Pour Sebbar, comme pour Boudjedra, Daeninckx, Streiff, et Kettane, pas tous les Français ne sont des bourreaux mais le constat final prouve que les résistants n'ont un pouvoir de manœuvre que limité face au bulldozer qu'incarne la répression d'État basée sur un préjugé raciste.

3) *Une Nuit d'Octobre* de Mehdi Lallaoui : l'Histoire revisitée par une poétique de l'absurde.

Lorsque Mehdi Lallaoui publie *Une nuit d'octobre* en 2001, lors du quarantième anniversaire de la nuit du 17 octobre 1961, l'image de la Seine comme lieu de prédilection pour se débarrasser des cadavres gênants est déjà gravée dans la mémoire collective du crime. Le discours est certes limité et il intéresse un cercle de chercheurs, de militants et d'écrivains restreint, mais le 17 octobre a déjà réussi à braver l'injonction étatique au silence. Les jeunes adultes nés sur le territoire français, même s'ils ne connaissent pas bien les détails de l'histoire, savent pour la plupart qu'à Paris, dans la Seine, on a noyé des Algériens. On pourrait penser qu'il n'y a plus de menaces qui pèsent sur les jeunes en quête d'une histoire familiale ou nationale qui les inclurait au tournant du millénaire, mais en réalité, tout comme dans le roman de Streiff, qui date de la même année, on se rend compte dans le roman de Lallaoui, qu'il n'est toujours pas aisé de tenter de retrouver un soupçon de vérité sur les faits et leur déroulement, et que la menace persiste. Lallaoui est investi dans une quête d'histoire française qui tiendrait compte de la

spécificité de sa communauté. Avant ce roman, Lallaoui avait déjà publié *Les Beurs de Seine* en 1986 chez Arcantères. Il travaille également sur une recherche de géographie urbaine qu'il intitule : *Du bidonville au HLM* juste avant le roman sur le 17 octobre, *Une nuit d'octobre* dont l'analyse suit. Dans son travail de recherche comme dans le roman, Lallaoui n'hésite pas à faire valoir des pans qui sont écartés volontairement de l'histoire nationale que la France a construite. Comme Daeninckx, il s'intéresse à la mémoire de Drancy, où des milliers de Juifs ont été maltraités et parqués avant d'être envoyés dans les camps de la mort, camps puis bidonvilles qui sont devenus la cité des Muettes, théâtre de plusieurs rebellions dans les années 1990 (*Du bidonville* 76). En terme de filiation, ce fait ne passe pas inaperçu surtout en vue de ce que Rothberg constate sur la corrélation entre les deux mémoires.

a) *La remise en scène de la nuit du 17 octobre.*

Le roman *Une nuit d'octobre* s'ouvre sur un regard plongeant sur la manifestation, mais au contraire de ce qu'on a vu jusqu'à présent, c'est une narration impersonnelle qui mène le récit. La description de cette nuit d'horreur est très brève elle est pourtant significative. Les seuls éléments qui sont donnés de la nuit sont pourtant succincts. D'abord, l'atmosphère qui règne du point de vue de l'observateur qui n'est pas nommé est celle du silence, un soir de pluie. Il y avait également des enfants ce soir-là sur les Grands Boulevards. Cette brève description se termine sur des coups de fusils, moment où le témoin de la scène qui n'est jamais nommé « ferme les rideaux » (6). Ce point de vue est celui du témoignage de Georges Mattei, (cité au chapitre 1) celui de la population française qui ferme les yeux sur la répression qui a lieu sur le pas de leur porte. Il est certain que tout le monde a vu l'horreur, mais comme dans le roman de Lallaoui, plusieurs témoins n'ont pas choisi de la dénoncer. Ce point de vue est très différent des autres

récits de fiction qui remettent plus volontiers en scène cette nuit du point de vue des victimes et cela annonce d'emblée la volonté de Lallaoui de dénoncer l'absurdité, les carences, du comportement humain face à l'horreur.

Cette description s'arrête brusquement puisque le rideau fermé est l'illustration du non-dit qui suit et qui persiste pendant plusieurs décennies. Le récit se poursuit donc et reprend son cours à la fin des années 1990. Bien que le temps de l'action ne soit pas réellement daté, on va voir que la présence d'éléments historiques non fortuits permet de suivre le cours du procès Maurice Papon et le combat de Jean-Luc Einaudi et d'autres militants à travers un récit soi-disant fictif.

b) L'histoire du procès de Papon.

Le personnage principal se prénomme Dadou, c'est un jeune homme dont l'origine n'est jamais discutée, il est en scooter et l'on apprend qu'il est matraqué (8). Ce matraquage n'est pas discuté au début du roman, mais très vite, un lecteur averti se rend compte qu'il fait partie d'un groupe militant qui discute le procès du 17 octobre 1961. Ce procès est celui d'un avocat qui est poursuivi en diffamation. La présente analyse permet de se référer au procès que Maurice Papon intente à Jean-Luc Einaudi lorsque celui-ci l'accuse de crime contre les Algériens, au moment où Papon est jugé pour crime contre l'Humanité pour avoir déporté plusieurs dizaines de milliers de Juifs. La trame est donc lancée, il s'agit pour Dadou de récolter des témoignages pour appuyer les propos de l'avocat qui n'est jamais nommé dans le roman.

Le déroulement du procès dans le roman va donc rappeler le véritable procès historique. Le personnage qui intente un procès à l'avocat s'appelle Maurice Crapon (89), et à partir de ce jeu de mots, il n'y a plus aucun doute : il s'agit là de Maurice Papon, dont le nom est à peine

déguisé. La pseudo-dissimulation relève d'une poétique de l'absurde, car, en effet il y a certes une apparentée avec le mot « crapule » qui qualifie parfaitement le caractère du personnage, mais il y a aussi une filiation à un des maîtres du théâtre de l'absurde : Beckett. En effet, une des pièces de cet auteur s'appelle *Krapp's Last Tape*, pièce écrite en 1958. Ici le mot « Crap » est lisible également, mot qui en Anglais signifie « ordure », qualificatif tout à fait approprié pour Maurice Papon. Dans la pièce de l'Irlandais Beckett, le personnage Krapp enregistre une bande-son pour expliciter sa vie pour le moment où il ne serait plus. Il réécoute cette bande au moment du monologue de la pièce. Il y a donc ici une filiation dans le sens où Beckett, en utilisant l'absurdité de la condition humaine, réitère le besoin de traces pour que la mémoire du personnage ne disparaisse pas. Sans cette trace, il y a une certaine peur de la disparition totale. Dans le cas de Lallaoui, on sait que le besoin d'écrire est motivé par celui de retrouver la mémoire occultée du 17 octobre. D'ailleurs, l'un des commentaires de Crapon va dans ce sens, car il nie en bloc toute responsabilité lors du premier jour du procès en affirmant que les corps d'Algériens dans la Seine y avaient été jetés par le FLN. Le culot de Crapon est outrancier au moment où il affirme que si la police avait commis de tels actes, « ça se saurait » (*Une nuit d'octobre* 113). Le roman s'inscrit donc dans une poétique de l'absurde, la seule arme contre l'horreur de cette nuit et le déni ridicule du personnage. Cette situation de procès devient insoutenable quand le juge questionne Crapon qui ose affirmer que les Algériens étaient « contents de monter dans les bus pour échapper au FLN » (93). Si l'on regarde les photos d'Elie Kagan (Appendice p.4), il est impossible d'accepter cette remarque de Crapon qui est carrément horripilante. Puis Crapon décide de ne plus répondre aux questions, car il désapprouve de la terminologie utilisée, il n'accepte pas par exemple que le mot « massacre » soit invoqué. Au deuxième jour du procès Crapon est absent. Il n'y a pas vraiment d'issue au procès dans le roman

mais on sait que l'avocat Einaudi (si l'on accepte qu'il s'agisse bien de lui dans le roman) a été symboliquement condamné pour diffamation (voir chapitre 1). Puisque Crapon est couvert par l'immunité, une amnistie qui efface la responsabilité du crime contre les Algériens, la seule réponse possible de Lallaoui est une poétique de l'absurde

c) *La mémoire et la menace.*

On a vu que Dadou est tabassé dès les premières pages du roman lorsqu'il tente de trouver des informations pour le procès et de découvrir dans quelles mesures la police a attaqué la foule d'Algériens, et si son origine n'est pas donnée, on apprend que tout comme les personnages de Kettane et de Sebbar, Dadou a un besoin personnel de vérité, il affirme lui-même : « Cette nuit me poursuit, c'est mon histoire » (136). Il exprime qu'il a besoin de briser le silence qui s'apparente à une plaie. En réalité, la quête personnelle de Dadou est toute aussi importante que le rétablissement de la vérité pour le procès. Si le procès n'est pas un succès, le roman témoigne et constitue une trace ineffaçable de l'horreur du 17 octobre, et en ce sens, ce roman est sans doute celui qui s'apparente le plus à un témoignage.

Malgré la violence physique infligée à Dadou et les menaces qui fusent de toutes parts dans le roman, Dadou ne cède jamais à la résignation. On le menace de le faire « Goutter à la flotte ». Dadou est même jeté à la Seine au moment où il essaye de faire des recherches sur la disparition des archives de la brigade fluviale. Cette menace de l'eau est omniprésente dans le roman. Mais Dadou ne cède pas à cette menace et il refuse de se désister, car il a besoin de créer sa propre filiation à l'évènement et a pour but de transmettre au public et aux générations suivantes leur filiation à l'histoire oubliée de dizaines de personnes maltraitée et torturées parce que c'étaient des Maghrébins. Il refuse ce qu'il appelle « le silence du fleuve »--cette expression

est empruntée à Anne Tristan qui publie une recherche sur la nuit du 17 octobre 1961 portant ce nom, la même année que Lallaoui, aux éditions Syros, en 2001. Tous se buttent au silence du fleuve et Dadou explique qu'il aimerait « le faire parler » (162). Si Dadou ne parvient pas à faire émerger la voix de toutes les victimes, Lallaoui garantit cependant une mémoire pour le personnage qui est irrémédiablement inscrite dans la trame du roman et par extension dans celle de l'émergence du 17 octobre dans le texte.

d) *Les difficultés du témoignage*

Les personnes qui constituent le cercle de résistance et qui tentent de défendre l'avocat sont significatifs. En effet, parmi eux, il y a un prêtre et une « dame pipi » qui a fait de la prison car elle a aidé le FLN pendant la guerre d'Indépendance algérienne. Il y a donc plusieurs catégories sociales embarquées dans cette quête de vérité. On note que dès la page 15, la question des archives manquantes, déformées, bloquées, est abordée. Ainsi, il ne reste aucun choix aux protagonistes autre que de lancer un appel à témoin, et tous décident que cet appel se fera par la radio. Malheureusement, il est difficile de trouver une radio qui accepte de faire passer l'appel aux témoins, et lorsqu'enfin la radio punk Iroquois accepte de faire passer le message, il n'y a pas foule qui y répond. Cependant, le choix des personnages qui se joignent aux résistants ne semble pas innocent. Il y a un personnage qui se prénomme Hélène et l'on apprend que ses parents avaient lutté contre les Nazis et qu'elle accepte de témoigner. Même si le roman s'est ouvert sur l'indifférence de la population qui choisit en majorité de ne pas voir l'horreur de la répression, Lallaoui ne manque pas de mentionner une résistance d'une moindre partie de la population face à l'horreur du crime raciste. On apprend que Madeleine, la « dame pipi, » a sans doute été une « porteuse de valises », c'est-à-dire une personne qui activement aidé la lutte du

FLN en faisant parvenir des armes ou de l'argent aux Algériens pendant le conflit. Elle est moitié bretonne et moitié algérienne. On lit à la page 148 que la menace est tout à fait réelle puisqu'elle est jetée à la Seine. Le rôle qu'elle a eu pendant le conflit a donc des répercussions jusque dans les années 1990 car le métissage de ce personnage ramène la France à l'histoire commune occultée. On comprend donc la difficulté rencontrée au moment de témoigner.

Deux autres personnages féminins participent à une tentative désespérée (à cause de l'amnistie) d'intenter un procès à Papon : Zohra est algérienne et si elle n'hésite pas à insister sur la puissance du FLN et l'influence qu'il avait sur la population maghrébine de France, elle ne justifie en aucun cas l'horreur de la nuit du 17 octobre et elle impute toute la responsabilité des meurtres de cette nuit à la Police sous les ordres de Papon. Son témoignage est important justement parce qu'elle est algérienne, et elle sait donc dans quelle mesure la responsabilité du FLN est à débattre, car elle n'est pas une sympathisante du parti. Même si elle est contre certaines méthodes de l'organisation qui exerce une pression sur la population, elle ne trouve aucune justification à un tel massacre (71). Pour Monique, il est difficile de témoigner ; en effet, elle est confrontée au problème énoncé par Maurice Halbwachs. Au moment où le souvenir ré-émerge, la douleur pour le témoin du massacre est insoutenable, la souffrance remonte. Et c'est un moment de torture sans nom quand il s'agit pour elle de trouver les mots adéquats. Monique Devaux tenait un café à Paris et elle parvient enfin à trouver ces mots, c'est elle qui parle la première. On rencontre également dans le texte un chauffeur de la RATP qui a transporté les Algériens. Il contacte Dadou : il semble pris de remords et il parle à Dadou, sans doute pour se racheter, mais il disparaît de la trame très rapidement pour surprendre le lecteur en fin de roman quand il apporte enfin son témoignage. Malgré le couvert de la fiction, le supplice des témoins du véritable procès est lisible.

e) *Agnès, le film et la police.*

En plus des témoins, une autre jeune fille, une étudiante prénommée Agnès, s'intéresse au procès pour ses études de maîtrise. Dadou et Agnès se rendent compte qu'ils habitent à 500 mètres l'un de l'autre et, du moment où ils se rencontrent, ils sont inséparables. Mais Agnès ne s'intéresse pas de manière innocente au procès, car son père, qui est décédé au moment de la rencontre avec Dadou, était policier. Elle apprend qu'il a participé à la répression. Elle aussi se trouve dans le besoin de se trouver une filiation, de se rattacher à l'évènement occulté quoique la filiation d'Agnès commence du point de vue du bourreau.

Agnès est également prise dans le tourment de l'histoire lorsqu'un ami de son père, policier lui aussi, lui demande pourquoi elle s'intéresse à cette nuit-là. Elle est indignée quand ce policier lui dit que ce ne sont après tout que des « bicots », un autre mot péjoratif pour désigner les Nord-Africains. Salah Guemriche dans son *Dictionnaire des mots français d'origine arabe*, publié aux éditions du Seuil, nous apprend que le mot vient du mot *larbi* utilisé dès 1880 pour qualifier les habitants du territoire d'Afrique du Nord. Puis le mot évolue vers *l'arbicot*, ce qui revient à dire que le mot emprunté à l'Arabe est associé à un animal, la bique, la chèvre. Cette animalisation a une connotation péjorative puisque cet animal est associé à une odeur nauséabonde dans l'imaginaire français commun. Par aphérèse, on arrive au mot *bicot* (Guemriche 878). Lallaoui met ce mot dans la bouche du policier pour insister sur la filiation de la haine et de la déshumanisation de l'Arabe comme tradition qui se perpétue depuis la prise de la colonie jusqu'à la guerre d'indépendance et même jusque dans les années 1990. Ainsi le policier donne à Agnès sa version des faits selon laquelle pendant la nuit du 17 octobre « les collègues sont tombés sous les balles des fellaghas », un mot en arabe dialectal pour désigner un

militant indépendantiste algérien (84). Tandis que le racisme est inconstitutionnel, les services de police perpétuent un racisme commun à travers l'usage de ce lexique dégradant. Agnès refuse cependant de se laisser impressionner par l'ami policier de son père et elle continue d'assister à ce procès. Son histoire familiale est également en jeu, et par delà les besoins de son étude de maîtrise, son engagement est total. Lorsqu'elle est physiquement menacée par l'ami de son père, elle ne se laisse pas envahir par la peur et elle continue de rechercher la vérité au péril de sa vie (138).

Tandis que la trame du roman suit son cours, un élément récurrent prend de l'importance - il s'agit d'une pellicule, un film qui contiendrait des images utiles au procès. Ce film est mentionné en début de roman et l'on apprend que ceux qui ont la pellicule, sont « terrorisés » et qu'ils se sont réfugiés dans l'alcool. Le détenteur des images refuse de se remémorer l'horreur qu'il a vécue et choisit de ne plus parler de cette nuit. Cette pellicule se présente comme une preuve, un témoignage nécessaire tout au long de la recherche et Agnès, grâce aux indications vagues de son père avant sa mort, se rend compte que l'ami de son père pourrait être en possession de ces images (160). Comme les archives ont été épurées, dans un excès de courage, elle et Dadou décident de pénétrer illégalement dans le domicile où la pellicule pourrait se trouver. La femme de ménage collabore et ils parviennent à s'introduire dans l'appartement, mais malgré leurs efforts, la pellicule disparaît et il leur est impossible de fournir cette preuve irréfutable.

Il est quasiment impossible de ne pas se référer à l'histoire du film de Jacques Panijel *Octobre à Paris*. Ce film, on le sait, est confisqué par une opération commando au moment de sa première projection publique. Ce film n'est finalement sorti en France qu'en 2011, lors du cinquantième anniversaire de la nuit du 17 octobre, après la mort de Panijel. Celui-ci refusait en

effet, après toutes les menaces de morts qu'il avait reçues, de sortir le film même dans les années 1990 où la censure commence à faiblir. Le traumatisme du cinéaste est tel qu'il abandonne l'idée de le rendre public. Il impose une condition pour accepter de le sortir qui rend la tâche tout simplement impossible : inclure avant le générique que le 17 octobre est un crime d'État. Le film est projeté dans plusieurs universités en 2011, dont Columbia University à New York. Ce moment est donc attendu et l'émotion au moment où les images apparaissent sur l'écran est palpable. Comme pour accentuer cet émoi, le petit fils de Jacques Panijel, qui est à New-York par hasard assiste à cet évènement, et c'est pour lui un moment encore plus fort car il nous informe que son grand-père refusait de discuter cette période de sa vie. Cette projection permet donc à la famille de Panijel de se réapproprier une histoire familiale qui elle aussi a été occultée. On voit donc combien le traumatisme et le refus de parole des témoins rendent la mission d'Agnès et de Dadou plus qu'ardue.

Le film dans le roman disparaît et c'est donc dans l'échec que se termine la quête pour les protagonistes. On pourrait croire que le roman est donc fondamentalement pessimiste et qu'il y n'a pas d'issue pour la vérité. Néanmoins, sous cette fin a priori fataliste et résignée, un élément vient semer le trouble. L'ami du père d'Agnès, le policier qui essaye de ramener Agnès dans son camp dans le roman échoue également. Il ne parvient pas à faire valider sa version des faits auprès de la fille d'un collègue. En ce sens, il n'y a pas de victoire du camp adverse. De plus, il y a un élément qui retourne la situation complètement : à la fin du roman, le policier qui a tout fait pour empêcher la vérité de surgir se suicide, il se jette dans la Seine. Cette image ne va pas sans rappeler Brahim qui jette son agresseur dans la Marne. Cet élément a une dimension cathartique puisque le bourreau échoue, il n'arrive plus à perpétuer la légitimité de sa version des faits. Ne trouvant plus de moyen de filiation avec la génération future, le choix du policier est la mort et le

choix de cette mort dans le fleuve ne peut être fortuit, et il est peut-être possible de lire ici un sursaut d'optimisme dans le propos de Lallaoui qui sent que la génération des années 1990 ne se laissera pas convaincre par la version officielle des faits. C'est d'ailleurs à ce moment-là que les historiens commencent à publier des recherches qui remettent en cause le rôle de l'état français la nuit du 17 octobre. La fin annonce un changement certes, mais le fait que le policier se suicide montre bien l'absurdité de la posture qu'il adopte tout au long du roman, c'est à dire la perpétuation de la dissimulation.

L'histoire du procès d'un avocat inconnu, le faux couvert du nom Crapon donné au protagoniste confèrent une dimension historique au roman de Lallaoui qui reste cependant une fiction dont la trame se déroule comme une quête quasiment impossible à cause de l'amnistie. Les personnages fictifs sont les représentations de types qui tentent de faire valoir les droits des Algériens et de retrouver une histoire, une filiation. Le suicide du policier ne fait que renforcer l'absurdité de la position de déni de la France qui se solde par un échec puisque même les enfants des bourreaux ne croient plus à la version officielle qui n'est somme toute qu'un simulacre d'histoire où tous les faits sont effacés pour faire place à une histoire de l'occultation et de la dissimulation.

Les romans de Kettane, de Sebbar et de Lallaoui ont donc plusieurs fonctions : dans un premiers temps, ils remettent en scène la nuit du 17 octobre. Brahim a lui même participé à l'horreur et il en paye le prix car son petit frère meurt. Si les personnages n'ont pas participé à cette nuit, ce qui est le cas d'Amel et de Louis chez Sebbar et de Dadou et d'Agnès chez Lallaoui, ils réécrivent leur histoire par le biais de ce que Maurice Halbwachs appelle la « Mémoire empruntée ». Ainsi, pour que l'horreur ne tombe pas dans l'oubli, la génération suivante en mal de filiation, tente de comprendre son identité en revenant au 17 octobre qui se

présente comme un massacre originel. Malgré la tentative d'État d'effacer la nuit du 17 octobre, on peut affirmer que la filiation est établie à travers ces trois romans et que les auteurs de fiction contribuent pleinement à la transcription d'une mémoire collective de l'évènement. Dans les deux cas, on se rend compte que cette mémoire concerne une population de Français, d'origine algérienne, mais elle concerne tout autant Louis et Agnès, qui n'ont pas d'origine algérienne mais qui portent en eux une filiation propre à l'évènement. Il y a sans doute chez Sebbar et Lallaoui la mise en scène d'une nécessaire réconciliation pour que la mémoire perdure. Il n'est pas possible que la mémoire soit faite par les seuls gens qui ont un lien identitaire aux anciennes colonies. Les auteurs semblent insister sur la nécessité de faire ce travail de mémoire en dialogue constant pour que les corps noyés dans la Seine puissent reposer en paix.

Brahim annonce que la mémoire intergénérationnelle se fait par les auteurs de fictions tels que Kateb Yacine ou Feraoun. Il existe donc une possibilité à travers la lecture de recentrer une identité multiculturelle française qui porte l'histoire de la migration algérienne vers la France. Kettane, Sebbar et Lallaoui transcrivent l'histoire de l'accueil de ces Nord-Africains en France, ils déterminent le prix que les Algériens ont payé sur le territoire français pour l'indépendance de leur pays qui les rejette au moment de l'indépendance en 1962. Ces auteurs permettent d'affirmer que la mémoire du 17 octobre est transcrite selon plusieurs angles d'approche et donc, que cette nuit est sauvée de l'oubli. Dans la lignée de Kateb Yacine, dans les mots de Brahim qui a perdu sourire, ils sauvent l'histoire d'un peuple émigré en France.

Chapitre IV: La trace de Kateb Yacine :Des Pacifications au 17 octobre 61.

1) Les Pacifications : Émergence d'une conscience collective algérienne chez Kateb Yacine

a) *Le mythe fondateur de l'Algérie et l'ancêtre Keblout : une conscience collective algérienne en formation*

Il convient de comprendre l'influence de Kateb Yacine qui est constamment cité comme modèle dans les romans du corpus que cette étude propose. La fonction du personnage est toujours éclatée chez Kateb Yacine. Dans sa thèse, Jacqueline Arnaud trouve des références autobiographiques à la vie de l'auteur transmises par Rachid, Lakhdar, Mustapha et Hassan. Dans la quête de leur étoile (« nedjma » en Arabe dialectal), une Algérie aux contours aussi floue que le personnage Nedjma émerge. Nedjma ne prend guère la parole mais sa présence génère le récit auquel elle donne son titre. En même temps, Kateb Yacine rédige *Le Cadavre encerclé* et les deux formes littéraires dialoguent dans leur composition, une pièce de théâtre, et un récit hybride, pour faire l'état des lieux de l'Algérie-- production littéraire qui revient constamment en filigrane chez la plupart des auteurs de ce corpus. Pour Charles Bonn, Kateb Yacine parvient à susciter une production mythique par le biais du personnage Rachid dans *Nedjma*. En créant symboliquement un mythe originel dans *Nedjma*, Kateb devient une référence identitaire pour les Algériens qui n'ont jamais fait partie de l'indépendance après avoir été massacrés le 17 octobre à Paris. Le mythe une fois en place chez Kateb Yacine, il est donc possible d'imaginer que la conscience du peuple existe, elle a enfin un poids . Entité multiforme, le peuple s'immisce dans le récit et emprunte différentes voix : celle de Rachid, et celle de Lakhdar qui va devenir un héros tragique par excellence.

Dans *Nedjma* apparaît ce que Charles Bonn appelle la « production mythique » du récit. C'est sur sa « densité mythologique » ainsi que sur la légende ancestrale que nous insisterons dans cette mise en place sur l'importance et l'influence de Kateb Yacine dans le texte sur octobre 1961. En ce sens, un personnage va se révéler nécessaire et se retrouver catalyseur de cette légende immémoriale qui s'inscrit en mythe : il s'agit de Rachid.

C'est dans une grotte que Nedjma, allégorie de l'Algérie, est conçue, l'« ogresse au sang obscur » d'après le père de Rachid, un personnage qui meurt dans cette même grotte. Or, Kateb Yacine déclare dans *le Nouvel Observateur* en 1967 que c'est en prison qu'il a accumulé « sa réserve poétique » (numéro 114, 18 Janvier 1967). La mise en abyme est évidente : Kateb Yacine conçoit *Nedjma* dans l'enfermement, de même qu'il narre une Nedjma conçue, elle aussi, dans l'enfermement. La dimension de mystère qui réside dans la conception de cette femme, de mère juive et française et de père musulman et algérien empêche toute association autobiographique à l'auteur. L'énigmatique Nedjma rassemble et disperse les protagonistes et reste le centre de gravité de tous. D'ailleurs cette grotte où le personnage symbole fut conçu, est également le lieu de la révélation de Rachid au personnage qu'est l'écrivain public. Rachid se trouve dans une fumerie, ce qui ajoute au caractère flou de la situation. Le lieu où le mythe fondateur de l'Algérie émerge ne peut s'apparenter au lieu du réel et pour que cette impression flottante de révélation soit efficace, on apprend que cette conversation de Rachid qui voit l'ancêtre Keblout apparaître a lieu après l'absorption de haschich. La conversation sur l'émergence du mythe n'est jamais révélée au lecteur et ce non-dit est l'élément le plus puissant de la création mythique. Celui qui sait est celui qui a une relation à l'infra-réel et qui communique avec les ancêtres. Il est celui qui nous fait part à mi-mots de l'existence de l'ancêtre Keblout. Celui par qui le mythe est transmis semble devoir mourir, ce qui est évident

pour le père de Rachid (Si Moktar) et pour Rachid lui-même qui périt sur un rocher, élément de pierre. Celui qui est en quête du savoir, lui, peut continuer à pérégriner dans le récit tout en ayant conscience que le mythe est présent, dans une latence opaque et explicite. Ainsi, Rachid a fait le récit mythique de la tribu à Mourad, toujours dans l'environnement clos d'une chambre (92-104). Celui-ci ne mourra pas expressément dans la nature car il ne détient pas le savoir mythique et il l'affirme d'ailleurs lui-même lorsqu'il déclare : « Trop de choses que je ne sais pas trop de choses que Rachid ne m'a pas dites » (147).

Le récit du mythe fondateur est désormais présent grâce à l'ancêtre Keblout, il est un substrat dont les pouvoirs nourrissent toute l'œuvre. La légende devient substantielle et permet aux personnages de comprendre leur situation et comme Bonn l'indique dans son analyse de Nedjma dans sa thèse soutenue en 1982 à Bordeaux: *Le Roman algérien contemporain de langue française : espaces de l'énonciation et productivité des récits*, publiée sur le site internet de Limag:

C'est encore Rachid, face au ravin de Constantine qui dégage le plus nettement la production du mythe dans la rencontre des villes et d'une Histoire millénaire : « Car les cités qui ont connu trop de sièges n'ont plus le goût du sommeil, s'attendent toujours à la défaite ne sauraient être surprises ni vaincues » (Bonn, « La production mythique du sens historique » Chapitre 2)

Cette présence du mythe contamine tous les personnages qui en ont pleine conscience grâce à Rachid. C'est cette connaissance qui permet à Lakhdar de déclarer dans la pièce de théâtre *Les ancêtres redoublent de férocité* : « Rien n'appartient à l'homme [...] La légende se montre plus vraie, plus lucide que l'Histoire, c'est la revanche du verbe ancien » (Les ancêtres

83). Ainsi, la résistance est-elle non seulement nécessaire, mais elle apparaît comme un motif ancestral car le pays s'est toujours trouvé en proie à l'envahisseur. Les Romains, les Arabes et les Français se retrouvent dans la même position de forces menaçantes. Il est donc primordial de noter ici que les Arabes et les Français occupent la même position ennemie face à la légende ancestrale. En ce sens, l'étoile mentionnée diffère de celle de l'Islam, la religion dominante qui ne se trouve pas dans le mythe originel, mais qui devient une composante contingente au déroulement du récit. *Nedjma* danse du réel à la légende, passe d'un monde à l'autre dans le chaos d'une Algérie occupée pour parvenir à retrouver ses multiples racines. Le chaos seul permet au mythe de remonter des profondeurs inconnues. La généalogie est toujours floue et par conséquent l'unité est inconcevable. Rachid et Nedjma sont-ils frères et sœur ? Nedjma est la fille illégitime dont la paternité peut être attribuée à quatre hommes, car la légende urbaine, le « on dit, » fait circuler la rumeur que la mère de Nedjma s'est retrouvée avec quatre hommes différents dans la grotte où Nedjma est conçue et elle se retrouve elle-même déchirée entre l'amour de quatre hommes. La parenté chez Kateb Yacine est toujours incertaine et la linéarité de la généalogie n'a plus guère de place dans la structure du récit. C'est grâce à l'émergence du mythe que le peuple retrouve l'idée d'une identité commune mais multiple. Il convient donc de se demander quelle communauté, issue du mythe évoqué, est possible dans cette évolution. On a vu précédemment que le *Cadavre encerclé* et *Nedjma* ont été écrits en même temps et Kateb Yacine déclare dans un entretien pour France Culture cité par Saddek Aouadi en 2006 :

La poésie est la base de tout. *Nedjma*, c'est un poème, une pièce de théâtre [...] Cela a commencé par le poème, c'est passé par la forme théâtrale [...] vers 46-47, j'avais déjà écrit les deux premiers actes de la tragédie. (Aouaddi 1033)

Il ajoute que la forme dramatique, consubstantielle au poème, lui donne la possibilité d'ouvrir la réception à un plus grand public :

Dans le théâtre, le verbe poétique trouve son public et il se matérialise. L'acte poétique devient réellement palpable. Quelque chose d'humain, on voit un public, des gens qui font quelque chose. (Aouaddi 1039).

Kateb Yacine lui même revendique d'ailleurs lui même une affiliation à la tragédie classique :

J'ai rencontré Brecht (que j'admire), mais nous avons polémisé. D'après lui la tragédie ne se justifiait plus, les situations tragiques étant sans issue. C'est en partie vrai. Pour moi, la tragédie est animée d'un mouvement circulaire et ne s'ouvre et ne se détend qu'à un point imprévisible de la spirale, comme un ressort. Ce n'est pas pour rien que dans le métier on dit les « ressorts de l'action », mais cette circularité apparemment fermée, qui ne commence et ne finit nulle part, c'est l'image même de tout univers poétique ou réel. [...]

D'ailleurs pour s'en tenir aux classiques occidentaux, depuis Eschyle jusqu'à Shakespeare, la tragédie est faite pour montrer précisément ce qui est sans issue, ce qui se débat et se joue contre les règles et les principes du « ce qui devait arriver », contre les conventions et les apparences. Que dit encore Brecht ? Ceci : « mieux vaut, dans une pièce, tourner l'ennemi en ridicule », optant pour la tragi-comédie, et qui conduit de compromis en compromis [...]. Prenons un exemple brûlant : en Algérie il y a des gens qui se battent et qui, croit-on, ne se posent pas de problèmes. Or, nul d'entre vous n'ignore que dans le soldat le plus héroïque, en marge de l'action la plus mouvementée, il y a toujours et jusqu'au bout, un débat sans issue. Dans la comédie, il y a la négation de

l'ennemi systématique, rien de plus facile [...] il suffit d'avoir du talent. Il en va autrement quant à la tragédie, où l'ennemi existe et où sont exprimées toutes ces contradictions, tout ce qui peut être contenu dans l'action pure et simple. C'est par la tragédie, forme la plus élevée, que le théâtre affronte les grands sommets de la dramaturgie. (Aouaddi 1040-1042).

Kateb Yacine tente donc de ne pas envisager l'Indépendance de son pays de manière manichéenne. Il est conscient qu'en construisant littérairement un mythe fondateur de l'Algérie, le pays retrouve une origine, certes, mais que cette origine sert juste de ciment à la collectivité. La présence française (comme l'arabe auparavant), a transformé les possibilités d'union totale culturelle est politique. La diversité intrinsèque à l'Algérie en voie d'émancipation se fait en relation au colon. Il est tout simplement impossible de l'occulter. La différence fondamentale entre Brecht et Kateb Yacine semble-t-il, dans cette longue citation, est le rapport à « l'ennemi ». Brecht le désigne et le dénigre car il construit dans sa dramaturgie une idéologie. Kateb, lui sait que la relation au pays colonisateur ne peut juste être effacée. Revenons donc au fondement de cette tragédie classique pour comprendre ses ressorts. Édouard Glissant considère que la tragédie sur le modèle antique s'articule d'une manière quasi archétypale : selon lui, elle concerne toujours la communauté qui se retrouve sous le joug d'un pouvoir, d'un maître illégitime. Dans la tragédie grecque, seul le sacrifice d'un héros victimaire permet le rétablissement de l'ordre légitime et le sacrifice affecterait donc le maître aussi. Cette situation biaisée, où le pouvoir est usurpé, constitue ce qu'il appelle le « dissolu ». Le dissolu concerne toujours une communauté. De même que la tragédie grecque, la tragédie élisabéthaine et Shakespeare en particulier s'attache à trouver ce héros qui permettrait à la communauté de retrouver une harmonie : ainsi

Hamlet rétablira-t-il la légitimité en se débarrassant de « ce qu'il y a de pourri dans le royaume du Danemark » (Acte I scène 4). Cependant il convient de se reposer la question de la légitimité du pouvoir dans *la Tempête* de Shakespeare. La communauté en question devient le Monde et les colonies. Le Postulat selon lequel L'Européen incarné par Prospéro détient le pouvoir et le savoir et se trouve dans un état de droit rend le dialogue avec Caliban impossible. Edouard Glissant y fait allusion dans son hommage à Aimé Césaire publié dans *Mondes Francophones* en 2008:

Si la tragédie est la résolution d'un dissolu, il est juste de considérer les tragédies des poètes anticolonialistes, ou plus simplement des poètes des pays du Sud, comme des tentatives de résoudre cet inconcevable dissolu qu'ont représenté l'acte de coloniser et ses conséquences. La parole tragique accompagne cette autre action qui à son tour s'oppose au geste du colonisateur. Le monstre Caliban tout soudain est une conscience. Mais il arrive aussi que la résolution du dissolu avorte, dans l'architecture tragique comme dans la réalité souffrante des pays, et les histoires récentes en proposent combien d'exemples. (Glissant, 2008. « Passion du Poète »)

Cette importance de la tragédie comme texte fondateur de l'identité peut se lire dans les textes de Kateb Yacine. L'outil d'analyse de la tragédie proposé par Glissant confirme le propos de Charles Bonn. Kateb Yacine a dès lors une influence considérable sur les écrivains qui choisissent d'inclure le 17 octobre 1961 dans le récit de fiction. Il devient un médium de conscience collective, et il convient de voir comment il met en forme l'illégitime action du pouvoir colonial en Algérie française. Ce détour permet de comprendre comment le soulèvement du 17 octobre 1961 a pu prendre racine pour un peuple algérien en devenir.

b) *Les pacifications : 1945*

Le cadavre pose la question de la légitimité du pouvoir colonial. La pièce rend compte des mouvements de pacification : le 8 Mai 1945, jour de l'armistice, un soulèvement a lieu en Algérie, le pays ne veut plus être sujet de ce pouvoir établi par la force. Ceux qui se sont battus aux côtés des soldats de la Métropole se voient violemment réprimés. Le dissolu est la substance même de la tragédie. La conscience collective du peuple algérien, qui désormais peut s'appuyer sur un mythe établi dans *Nedjma*, commence à vouloir résoudre le dissolu dans lequel la colonisation française a plongé le pays. La tragédie va mettre en scène le sacrifice d'un héros victime et à partir de la théorie glissantienne, et on peut se demander si ce sacrifice va permettre de résoudre le dissolu de l'Algérie et de la Colonisation. Une nouvelle responsabilité incombe aux personnages: se réapproprier leur *polygone étoilé*. La récurrence des personnages dans la pièce propose une vision particulière de l'Algérie. Les personnages ayant réussi à s'unir autour de leur propre cause dans *Nedjma*, il est temps de voir la façon dont cette lutte va se mettre en forme dans *Le cadavre encerclé*.

La pièce s'ouvre sur un mur de corps mutilés, un quasi-charnier dans lequel le peuple algérien gît. Les cadavres chus font état du dissolu de la situation. Il s'agit donc pour les voix qui s'en élèvent de proclamer la situation illégitime dans laquelle le pays est plongé. La scène est abjecte : Kateb Yacine met en scène un pays dont le pouvoir est illégitime mais suffisamment puissant pour écraser le peuple légitime laissé gisant à terre, moribond. Lakhdar, Mustapha, Hassan et Nedjma savent que la lutte contre le pouvoir illégitime est nécessaire même si elle est vaine. La pièce donne à voir la sanglante mise en œuvre de cette lutte. La répression de ceux qui

tendent de freiner l'occupation et la suprématie coloniale est sans merci. Yacine utilise le personnage de Lakhdar comme une métonymie de l'Algérie encerclée. Dans cette Algérie dissolue, Lakhdar blessé semble revenir de l'au-delà pour accomplir sa mission de résistance face à l'occupation. Kateb Yacine ne laisse cependant pas la voix de Lakhdar s'apparenter à celle d'un héros du réalisme fantastique. Lakhdar n'est pas un revenant comme dans les romans de Juan Ruflo, mais un agonisant et il place ceux qui l'encerclent dans une immédiateté oppressante. L'indication scénique inaugurale indique que la phase du sacrifice du héros a déjà été enclenchée : le monologue de Lakhdar se présente comme un tunnel, une entrée en matière qui a lieu après le fait accompli. Comme chez Eschyle, l'entrée dans le tragique est immédiate. Dans les *Perses*, l'auteur Grec désigne le héros tragique d'emblée en empruntant la voix de Darius, roi des Perses, qui a subi des pertes insurmontables en guerre. De la même manière, la désignation du héros tragique se fait dès l'ouverture de la pièce dans *Le cadavre*: la voix de Lakhdar traverse le charnier humain. Cette voix de Lakhdar est le leitmotiv de la pièce : les cinq monologues de l'agonie scandent l'œuvre et deviennent un acte de résistance en eux-mêmes. Au début de la pièce, il est question d'une « plaintive rumeur » mais, très vite, il apparaît que Yacine emprunte la voix du héros à l'agonie pour un appel à l'action. Nous sommes en Algérie, mais Lakhdar se fait d'emblée porte-parole de tous les opprimés du pouvoir colonial : « Ici est la rue des Vandales. C'est une rue d'Alger ou de Constantine, de Sétif ou de Guelma, de Tunis ou de Casablanca ». La tragédie de Kateb Yacine ne raconte pas l'Algérie, elle établit un « État de Monde » où le dévoilement concerne la communauté algérienne et celles qui sont victimes de la même situation.

Le dissolu tragique est donc ce colonialisme mais également la tentation d'accepter ce colonialisme à travers des personnages comme Tahar (beau père de Lakhdar) ou comme le

marchand qui sont du côté des Français. Kateb Yacine, comme Eschyle, ne tranche pas, il veut mettre en scène tout le peuple dans sa conscience collective. Pour comprendre cette évolution, un retour à la définition du tragique d'Edouard Glissant s'impose. Glissant fait référence à Hegel qui, dans son *Esthétique* (livre 3) définit la conscience naïve en opposition à la conscience politique. Selon lui, la conscience est naïve chez Eschyle et Sophocle et la conscience politique arrive avec Platon et Aristote. De la conscience instinctive, on arrive à la conscience politique quand le peuple prend possession d'une mémoire collective, d'une identité commune. Dans *Nedjma*, la conscience est encore naïve et elle va trouver un ancrage dans le mythe. Ce n'est qu'à partir de cet ancrage que la conscience collective peut se mettre en forme. Le personnage qui servait de vecteur entre l'infra-réel et le monde des personnages de *Nedjma*, Rachid, n'est plus. La conscience naïve du peuple glisse à ce moment doucement vers une conscience collective politisée. La conscience collective se présente donc comme une communauté multiple. L'ouverture introduit le personnage en héros car il adopte la cause du peuple, c'est-à-dire celle de rétablir un ordre qui satisfasse la conscience collective dans le pays. Ce qui s'apparenterait à ce qu'il y a de « pourri dans le royaume du Danemark » concerne le Maghreb mais aussi d'autres régions du Monde qui vivent une occupation. Ce dérèglement, ce dissolu est exprimé dans les phrases inaugurales : « Ici je suis né, ici je rampe encore pour apprendre à me tenir debout, avec la même blessure ombilicale qu'il n'est plus temps de recoudre. » Certes, Lakhdar rampe car il est blessé par les troupes (françaises) mais il s'agit d'une métaphore cinglante qui montre ici la situation d'un peuple asservi.

Il convient cependant de mentionner que la cause commune adoptée par Mustapha, Hassan, Lakhdar et Nedjma ne les place pas sur le même niveau scénique. Le héros Lakhdar est isolé d'emblée. Il emprunte la voix de la conscience collective du peuple spolié et cette position

le place paradoxalement dans une solitude caractéristique du héros tragique. Il est le cadavre sur un mur mais il s'apparente aisément à un cadavre emmuré lorsqu'il s'écrie : « C'est alors qu'un mur immense est élevé entre la ville immense et moi » (*Le cadavre* 23). La séparation géographique de Lakhdar et de ces trois compagnons annonce la distance idéologique dans la lutte car Lakhdar n'a plus que l'option de faire parvenir sa voix par-delà les murs.

Saddeck Aouaddi définit brillamment l'esthétique tragique de Kateb Yacine mais il affirme que la solitude de Lakhdar n'est « ni absolue, ni totale, ni définitive, ni sans issue ». Selon Aouaddi, « à la solitude du héros tragique grec, Kateb substituera donc d'abord la solidarité du couple, puis celle du groupe » (1049).

Or, lorsque Nedjma part à la rencontre de Lakhdar et qu'elle le trouve enfin dans la deuxième partie de la pièce de théâtre, elle l'interrompt : « Je ne veux pas entendre » nous dit-elle, et elle réitère ce refus à plusieurs reprises. Si Nedjma, allégorie de l'Algérie en exil sous le pouvoir colonial, refuse d'entendre la voix de Lakhdar, le héros tragique est désespérément esseulé. De même, Nedjma n'accepte pas que Lakhdar lui préfère l'action politique, ce qui est évident lorsqu'elle déclame ce que j'appellerais le poème de sa solitude:

Voyez la poitrine aveugle

Loin de l'amant sevré

Jamais ne sera mûr

Le sein noirci par l'absence

Plus une bouche ne saura m'écumer

Lakhdar s'endort avec d'autres que moi

Vous m'aviez prévenue

J'avais rêvé la fusillade

Mais il devait revenir au crépuscule
Je devais lui cacher mes pleurs et son couteau
Et me voici vouée à la nuit solitaire
Veuve jamais déflorée
En l'holocauste de fourmilière qui hante sa corolle
Ainsi m'a quittée Lakhdar le mâle fourmi
Qui traversa le parfum altier de ma couche
Pour tomber en ce tas de corps inconnus (Aouaddi 19)

Celle avec qui Lakhdar s'endort, c'est la lutte politique. Le « couteau » engendre « les pleurs » et il semble donc qu'il y ait une contradiction irréductible. Dans ce magnifique chant, le personnage Nedjma a pris conscience du choix de Lakhdar qui ne peut concilier amour et politique. En ce qui concerne le groupe, Mustapha et Hassan, eux, semblent hypnotisés par Nedjma et ils continuent de suivre le moindre de ses mouvements. Ils ne dialoguent jamais directement avec Lakhdar, ils veillent sur l'étoile tandis le marchand ou Tahar, le père de Lakhdar, refusent toute tentative de lutte, se sachant inférieurs militairement et économiquement. Leur résignation à la situation ajoute une dimension poignante à cet état politique.

Un deuxième mouvement de foule vient séparer Nedjma et Lakhdar dans la pièce. Le héros de nouveau seul, va se voir soigner par une infirmière française, Marguerite. Ce moment est capital dans la pièce : l'évocation des sentiments naissants entre les deux personnages n'a cependant pas pour fonction de mettre fin à la solitude du héros. En effet, Marguerite est fille d'un commandant de l'armée française et Hassan assassine ce père militaire dans une situation de confusion. Le Commandant n'est pourtant jamais présenté comme un ennemi direct mais

comme une victime de la situation qui a conscience de la rébellion qui se met en place : il se compare aux Romains face aux Numides et mentionne que « [Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie sont] toujours le même pays. Nous ne parviendrons pas à submerger ses habitants ». De plus, lorsque Marguerite est interrogée sur son père, il lui suffit d'une proposition pour expliquer la situation : « il exécute ». Kateb Yacine dément là toute tentative de vision manichéenne du conflit.

Si l'assassinat du père de Marguerite fait basculer la tragédie, c'est parce que l'acte fait de Marguerite un membre du chœur à part entière. Elle se fait actrice de la tragédie collective engendrée par l'occupation française et prend les armes contre l'occupation. L'enjeu de la tragédie étant le Monde, il est difficile de concevoir un chœur monolithe à la manière du théâtre grec. Le chœur devient un élément dialectique, comme le mentionne Edouard Glissant. Il n'est plus spectateur comme chez Eschyle mais il se doit d'agir dans la tragédie de la décolonisation. Marguerite est ainsi incluse dans le processus de formation de la collectivité. Le point de vue n'est pas seulement celui de l'Algérien et la tragédie de la colonisation de l'Algérie implique également la tragédie du colonisateur. Marguerite est d'abord incluse dans le chœur, qui se divise ensuite en deux voix. La représentation de la conscience collective sur scène n'est donc pas univoque. D'ailleurs, lorsque Lakhdar est arrêté et torturé, le chœur se retourne contre Marguerite en l'accusant de « tarder à rejoindre le camp des victimes ». Ce vers est repris par Lakhdar qui semble affectivement attaché à Marguerite. En ce sens, on peut noter que dans les œuvres littéraires suivantes de Kateb Yacine, Lakhdar ira trouver refuge en France. Son exil qui peut sembler paradoxal est en réalité annoncé dans cette tragédie. Le chœur reprend la phrase de Mustapha, « comment pourraient-ils vivre sans nous ? » (*Le cadavre* 15). La dialectique du

maître et de l'esclave hégélienne est reprise en chœur pour rappeler au spectateur que la rencontre coloniale a créé une interdépendance entre les deux partis.

Puis, le chœur se divise de nouveau à la fin de la pièce pour créer un nouvel ordre : le chœur des femmes et le chœur des hommes communiquent. Le chœur des femmes permet de dévoiler une autre vision de Kateb Yacine, celle de la mère qui est tristement associée à « la femme sauvage ». Cette figure est également dispersée dans plusieurs œuvres de Kateb Yacine et sera reprise par de nombreux auteurs comme Hélène Cixous ou Leïla Sebbar entre autres. Un quartier d'Alger porte le nom du « Ravin de la femme sauvage ». Ce quartier est connu pour sa tendance à la révolte. Il y a deux versions quant à l'origine de cette terminologie : la première est celle que l'on raconte aux filles. Il y a une femme qui a perdu son fils. Celui-ci refuse l'occupation coloniale et part se battre contre l'ennemi. Le fils disparaît et la femme perd la raison : elle devient ermite et chaque jour, les habitants l'entendent crier son désespoir. Dans la deuxième version, les fils, eux, apprennent que le quartier est en réalité un lieu où des armes sont cachées et où la résistance s'organise. Et le fils de Lakhdar et de Nedjma, Ali, de construire des frondes pour se défendre dans la scène finale de la tragédie où il jette des oranges amères au public à la fin de la pièce, comme si Kateb Yacine voulait réduire l'impact de la fiction et rappeler au spectateur que le conflit franco-algérien est réel malgré le caractère fictif de la pièce de théâtre. Les deux voix du chœur soulignent les différents espaces alloués aux hommes et aux femmes pour finir par recommander aux militants de rester « dans les refuges » à l'unisson. La conscience politique est en place, solidement ancrée, et la mixité sociale de l'enfant métisse est déjà une question en germe. De plus le fait que Kateb mentionne une barrière dans la mixité des hommes et des femmes dans le chœur final reflète les prémices d'une division de l'espace social en Algérie

Il convient enfin de se demander si le sacrifice du héros victimaire et seul permet une résolution du dissolu car il n'y a pas d'issue au problème colonial dans la pièce proposée. Lakhdar n'est pas exécuté par l'armée tortionnaire. Il est relâché car l'armée par ses méthodes pense avoir anéanti sa psyché. Kateb Yacine mentionne déjà les pratiques de l'armée lors des « évènements d'Algérie » quelques années plus tard. Kateb Yacine mentionne ces méthodes, mais il apporte une fin tragique inattendue. C'est Tahar, le père de Lakhdar qui achève le cadavre agonisant de Lakhdar d'un coup de couteau. La trahison vient de l'intérieur comme si Kateb Yacine pressentait déjà la complexité de la relation entre Algériens après la colonisation. La tragédie semble s'achever dans une impasse, la tentative de résolution du dissolu semble réduite et cette fin est annoncée par Lakhdar dans son premier monologue où il est question de « prolonger l'impasse vers des chevauchées à venir ». Le seul dénouement possible à ce point est celui qui est annoncé quand Ali jette les oranges au public. Ali est l'enfant de la première crise et il porte l'affiliation au combat de son père : « c'est le couteau de mon père, c'est mon couteau » (*Le cadavre* 66). En ce sens, la pièce de théâtre de Kateb Yacine est cruciale pour comprendre l'importance de son travail qui établit les prémices d'une communauté algérienne. Sans ce travail, il est difficile de comprendre comment la population a pu trouver l'esprit communautaire qui est nécessaire pour le rassemblement du 17 octobre 1961 qui a lieu à Paris. Ce détour par une Algérie en formation pendant les « pacifications » de 1945, à Sétif et à Guelma, rassemblements auxquels Kateb Yacine a participé à l'âge de quinze ans permet de mettre en perspective la complexité dans laquelle la population se trouve au moment où les revendications indépendantiste de l'Algérie commencent à se faire plus pressantes.

Le héros tragique ne parvient pas à résoudre le dissolu de l'Algérie contemporaine dans *Le cadavre* mais la tentative de Kateb Yacine, à travers son action anticoloniale reste un chant

qui a réussi à se faire entendre par delà l'emmurement. Il n'a pas fait vaciller le maître illégitime immédiatement, mais quelques années plus tard, l'Algérie gagne son indépendance, après le massacre du 17 octobre à Paris. Le sacrifice du héros victime ne débouche pas sur une résolution mais sur une intuition qui relève de *la pensée du tremblement* que Glissant théorise dans la *Philosophie de la relation*. La littérature se fait donc porte-parole de questions cruciales sur l'état du Monde. Kateb Yacine avec *Nedjma* et *Le cadavre encerclé* offre à sa communauté une raison suffisante d'exister par elle-même. Les deux œuvres se complètent, explorant les possibilités de l'écriture sous différents angles tout en restant opaque. Le génie de Kateb Yacine éclate également dans ce tour de force : Il n'y a jamais aucune prétention d'arriver à l'essence des choses, car comme la tragédie fondamentale d'Eschyle, la tragédie de Kateb Yacine est instinctive, à la recherche de ses propres fondements dans la forme : elle précède et pressent le monde dans le fond, ce qui la rend toujours valable à l'époque contemporaine.

L'affiliation à Kateb des auteurs qui remettent en scène le 17 octobre 1961 est naturelle et organique : tous les auteurs le citent. Kateb est un archétype dans la transcription de l'histoire coloniale qui oppresse et viole la foule. La répression civile en France trouve une filiation dans l'histoire coloniale algérienne. En ce sens, Kateb Yacine est incontournable dans la transcription du massacre car c'est un pionnier de la transcription de l'horreur de cette répression civile raciste et impérialiste. Le récit de Lakhdar et de son combat contre les troupes françaises colonialistes est transféré sur le territoire français au moment de la guerre d'indépendance de 1956 à 1962. Par son travail sur la mise en forme de l'histoire de son pays, Kateb Yacine permet de comprendre à partir de quelle histoire coloniale les auteurs évoqués se placent pour écrire la complexité de la nuit du 17 octobre.

b) *Kateb Yacine et le 17 octobre 1961*

Nedjma et *le cadavre* sont deux textes écrits en 1956, avant la répression civile du 17 octobre 1961, et ils portent la marque des Pacifications et du moment où l'Algérie s'insurge. *Polygone étoilé* est écrit dix ans plus tard, au moment où Kateb Yacine est exilé en France car il est menacé en Algérie ; il devient alors un exilé et se révolte contre l'horreur du 17 octobre par un poème intitulé « Dans la gueule du loup » écrit au lendemain de la répression tandis qu'il est en voyage en Russie.

Peuple français, tu as tout vu

Oui, tout vu de tes propres yeux.

Tu as vu notre sang couler

Tu as vu la police

Assommer les manifestants

Et les jeter dans la Seine.

La Seine rougissante

N'a pas cessé les jours suivants

De vomir à la face

Du peuple de la Commune

Ces corps martyrisés

Qui rappelaient aux Parisiens

Leurs propres révolutions

Leur propre résistance.

Peuple français, tu as tout vu,
Oui, tout vu de tes propres yeux,
Et maintenant vas-tu parler ?
Et maintenant vas-tu te taire ?

Dans ce poème, Kateb Yacine interpelle directement le peuple français, il le tutoie et en appelle à sa conscience politique. Il compare le massacre du 17 octobre à celui de la répression civile de la Commune en 1871, où les Communards sont massacrés avec une violence inouïe par les Versaillais, les représentants de la République bourgeoise de Versailles. Comme pour le 17 octobre, le nombre de victimes du massacre est encore discuté de nos jours, tout comme pour le 17 octobre. Cet événement d'insurrection civile réprimée reste dans la mémoire des Parisiens qui tentent de maintenir l'histoire du refus de l'oppression à un pouvoir politique qui confisque les droits civils des citoyens pour tenter de contrôler la ville de Paris. Dans ce poème, Kateb Yacine en appelle à l'esprit civique des Français auquel il croit puisqu'il a choisi de se réfugier à Grenoble, en France.

Cet appel est intitulé « Dans la gueule du loup », une expression populaire pour qualifier une situation où les personnes se mettent volontairement dans une situation de danger. Si l'on se jette dans la gueule du loup, c'est qu'on se retrouve en situation de danger. Kateb Yacine ne mentionne pas si, à son avis, c'est le FLN qui a jeté les Algériens de Paris dans la gueule du loup, mais il insiste sur le devoir civil de ne pas garder le silence et de dénoncer la répression. Néanmoins, il n'est pas certain de cette réaction citoyenne puisque c'est sur un mode interrogatif qu'il interpelle le peuple français en fin de poème : « Oui, tout vu de tes propres yeux,/Et maintenant vas-tu parler ?/Et maintenant vas-tu te taire ? ». Kateb Yacine ne tranche pas, il verbalise les deux possibles postures du peuple : parler ou bien se taire. Il semble bien que ce soit

le silence qui ait gagné le consensus et que, comme chez Sebbar, Kettane et Lallaoui, comme le peuple français, la Seine soit désespérément muette même si elle est rougie du sang de civils.

Kateb Yacine écrit un roman autre roman, le *Polygone étoilé* paru chez Seuil en 1967. Ce texte suit l'évolution du même personnage Lakhdar qui émigre en France à la suite de l'indépendance, qui se jette « de cette jonction préméditée «dans la gueule du loup » (33). Il réitère le titre de son poème qui s'adresse directement à la France en début du récit pour indiquer à quel point ce personnage se retrouve apatride. Il arrive cependant à rassembler un soupçon de vie. Il émigre à Marseille d'abord, puis il rêve de Paris lorsqu'il est à Arles. Il s'arrête à Grenoble dans le Dauphiné, une région historiquement marquée par la Révolution française et par la résistance. Il regarde le Drac tout en se remémorant les siens perdus dans un autre fleuve, la Seine (on pense ici à Kateb Yacine qui a vécu à Grenoble et qui y est mort en 1989 lorsqu'il mentionne que Lakhdar regarde le Drac). Ce n'est pas là une référence autobiographique qui importe à l'analyse, mais la mise en écriture d'une tension : celle qui le relie à ces ancêtres, et celle qui relie Lakhdar à l'institutrice qui lui a donné un outil, la langue du colon et sa maîtrise.

Entre la France qui ne lui réserve pas un accueil chaleureux et son pays d'origine, qui est en transition, il nous parle de l'an III de l'Algérie libre. Lakhdar est tiraillé et il tente de se construire un but. En effet, Kateb Yacine montre à quel point les pays indépendants se referment dans un communautarisme religieux. Il insère une note de l'AFP qui raconte qu'au Maroc, le 21 janvier, un homme sert d'exemple et qu'il est réprimandé par la police pour avoir brisé le jeûne du Ramadan en public. Dans le *Polygone*, Kateb emprunte une voix kabyliste en réaction au régime arabe musulman en place : « Le prophète Lacoste l'avait prédit, même s'il ignorait que l'Algérie arabe et musulmane allait prendre la relève de l'Algérie française pour pacifier la barbarie » (*Polygone* 99).

Avec ces remarques, Kateb Yacine exprime clairement un lien entre un Algérie qui est l'assemblage d'anciens départements français et le Maroc où la monarchie regagne sa souveraineté après le protectorat. Dans les deux pays, le constat est le même : un endoctrinement religieux continue d'opprimer les Kabyles d'Algérie, les Amazigh ou les Rifains du Maroc. Il compare d'ailleurs le régime religieux à celui du Yémen ou de l'Afghanistan qui sont des royaumes où la religion a plongé la société dans un obscurantisme sanglant dès les années 60. Il est intéressant de lire que cinquante ans plus tard, les deux régimes contre lesquels Kateb Yacine met en garde sont dans une situation politique sanglante et explosive : le Yémen avec une tension extrême entre le puritanisme religieux et la volonté du peuple de s'en affranchir, et l'Afghanistan, une aberration politique sponsorisée par les États-Unis qui tente par la guerre de domestiquer la bête politique et religieuse qu'elle a contribué à fabriquer.

Tout au long du *Polygone étoilé* un va-et-vient se met en marche ; le personnage oscille entre le retour aux ancêtres, à ceux qui ont précédé la colonisation et qui ont tenté de l'empêcher comme l'Emir Abdelkader au moment de la colonisation française et le présent, la découverte d'une France qui rejette les ressortissants algériens. Cette filiation du personnage éduqué à une histoire précoloniale lui permet de garder un centre de gravitation dans cette France qui semble l'ignorer. En reflet de l'institutrice, et comme dans les tragédies du *Cercle des représailles*, Kateb Yacine fait apparaître Marguerite dans le récit. Elle est un adjutant dont le héros tombe amoureux, l'éloignant de Nedjma, allégorie de l'Algérie qu'il a laissée derrière lui, de l'autre côté de la Méditerranée. Le développement de la relation avec la femme française est crucial dans la dynamique du récit : elle maintient le personnage dans un suspens identitaire. Il ne s'agit pas pourtant d'un personnage éclaté et schizophrénique qui se perd dans les affres de la différence identitaire, mais plutôt de la tentative d'un homme d'allier en lui toutes les influences

qui ont nourri son expérience, faisant de lui un être complexe et en contact direct avec le monde. La relation avec Marguerite empêche toute possibilité de haine fondamentale de la France ou de rejet de la langue.

Kateb Yacine est donc en amont d'un certains nombres de paradigmes de la transcription du massacre des Algériens par les autorités françaises. Il inscrit un style particulier dans sa retranscription des pacifications, utilisant la fiction pour valider la lutte d'un peuple pour le droit de disposer de lui-même. Il se fait scribe d'une histoire occultée et sa production littéraire influence les générations d'écrivains suivants qui tentent de définir la complexité de leur identité multiculturelle sur un territoire français qui n'est pas enclin à accepter les différences. On a vu qu'il était un auteur phare qui influence cette recherche de mémoire pour les écrivains qui ont une affiliation identitaire à l'Algérie, mais cette affiliation et la présence de Kateb Yacine dans la retranscription des événements du 17 octobre ne s'arrête pas aux seuls auteurs d'origine maghrébine.

En effet, deux écrivains français qui n'ont pas d'affiliation identitaire directe à l'Algérie font subir aux personnages de Kateb Yacine une traversée temporelle : Arno Bertina et Éric Michel. Le premier publie *Le dehors ou la migration des truites* en 2001 chez Actes Sud, un roman dans lequel Kateb est le personnage principal. Il est maintenant marocain, et il est marié à une Française qui se prénomme Dora. Le choix de ces noms n'est pas fortuit, comme on peut l'anticiper. Quant à Éric Michel, il met en scène Nedjma, l'étoile de Kateb Yacine, personnage principal de son roman épique *Algérie, Algérie*, publié aux presses de la Renaissance en 2007

2) *Le dehors ou la migration des Truites* ou Kateb à rebours.

a) *Bertina au-delà de la fiction*

Arno Bertina publie *Le dehors ou la migration des truites* en 2001, tout comme Lallaoui, moment où le discours sur le 17 octobre se délie. Ce roman se présente à priori comme une fiction où deux histoires se font écho : d'une part il y a un couple mixte, où Kateb, un Marocain, est marié à Dora, une femme française de famille bourgeoise. Il est certain que le choix du nom du personnage force à une affiliation à Kateb Yacine. Ils ont des enfants, et leur vie de couple mixte est extrêmement difficile, tout comme la relation de Lakhdar à Marguerite chez Kateb Yacine. Le rejet social de Dora en France parce qu'elle a fait le choix d'aimer ouvertement un Arabe est la toile de fond du récit de cette famille que la nuit du 17 octobre va disperser et traumatiser à jamais. À cette histoire d'un migrant marocain vient d'ajouter une autre trame, celle d'un homme nommé Malo, un médecin français qui s'installe à Alger et qui épouse Lorraine, la fille d'un colon algérien. La violence à Alger pousse le couple à revenir en France et fait de ce couple des Pieds Noirs. Lorraine est rejetée par la famille de Malo qui lui réserve un accueil exécrable, la trouvant trop mate de teint. De ces destins forcés à l'exil, Arno Bertina tire le titre de son roman : « La Méditerranée, c'est la migration des truites qui retournent mourir là où elles sont nées » (*Le dehors ou la migration* 156). Ce récit pourrait se présenter comme purement fictif si le narrateur ne s'engageait pas directement dans une conversation explicite avec l'histoire nationale de la France en ce qui concerne l'Algérie. En effet, au chapitre deux, Kateb suit un cours d'histoire où un professeur explique les idées de Fernand Braudel sur l'histoire, et qui est rappelé en introduction de cette thèse par Michel Foucault : « une succession d'évènements ne suffit pas à rendre compte del'Histoire » (*Le dehors ou la migration* 32). Il y a sur la même page, une interjection du narrateur qui sort du récit qui se présente comme une fiction pour s'adresser directement au lecteur dans une phrase qui explicite le but du livre : « et

c'est tout l'intérêt de ce livre ». Avec cette parabase, il n'est donc plus possible de se distancer de la réalité de la nuit du 17 octobre en lisant le récit de Bertina.

b) *Le 17 octobre 1961*

Kateb et Dora s'aiment, et il y a dans le texte plusieurs indications que cette relation est d'abord désirée par Dora qui brave tous les interdits imposés par sa famille et en particulier sa mère qui la renie au moment où elle fonde une famille avec un Marocain. La difficulté de vivre leur amour est omniprésente avant les événements du 17 octobre. Le chapitre deux du livre insiste sur l'état de guerre silencieuse à Paris et le couple cherche désespérément un hôtel qui les accueillerait. Cette recherche est vaine et confirme le rejet social de la mixité puisque le couple se heurte au refus des hôteliers de laisser entrer un couple qui brave le tabou. Bertina prend la peine de raconter comment les commerçants réagissent. Un homme en particulier accepte le couple en croyant juste à une relation éphémère entre Dora et Kateb. Quand celui-ci découvre qu'ils sont mariés et qu'ils ont des enfants, il insulte abondamment Dora de tous les noms qualifiant une femme de mauvaise vie. Le rejet est donc total de la part des Français. Cette situation est beaucoup plus difficile à vivre pour Dora qui est taxée du mépris absolu de ses compatriotes (*Le dehors ou la migration* 32). Pour Kateb qui fait partie d'une organisation innommée (mais on imagine ici que c'est le FLN), son mariage avec une Française est mal perçu et cette union est vue d'un œil suspect par tout le monde extérieur au couple. Ce dérèglement social raciste que vit Dora crée chez elle une dépendance complète envers Kateb. Très vite, ils se retrouvent tous les deux au milieu d'une « manifestation pacifiste » (35). C'est bien la manifestation du 17 octobre dont il est question et plusieurs éléments concordent : la pluie, le

déchaînement de la violence. Il est même question du couvre-feu. Les pages suivantes racontent la violence de la répression policière Boulevard Sébastopol, où toutes les grilles de métro sont fermées et les manifestants sont pris en étau par la police qui les matraque. Ces policiers sont complètement dépersonnalisés, ils ne sont que « casques noirs » et un « bouclier » devant une « mâchoire d'acier » dans la remise en scène de la nuit du 17 octobre qui se fait par le point de vue de Kateb. Dans la débâcle, il perd Dora et se retrouve dans un « vélodrome » parqué plusieurs jours. C'est dans ce contexte d'enfermement que le bruit court : les Arabes ont été jetés dans la Seine (43). Certains auraient péri tandis que les prisonniers se rassurent en espérant que le froid de l'eau ait pu réveiller certains d'entre-deux qui auraient survécu.

Quelques chapitres plus loin, le 17 octobre est remis en scène du point de vue de Dora et de son confinement qui va s'avérer pire que celui de Kateb. Dora insiste sur le fait qu'il y avait peu de Français et qu'elle était au milieu de Marocains, d'Arabes, d'Algériens (Kateb indique avoir entendu parler des Tunisiens dans son récit). Il y a donc un courage inimaginable de la part de Dora qui se joint au cortège pour dénoncer le couvre-feu raciste dont sa famille est la cible. Le récit de Dora tourne très vite au cauchemar. Elle est arrêtée et torturée dans un commissariat pendant sept jours (99). La police s'acharne contre elle car elle a commis le crime ultime, celui de fonder une famille avec l'ennemi innommable. Le fait que son nom soit Du Rocher épouse Azani, favorise l'acharnement de la police qui la place en garde à vue. Elle est violée avec des matraques et humiliée par la police qui la fait « pisser dans un casque » tandis que les officiers de police la regardent se rabaisser. Les scènes de torture sont abjectes. Le narrateur explique cet acharnement de violence sexuelle et d'humiliation par le fait qu'elle soit mariée. Le narrateur insiste sur le fait qu'elle aurait été battue seulement si elle avait été célibataire, ce qui aurait fait d'elle une « putain ». Etant mère, la situation de Dora échappe aux policiers qui ne la battent pas

mais abusent d'elle sexuellement. La volonté d'anéantir Dora psychologiquement est réaffirmée par le narrateur.

Cette expérience traumatise Dora qui ne se remet jamais de cet épisode de violence abjecte. Elle est après cela en « choc post-traumatique » (95). Lorsque Kateb la retrouve enfin, après des journées de recherche en sortant du vélodrome, elle est anéantie, complètement hagarde et Kateb n'est même pas sûr qu'elle le reconnaisse. Cet état psychologique va engendrer une séparation permanente de la famille. Etant donné que Kateb et Dora sont enfermés plusieurs jours, leurs enfants, à la demande de la mère de Dora, sont confiés aux services sociaux pour « abandon du domicile conjugal ». L'état de traumatisme de Dora ne lui permet jamais de réunir sa famille. Elle est internée puis envoyée en maison de repos où Kateb, qui a tout perdu, lui rend visite. On note ici les observations des infirmières qui conseillent à Kateb de ne plus revenir et de la laisser oublier cette vie de souffrance dont elles semblent le rendre responsable. Kateb, malgré l'horreur, semble rester sain d'esprit tandis que le choc pour Dora est irréversible. Kateb souffre de l'impossibilité de celle qu'il aime à regagner ses esprits : « ce qui s'est passé en octobre ne passe pas il dit et c'est cela qu'il n'arrive pas à comprendre » (95). La famille est à jamais séparée et si le couple rend visite à leurs filles dans leurs familles d'accueil respectives à la suite du roman, ces filles, voyant la souffrance de leur mère, la rejettent. La fille cadette se désintéresse tout simplement de la folie de la mère, tandis que l'aînée, appelée I. dans le roman, vient seule rencontrer ses parents et essaye de tourner l'inadaptation sociale de sa mère au dérisoire en sollicitant la complicité de Kateb. Kateb meurt seul et un Pied-Noir le trouve sur le quai d'une gare avec dans ses poches un mouchoir ensanglanté et une photo de sa fille. Ce Pied-Noir va retrouver la fille de Kateb et permettre à cette fille de renouer une filiation avec son histoire familiale, même si elle est horrible. Cette fille, I., garantit que le 17 octobre ne tombera

pas dans l'oubli. D'ailleurs elle couche avec ce Pied-Noir et par cet acte, elle renoue sa filiation. Le roman s'achève sur cette semi-réconciliation avec le passé.

c) *Le mariage mixte en contexte de guerre d'indépendance*

Ce thème de la difficulté du mariage mixte entre une Française et un Algérien n'est pas une nouveauté. En effet, le récit de Bertina est l'un des plus poignants sur ce thème, mais il y a deux autres romans qui mettent en scène la violence du rejet des femmes qui osent aimer un Arabe. Les difficultés de Kateb et de Dora et le rejet social dont ils sont les victimes existent dès 1967 dans le roman de Claire Etcherelli, *Élise ou la vraie vie*, publié chez Denoël. Dans le roman, Lucien et sa sœur Elise sont orphelins. Ils vivent avec leur grand-mère. Ils quittent la province pour aller travailler dans les usines automobiles de Paris. Lucien est très engagé politiquement, il est au début marxiste. Mais voyant que la Gauche ne s'intéresse que peu à la condition des travailleurs algériens qu'il côtoie au quotidien, il se détache de ce parti pour se joindre à la cause indépendantiste des Algériens. Elise, elle, tombe amoureuse d'un Algérien ténébreux, Arezki, qui est un cadre du FLN. Leur liaison est d'abord secrète mais très vite, les collègues de travail d'Élise se rendent compte de ce qui se passe entre les deux ouvriers. Elise est immédiatement marginalisée par ses collègues. Arezki et elles se voient dans des hôtels, lors de rendez-vous secrets car le FLN ne doit pas savoir qu'Arezki est avec une Française, une condition inavouable pour un cadre du FLN. Pourtant, les deux êtres sont irrémédiablement attirés l'un par l'autre et tous deux arrivent à s'accommoder du racisme pour vivre leur histoire d'amour. Malheureusement, Arezki est arrêté lors d'une manifestation et Élise n'entend plus jamais parler de lui. De plus, son frère Lucien meurt dans un tragique accident alors qu'il voulait

rejoindre une manifestation de solidarité avec les Algériens. On pourrait croire ici qu'il s'agit du 17 octobre 1961, mais la chronologie indique ici que cette situation qui ressemble étrangement au 17 octobre a lieu en 1956 ou en 1958, lors d'autres couvre-feu racistes.

Comme dans le roman de Bertina, la femme qui ose aimer un Arabe perd tout à la fin du roman ; elle est complètement détachée de son pays car les Français refusent leur choix et Elise comme Dora sont les plus grandes victimes du roman. On note cependant qu'Élise ne perd pas la raison et qu'elle continue de vivre avec la cicatrice des événements qui l'ont marquée.

Cette configuration familiale de l'union mixte est également présente dans le roman de 1989 de Tassadit Imrache, publié aux éditions Calman-Lévy : *Une fille sans histoire*. Lil est la fille d'un couple mixte. Enfant, elle subit le rejet des adultes français qui n'acceptent pas le choix de sa mère Huguette. Sa mère est soupçonnée de participer aux actions subversives du FLN et de cacher des armes par ses voisins. Pourtant Huguette semble au début très forte, elle accepte le regard des autres, elle « passait encore le menton haut » (20). Cette force est très vite anéantie chez Huguette, qui, comme le personnage Dora de Bertina entre dans un mutisme total après les événements du 17 octobre :

Elle n'a pas dû être fière le jour où les CRS ont bouclé le pont de Bezons et qu'ils les ont coincés, matraqués, tirés comme des lapins et jetés dans la Seine. Il fallait les voir courir et les entendre piailler les bicots ! Oui elle devait chier dans son froc la salope derrière sa lucarne. (20)

Le choix narratif pour dire le 17 octobre ici est différent ; Lil est enfant, elle est narratrice du récit par moments en utilisant la première personne du singulier. Elle ne se rappelle pas la nuit du 17 octobre mais elle la remet en perspective par l'intermédiaire d'une voix raciste qui exclut

sa mère dans son souvenir d'enfance. C'est la voix des voisines qui semblent heureuses qu'Huguette soit punie d'avoir osé aimer l'ennemi et de faire des enfants avec lui. Cette description qui assimile la femme qui épouse un Arabe à une prostituée de bas étage est donc présente chez Imrache, une douzaine d'années avant d'être réactualisée dans le roman de Bertina. De même que Dora est rejetée par sa mère, Huguette est désavouée par sa mère Jeanne qui a honte du choix de sa fille (33). Le jugement est sans appel, et Lil a intégré ce racisme, elle ne semble pas s'insurger contre l'horreur, elle ne fait que constater la chute de sa mère. Tandis que le père, Ali Azhar, disparaît, Huguette reçoit la visite de la police qui perquisitionne son domicile et n'ayant rien trouvé, l'embarquent. La voisine promet de s'occuper des enfants mais c'est une bien maigre aide tandis que le reste des voisins est heureux de la voir punie. La gentillesse et l'humanité d'une voisine ne suffisent pas à compenser le racisme généralisé. Huguette est durement interrogée par la police qui la traite de « putain » : « les bougnoules n'ont pas de femme, il n'y a que des putes pour coucher avec. [...] Ça c'est français ? Une salope qui se fait sauter par un Arabe pendant qu'ils saignent nos gamins là-bas » (35). Elle est finalement libérée et n'ose regarder la Seine qui porte les cadavres.

Pour comprendre ce qui se passe, Lil se revoit chez sa voisine, à essayer de reconstituer ses visites au bar Chez Slimane avec son père. Elle a déjà assisté à des contrôles d'identité systématiques et par conséquent, elle n'est pas étrangère à la situation. Elle a intégré le fait que son père et les Arabes en général sont rejetés socialement. Pour se protéger, Huguette tente de franciser le nom de ses enfants et Azhar peut devenir Hasard. Le père, Ali, revient au bout de cinq jours dans un piteux état. Son calvaire est raconté et l'on retrouve les éléments qui sont communs à pratiquement tous les romans qui remettent en scène la nuit du massacre : l'enfermement, les hommes qui perdent la raison, le traitement inhumain de la police.

Pendant que le mari est absent, le FLN remercie Huguette qui n'a dénoncé personne, mais très vite elle affirme ne rien savoir, tandis que le FLN récupère des armes qui étaient bel et bien cachées chez elle.

A la suite du 17 octobre, Huguette confie ses enfants à une autre famille qui va s'en occuper tandis que leurs noms sont francisés. On se rend compte qu'Huguette jette l'éponge et que le combat est trop difficile pour elle, et qu'elle veut préserver ses enfants. La mère est à partir de ce moment, prostrée à sa fenêtre à attendre Ali, qui est toujours engagé, et dont le retour est incertain. Lil elle, est placée et elle espère être adoptée, elle sait que ses parents sont vivants mais il ne va pas de soi pour elle de retourner chez eux, même si elle sait que la guerre est terminée. La famille est finalement rassemblée.

Cependant, Huguette n'a pas résisté au traumatisme et elle est souvent à l'hôpital, ce qui force Lil à grandir vite pour s'occuper de la famille. Lorsqu'elle est à la maison, Huguette est collée à la fenêtre à attendre le père absent. A la suite d'une bagarre entre les parents, Lil est replacée dans une institution, et elle ne semble pas attachée à ses parents qui viennent lui rendre visite. Elle se désolidarise de l'histoire familiale, et rejette son origine algérienne ce qu'indique le titre du roman : *Une fille sans histoire*.

Pourtant, à la fin du roman, Lil avoue « cesser de haïr ce père absent » (109). Tandis que sa mère s'enferme dans le mutisme, Lil décide de s'intéresser à l'Algérie, et donc de défier le déracinement que la peur avait imposé chez la mère. Comme chez Lallaoui plus tard, l'héroïne ici passe par la littérature pour renouer avec ses racines et son histoire. Elle découvre (et on imagine presque que c'est le texte de Kateb Yacine dont elle parle) que son père a combattu lors des Pacifications de Sétif en 45 et qu'il a continué à se battre pour l'indépendance en France. A

la mort de son père, elle décide de partir en Algérie. À la fin du roman, la tentative de la mère de faire de Lil une fille sans histoire échoue et elle accepte l'horreur de ce qui la précède.

Il y a donc dans ces trois romans une difficulté dans le métissage que Kateb Yacine a mise en prose. Il y a trois configurations, ou trois modèles de couples mixtes différents, qui illustrent cette difficulté. Il est troublant de se rendre compte que la solitude du personnage impliqué dans le combat anticolonial aliène la famille métissée qui est engendrée. Le roman de Tassadit Imache met en scène le couple mixte ainsi que la recherche des enfants hybrides dont le passé est occulté. Etcherelli montre un couple impossible qui finit par se dissoudre sans réelles conséquences. Bertina, lui met en avant le point de vue de Dora qui comme Huguette est anéantie par le rejet social, mais surtout de Kateb qui comme Ali Hasard, ne parvient pas à maintenir une unité familiale. Cette hybridité est toutefois un schéma qui ne semble pas si rare dans le roman qui remet en scène le 17 octobre. Quelles que soient les réactions des femmes qui décident de vivre leur amour avec un Arabe, les conséquences sociales sont toujours dramatiques dans les configurations textuelles proposées. La traversée temporelle du personnage Kateb est donc problématique et la rencontre des cultures, comme l'avait prédit Kateb Yacine, crée des tensions racistes qui persistent bien au-delà de l'indépendance et dont les enfants semblent faire les frais.

3) Une nouvelle *Nedjma* : Éric Michel et le roman historique.

Cette configuration amoureuse dérange donc la France qui, depuis la deuxième guerre mondiale, utilise les femmes qui ont eu des relations avec les Nazis comme bouc émissaires pour purger le passé collaborateur. Ainsi au moment de la libération, elles sont rasées et mises sur la place publique pour subir le mépris de tous. Dans les couples mixtes proposés ci-dessus dans le contexte fictionnel, à l'acharnement de la police qui viole ses compatriotes, s'ajoute une autre

bataille pour la femme, car, en effet, la lutte politique, comme chez Kateb Yacine, est irréconciliable avec la vie familiale. Lorsque Nedjma accuse Lakhdar de l'abandonner, on voit que c'est un topos qui continue de se développer dans la littérature.

a) *Couples mixtes, couples impossibles*

Tout comme dans les romans de Bertina et de Tassadit Imache, le roman historique d'Éric Michel, *Algérie, Algérie*, met en mots le couple mixte. Le premier couple est celui d'Amar et de Louise Nadji. Ils se sont rencontrés en France et Louise a choisi de revenir en Algérie avec son époux. Ils ont une fille, Nedjma, qui est l'héroïne de ce roman. Amar est engagé dans la lutte armée et il quitte le domicile conjugal car la lutte n'est pas compatible avec l'amour. Même si Amar dans le roman affirme vouloir protéger Louise et sa fille Nedjma, on se rend compte que le militant doit choisir. Le départ d'Amar crée un vide absolu pour Louise et Nedjma, qui se voient obligées sous la menace de traverser la Méditerranée et de se réfugier en France. Amar aide à la préparation de ce voyage. Nedjma doit changer de nom et devenir Marianne pour être acceptée en France, et elle prétend être une Pied-Noir.

Comme on l'a déjà vu dans d'autres romans, le départ d'Amar crée un choc chez Louise qui dès le début de son exil se présente comme affaiblie. Elle est une « pendule amorphe ». Puis, on lit que « les yeux lavande de Louise n'étaient plus qu'une couleur sans éclats et sans principe » tandis qu'elle est « prostrée » (*Algérie* 91). Cette chute de Louise est irréversible et plus l'histoire avance et plus elle perd la maîtrise de son destin : « le monde extérieur ne l'intéressait plus » (*Algérie* 154). A un moment, elle semble reprendre vie lorsqu'elle côtoie un autre homme algérien, Chérif, mais elle rechute quand celui-ci est arrêté et torturé. Louise sent que sa fille est plus forte qu'elle et elle lui dit à plusieurs reprises. Cette lente mort de Louise se présente comme

une longue agonie où la seule issue est l'apathie totale. On pourrait croire que le désintéressement a totalement gagné Louise. Pourtant, malgré les apparences, il y a un semblant de résistance en elle qui va participer à la trame du livre : c'est son courrier à son ami Ferdinand qui va alerter Amar que Nedjma est sur le point de commettre l'irréparable, et qu'elle a l'intention de tuer dans son action politique. Louise meurt au coin du feu. Elle se supporte pas la vision d'Amar qui revient après six ans d'absence et elle rend l'âme à ce moment (*Algérie* 425). Amar est complètement désemparé face à la mort de celle qu'il a toujours aimée. Il reste toute la nuit près du corps de son amour et il avoue clairement sa responsabilité, il se rend compte qu'il l'a tuée en voulant la protéger. Il comprend à ce moment que la lutte qu'il mène ne pouvait pas ne pas glisser sur sa famille. D'ailleurs, la mort de la mère n'est pas complètement inutile au développement de l'histoire. Comme elle tient une lettre entre ses mains sur Nedjma, son père peut essayer de la protéger et l'empêcher de commettre le crime qu'elle a prévu de mettre en action avec la complicité de son petit ami, Léo Weil. Louise meurt le 16 octobre et Amar recherche sa fille le soir du 17 octobre 1961. Cette date est donc teintée d'un drame avant même que la manifestation n'ait lieu dans la famille Nadji. Au moment de la manifestation, Amar sait déjà que la révolution algérienne a coûté la vie à sa femme. Ce décompte était déjà pressenti par Léo Weil, l'ami de Nedjma, qui dans le mutisme de Louise voit dès le début une mort latente et c'est ainsi qu'il déclare que « Louise fait partie des victimes non comptabilisées de la guerre » (211). Néanmoins cette mort de Louise dans le roman n'est pas totalement vaine car grâce à Louise, Amar va empêcher Nedjma de commettre un crime. Le sacrifice de Louise sauve Nedjma/Marianne.

Un autre couple mixte apparaît dans le roman, l'espace de quelques pages. Ce couple se promène tranquillement sur les quais de la Seine et il est arrêté par un groupe de Harkis (335).

On note ici le détail du contrôle d'identité. Comme Paulette Péju le décrit, les trois Harkis procèdent méthodiquement : pendant que l'un tient l'homme en joue, un autre le fouille et un troisième vérifie les papiers. Cette incorporation de détails qui figurent dans de nombreux témoignages relevés dans cette thèse ajoute à la dimension historique et documentaire que le roman tente de mettre en forme. Éric Michel choisit de donner un nom à ce couple : Taieb et Monique. Le récit de l'humiliation de ce couple par les Harkis est bouleversant. Tandis que Monique essaye de faire valoir ses droits de citoyenne française, les supplétifs l'humilient en faisant avaler une cigarette à Taieb. On pense donc qu'Éric Michel a nommé ce couple pour éviter l'anonymat des victimes de cette police. On a vu que souvent le fait de ne pas nommer les victimes pouvait diminuer l'investissement affectif du lecteur, que ce soit dans la presse ou dans le roman. C'est d'ailleurs un des points qui a contribué à l'effacement du 17 octobre 1961 dans la sphère publique. Ici, Éric Michel, en nommant le couple interdit au lecteur une approche de distanciation. Cette nomination trouve son explication quelques pages plus loin. Les Harkis ont laissé partir Taieb et Monique tandis qu'ils ont noté leur adresse. Ce détail est à priori innocent : mais il prend toute son importance lorsqu'on lit que Monique porte plainte lorsqu'elle est violée à son domicile par des Harkis (346). Sans la nomination de ce couple mixte, il ne serait pas possible de créer un tel effet. Dans le cas du deuxième couple, et de l'horreur subie par Monique, on peut réactualiser l'affirmation de Léo Weil qui faisait de Louise une victime de la guerre non comptabilisée. L'humiliation puis le viol de Monique font bien d'elle une victime au même titre que Louise ou qu'Elise dans le roman d'Etcherelli, à la différence qu'Élise est comme Nedjma, elle parvient à ne pas être détruite complètement.

b) *Mémoire de l'Holocauste*

Nedjma, elle aussi, est dans une relation amoureuse qui reconfigure les différences. Lorsqu'elle arrive en France avec sa mère, lorsqu'elle quitte son pays qui la rejette, elle est accueillie avec sa mère Louise par un militant clandestin du FLN, Léo Weil. Léo est Juif hongrois par son père. Il porte en lui le traumatisme des camps de concentration même s'il y a échappé par un concours de circonstances. On lit qu'il n'est pas circoncis et c'est ce qui le sauve quand des Nazis l'interpellent pendant l'occupation alors qu'il n'a que quinze ans (105-106). Il ne connaît pas toute son histoire car sa mère la lui cache pour ne pas le contaminer : le comportement étudié par Halbwachs dans les phénomènes de *Mémoire Collective* est ainsi réitéré dans le roman de Michel. Nedjma et Léo sont amoureux et engagés dans le même combat. On pourrait croire que cela suffit à ne pas entrer dans le schéma du couple mixte développé par Kateb Yacine. Néanmoins, ce n'est pas tout à fait le cas.

Il y a au début une unité de la cause car les deux personnages sont d'avidés lecteurs et ils se questionnent sur la France. Léo déclare même que « Les Arabes d'aujourd'hui sont les Juifs d'hier » (146). Cependant Léo n'a pas la même vision que Nedjma qui trouve facilement une justification à la lutte armée. Il a du mal à accepter le fait que certains actes du FLN comptent des civils parmi les victimes, tandis que Nedjma justifie facilement ce fait. Cette différence va créer un décalage dans le couple qui se sépare pendant un moment. Nedjma reproche ce fait à Léo et lui dit que « cette guerre n'est peut-être pas la [s]ienne » (234). Léo semble intégrer les mots de Nedjma car il doute de son engagement dans ce conflit (253). Ici, on pense donc aux limites de l'idée de Rothberg selon laquelle le conflit algérien et en particulier les événements du 17 octobre réactualisent la mémoire de l'Holocauste. Il y a donc une division temporaire du couple qui ne semble plus mener le même combat.

Ce désengagement de Léo coïncide avec le fait qu'il est recherché par la police française, et Léo est donc embarqué malgré lui dans ce combat qui n'est peut-être pas le sien. Malgré leur différence, Nedjma/Marianne continue de protéger son ancien amant en lui trouvant des faux papiers et Léo devient Etienne Leroy. Cette distance se résorbe lorsque Nedjma découvre des documents de la mère de Léo qui indiquent que l'ordre de déportation du père de Léo est signé par Maurice Papon, ce que Léo ignorait et que sa mère lui cachait volontairement. Cette découverte anéantit toutes les réserves que Léo pouvait avoir en ce qui concerne l'usage de la violence. A partir de ce moment, Nedjma-Marianne et Léo-Etienne font cause commune et préparent un plan pour se venger personnellement et assassiner le préfet de Police Maurice Papon, la nuit du 17 octobre 1961 (391). La vengeance est donc ce qui motive finalement la cause commune, alors que Nedjma avait reproché à Léo de vouloir se venger personnellement, ce qui n'était pas un élément valable dans l'engagement révolutionnaire. Dans cette union, il y a donc un aveuglement mis en scène par Eric Michel qui montre à quel point l'horreur de la situation peut forcer les acteurs du drame à abandonner leurs convictions personnelles en moment de crise et de violence généralisée. Ici, la mémoire de la Shoah se surimpose sur le 17 octobre, ce qui n'est pas néanmoins validé par le narrateur qui nous présente un couple volatil que rien ne peut arrêter dans leur funeste projet. On note par ailleurs que c'est à ce moment que les deux personnages se voient comme des Français. Nedjma a grandi en Algérie mais elle affirme qu'elle est française et qu'elle ne retournera pas en Algérie. C'est donc en tant que Français que les deux personnages sont indignés par le crime d'État. Tous deux se procurent des uniformes de policiers et pénètrent dans la préfecture le soir du 17 octobre. Amar les a suivis et il intervient à la dernière minute pour sauver sa fille et Léo. Tous deux en réchappent tandis qu'Amar se retrouve face à son frère, un Harki, Tahar, qui se fait appeler Arsène, qui protège

Papon et tire sur son frère. Nedjma et Léo survivent grâce au sacrifice d'Amar. Il n'y a aucune résolution politique dans ce roman.

c) *La nuit du 17 octobre*

Tout au long du roman, la lutte fraternelle entre Amar et Tahar nourrit sa trame. Il y a déjà des tensions lorsqu'ils sont tous les deux en Algérie et qu'ils choisissent deux camps ennemis. On note ici, que tout comme chez Kateb Yacine, le traître qui est un membre de la famille se prénomme Tahar. Tahar poignarde Lakhdar chez Kateb Yacine tandis qu'ici Tahar-Arsène tire sur son frère Amar (481). Cette lutte fratricide est nécessaire car dans ces deux visions de l'Algérie il y a un engagement de Tahar qui dépasse le lecteur. Tahar, quand il est envoyé en France, dit à son supérieur qu'il ne le fait pas seulement pour l'argent, et l'on sent une volonté de promotion sociale chez Arsène (le nom harki de Tahar) qui guide ses décisions. Lorsque celui-ci se retrouve à Paris, il est chef et il guide ses troupes harkies avec un zèle sans égal. A plusieurs moments les deux frères se retrouvent face à face, et Amar a la possibilité de le tuer lorsqu'il le croise à Paris et qu'il le prend en filature. Il choisit cependant de ne pas mettre son plan à exécution car le FLN a demandé aux militants une trêve pour que les négociations pour l'indépendance puissent suivre leur cours. En Algérie même, il y a une divergence d'opinion. En cela, Arsène-Tahar se détache du reste des Harkis qui choisissent le camp des Français par besoin financier. Cette lutte fratricide complique le schéma de l'engagement des Harkis proposé par les diverses recherches historiques, et ce choix d'Eric Michel est intéressant puisqu'il met en perspective le point de vue des Algériens qui restent partisans de l'Algérie française, une position difficile à comprendre mais qui trouve ici une place pour se mettre en forme.

A cette lutte fratricide, une autre lutte fait écho : il s'agit de la bataille du 17 octobre, qui n'est en fait bataille que par les préparatifs quasi-militaires de la police française. La mise en place de la réponse policière est décrite ici avec dans tous ses détails et montre une précision machiavélique : Maurice Papon prépare ses troupes et met à sa disposition un nombre maximum de contingents (428). Ce moment au niveau narratif est surprenant : tout au long du roman, le point de vue adopté par la narration est celui des résistants et des militants, mis à part les quelques incursions au discours direct de Tahar. Dans les quelques pages qui décrivent la préparation du 17 octobre, Éric Michel adopte le point de vue de Papon au discours indirect libre. Il n'hésite pas à insister sur le machiavélisme de Papon qui se sait soutenu par le gouvernement qui lui a donné carte blanche pour freiner l'insurrection. Cette entrée dans la psyché de Papon ajoute au caractère inéluctable du massacre. Le point de vue est celui que Papon adopte dans ses mémoires, *Les chevaux du pouvoir*, dans lesquelles il justifie toutes ses actions. La mise en place du côté policier est décrite minutieusement et les messages entre la centrale et tous les différents acteurs semblent être des comptes rendus réels, car ils correspondent à ceux que Yasmina Adi insère dans son documentaire de 2011, *Ici, on noie des Algériens*. On imagine donc que Michel a eu accès à ces enregistrements avant qu'ils ne soient publiquement dévoilés dans le documentaire. En ce sens, le roman historique de Michel est précurseur dans le dévoilement d'archives, quoique ce dévoilement se fasse par l'intermédiaire d'un contexte semi fictionnel. Ces préparatifs de la police s'étalent sur une dizaine de pages et certains détails, comme la réquisition des cars de la RATP et celle du Palais des Sports, font écho à la mémoire de l'Holocauste. Moins de vingt ans après la déportation des Juifs, Papon met en œuvre les mêmes méthodes pour venir à bout des Algériens.

Parallèlement, Éric Michel met un point d'honneur à disséquer la préparation de la manifestation du 17 octobre par le FLN. Il n'hésite pas à récréer la réunion à Cologne en Allemagne où le FLN se cachait pour échapper aux autorités françaises. Tous les personnages qui siègent dans le roman sont les véritables cinq chefs de la Fédération Française du FLN : Kaddour Ladni, Mohammed Saddek, Omar Boudaoud, Said Bouaziz et Ali Haroun. Il recrée leur conversation et leurs divergences en ce qui concerne la préparation du 17 octobre. Ceci est une reconstitution historique qui se présente comme telle et la nomination des chefs ajoute à la volonté de Michel de compléter ce roman national de la France. La décision du FLN est prise, il s'agit bien d'une manifestation pacifiste où personne n'est autorisé à porter la moindre arme (416-417). On a donc ici un décalage entre les aspirations du FLN et la réponse de la Police sous Papon, et le point de vue du narrateur et du lecteur est sans appel--les actions de Papon en ce qui concerne le 17 octobre sont condamnées avant même d'être mises en scène. De plus, Michel présente des manifestants pris en étau entre les directives du FLN qui sont des ordres imposés à la population et la possible réponse de Papon. Il décrit une manifestation qui se déroule « la peur au ventre » (437). Cet élément est important car il indique que le cortège n'est pas naïf et qu'il sait qu'il y a une possibilité de répression. Les Algériens ont déjà fait l'objet de nombreuses répressions policières violentes en Algérie lors des « pacifications » mais aussi en 56 et en 58. Quelle que puisse être la réponse, les Algériens sont pris en otage et n'ont d'autre choix que de manifester.

Cet élément mis à part, la mise en scène romanesque ne diffère pas de toutes celles que l'on a vues jusqu'à présent ; on y retrouve les mêmes détails que dans les autres romans, détails qui contribuent à la fabrication d'une mémoire collective commune en France aujourd'hui : il y a la pluie, et le rassemblement du cortège (435). On trouve également l'atmosphère d'euphorie avec

les « youyou » des femmes (450). Cette euphorie est toutefois à considérer comme un défi car la démonstration de force du FLN n'est pas volontaire, en fait elle est obligatoire, et l'engagement du peuple algérien est à voir aussi sous le joug de la menace ici. Comme dans d'autres romans, il y a des détonations qui fracturent la manifestation. Les témoignages de matraquage de femmes sont également présents. Michel ajoute la réaction des Parisiens qui ne comprennent pas cette révolte bizarre et qui « tirent les rideaux » quand la violence éclate (460).

Le bilan de la nuit est sanglant, Amar meurt, Nedjma et Léo semblent être les seuls à en réchapper. Un médecin légiste, le Docteur Lambert, invente une terminologie pour les victimes de « ratonnades » administrées par la police : « les noyés par balle » (420). Il raconte comment depuis plusieurs semaines, il a des cadavres de noyés dans la Seine qui ont été violemment assassinés avant d'être jetés dans la Seine. Lambert s'indigne et il indique aux autorités le nombre de ces victimes mais personne ne s'intéresse à sa colère et à son indignement. Le nombre de « noyés par balle » atteint son apogée la nuit du 17 octobre, mais cette pratique continue après cette nuit.

d) *Les policiers républicains.*

Le Docteur Lambert trouve néanmoins deux alliés dans la Police qui décident de ne pas accepter la barbarie de leurs collègues et qui s'insurgent contre l'acceptation du système de répression en place dans les services de police. Cette résistance policière, si elle n'est pas majoritaire, passionne assez les auteurs pour qu'ils la mettent en roman. C'est le cas, on l'a vu, pour Gérard Sreiff qui, dans son policier-roman noir, *Les caves de La Goutte d'or*, présente l'enquête de Chloé. On le répète, l'enquête de Chloé est motivée par la réception d'un tract de la police républicaine qui dénonce les exactions du 17 octobre. Eric Michel place son récit en

amont de ce tract qui est un document historique. Lambert est associé à Cochard et à Block-Laisné, deux policiers qui refusent d'accepter la barbarie. Ce qui intéresse Michel c'est le processus qui a permis la mise en place de cette résistance et il tente de recréer les circonstances dans lesquelles deux policiers et un docteur bravent tous les interdits de leur fonctions et s'insurgent contre l'inhumain. Ils créent un plan d'attaque, l' « Opération Pandore, » qui vise à témoigner pour rétablir la vérité : Ils voient par exemple des Harkis commettre des meurtres et imputer la responsabilité au FLN, en laissant sur place des signes indicatifs. Cette résistance à des méthodes anticonstitutionnelles n'est pas majoritaire dans la police dont les membres, pendant les réunions de syndicats, affirment vouloir «remplacer la guillotine par la Seine » (384). On en déduit donc une bravoure de cette résistance qui est difficile car on apprend aussi le suicide d'un lieutenant qui refuse de se prêter aux exactions attendues de lui (202). Block-Laisné, lui, résiste et il se rend au journal *Nouvel Observateur* pour témoigner, déclarant qu'il faut que « ces morts aient une voix » (481). Il s'érige donc en porte-parole de l'horreur subie par les Algériens. De cette opération « pandore », un pamphlet est créé, le tract des policiers républicains, qui, comme on l'a vu, est un document historique et qui est inclus dans la fiction et présenté dans son intégralité dans le roman. (On cite ci-dessous la partie qui ne figure pas au chapitre I):

Un groupe de policiers républicains déclare :

Ce qui s'est passé le 17 octobre 1961 et les jours suivants contre les manifestants pacifiques, sur lesquels aucune arme n'a été trouvée, nous fait un devoir d'apporter notre témoignage et d'alerter l'opinion publique. Nous ne pouvons taire plus longtemps notre réprobation devant les actes odieux qui risquent de devenir monnaie courante et de rejaillir sur le corps de police tout entier.

Aujourd'hui, quoiqu'à des degrés différents, la presse fait état de révélations, publie des lettres de lecteurs, demande des explications. La révolte gagne des hommes honnêtes de toutes opinions. Dans nos rangs, ceux-là sont la grande majorité. Certains en arrivent à douter de la valeur de leur uniforme.

Tous les coupables doivent être punis. Le châtement doit s'étendre à tous les responsables, ceux qui donnent les ordres, ceux qui feignent de laisser faire, si haut placés qu'ils soient. Nous nous devons d'informer. [...].

Ces quelques faits indiscutables ne sont qu'une faible partie de ce qui s'est passé ces derniers jours, de ce qui se passe encore. Ils sont connus dans la police municipale. [...]

Nous ne signons pas ce texte et nous le regrettons sincèrement. Nous constatons, non sans tristesse, que les conditions ne le permettent pas. Nous espérons pourtant être compris et pouvoir révéler rapidement nos signatures sans que cela soit une sorte d'héroïsme inutile. Mais aussi, nous sommes certains de sauvegarder le renom de la police parisienne, celui de la France. (482-484)

L'insertion de ce document d'archive dans un roman historique semble naturellement nécessaire mais ce qui est novateur chez Michel, c'est de recréer les circonstances dans lesquelles il a vu le jour. On voit ici, que l'engagement même s'il est anonyme de la part des policiers républicains pour garantir leur sécurité, donne un compte-rendu précis des exactions commises. La condamnation de l'action de la police est sans appel. Malheureusement l'histoire a prouvé que cet engagement et cette tentative héroïque de dénoncer l'infâme sont restées sans suites. De plus, à l'Indépendance, une amnistie couvre tous les responsables du massacre, ce qui fait que le document présenté dans cette thèse, dans le roman de Streiff, et dans de nombreuses

recherches historiques, ne trouve jamais la résonance qui était espérée. Le personnel de police responsable de ces crimes continue à gouverner en toute impunité et on sait que Roger Frey, Ministre de l'Intérieur, couvre le massacre et annonce deux morts seulement. Malgré quelques protestations, aucune action ne sera entreprise pour rétablir la vérité. La barbarie a donc triomphé dans les services de police et dans la sphère politique en général. Ce tract est oublié et sans l'incursion de ce discours dans les romans sur le 17 octobre, il est possible d'affirmer que cette résistance de la police serait complètement oubliée. Dans cette indignation, on lit une volonté de la littérature de ne pas de laisser prendre par l'horreur commise par la police mais de nuancer ce fait. On en conclut tout de même que la lutte pour l'humanité est spoliée à tous les niveaux.

e) *Lutte armée, lutte intellectuelle*

L'analyse du roman de Michel force à envisager un autre point: celui de la tension entre la lutte armée et la lutte intellectuelle. On a répété à maintes reprises que les manifestations du 17 octobre étaient pacifiques, mais on sait également que le FLN dès sa création n'hésite pas à mener une lutte armée, et c'est d'ailleurs un des points de discorde entre Léo et Nedjma, même si on a vu qu'ils trouvaient un terrain d'entente dans la vengeance. Cette tension est présente à travers tout le roman et un dialogue s'instaure entre le combat sur le terrain et celui du monde des idées.

Dans un premier temps, on peut mentionner que Nedjma se questionne sur l'importance des intellectuels et elle déclare « les livres sont une clé, ils ne remplacent pas l'action » (116). Néanmoins, elle ne dénigre pas l'importance des intellectuels, puisqu'elle associe les deux aspects en déclarant que la lutte armée est analogue aux jambes de la révolution mais que les livres en sont la tête (234). Il y a donc une complémentarité entre ces deux postures. Elle n'hésite

toutefois pas à discuter de Camus avec Léo car tous deux partagent un amour des lettres. Ils s'indignent et ne comprennent pas pourquoi Camus ne dit pas un mot de l'Algérie lorsqu'il reçoit le prix Nobel de la paix. Elle réfute complètement la posture de témoin dans sa lecture de l'*Etranger* de Camus dans un compte-rendu pour l'université. Elle dénonce le crime et refuse que le soleil se substitue à la barbarie coloniale. Ce point de vue de Nedjma contre Camus est très clair à travers le roman⁸. En ce qui concerne Kateb Yacine, il est présent aussi car Léo, ne manque pas de faire le lien entre le prénom de sa bien-aimée et celui de l'héroïne de l'écrivain. Néanmoins, quand il lui offre cet ouvrage, Nedjma le lit mais ne partage pas ses commentaires avec Léo, car il semble que son affiliation à Kateb Yacine est impossible à dénouer pour pouvoir être formulée ici (153).

Enfin, il convient de mentionner trois livres très importants qui apparaissent dans ce roman historique et participent à sa trame. Le premier livre est celui qui a déclenché l'engagement de Léo, *l'Algérie Hors la loi* de Jeanson publié en 1955 (115). Ce livre est considéré comme crucial dans la formulation d'une politique anticoloniale. Autour de Jeanson, un comité s'organise pour dénoncer la situation en Algérie et défendre le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Ce brulôt m'est pas censuré mais il a une influence limitée, et on peut noter d'ailleurs que Jeanson dirige la collection des « écrivains de toujours » aux éditions du Seuil, une maison qui publie Kateb Yacine, Nabile Farès, Rachid Boudjedra et bien d'autres écrivains qui utilisent la fiction pour dénoncer le colonialisme. Deux autres ouvrages majeurs alimentent la lutte de Léo et de Nedjma, et c'est toujours Léo qui les dénêche pour leurs

⁸ A ce sujet, on peut noter que Seth Graebner, dans son livre *Nostalgia*, publie une correspondance entre Kateb Yacine et Camus, où Kateb Yacine invite Camus à faire cause commune afin d'être entendu efficacement en France, un engagement que Camus refuse de prendre publiquement, mais l'on apprend dans le dernier livre de Michel Onfray, *L'ordre libertaire, la vie philosophique d'Albert Camus*, (publié chez Flammarion en 2012) que Camus a demandé directement et personnellement au président De Gaulle d'amnistier plusieurs membres du FLN. Les propos de l'héroïne Nedjma sont donc à nuancer. Camus ne s'engage jamais publiquement mais il mène un combat efficace contre le colonialisme.

conversations : Il y a *La question* d'Henri Alleg qui dénonce la barbarie de la torture et qui demande des comptes à la France Républicaine. Ce livre est censuré de même que celui de Jérôme Lindon, *La gangrène*. On note donc que l'incursion de cette littérature de résistance à la barbarie trouve un écho chez les personnages d'Éric Michel et affecte leur engagement. Il y a donc une véritable communication entre « la tête » et les « jambes » dans la lutte pour l'indépendance. Il semble que cet élément allié à la résistance policière permet à Michel de délimiter un territoire de résistance en France. Si le roman est majoritairement écrit du point de vue des Algériens, ces incursions rétablissent des faits en ce qui concerne l'engagement de plusieurs intellectuels français et celui de civils qui défient l'horreur. Il semble que le rétablissement d'un semblant de solidarité chez Michel ne soit pas fortuit mais qu'il vise à honorer la bravoure de l'engagement de la minorité, car contrairement à ce que le manifeste des policiers indique, l'histoire a prouvé que la barbarie a triomphé dans l'étouffement de la nuit et que l'émergence du récit sur le 17 octobre 1961 commence à trouver un auditoire au milieu des années 80 seulement.

Pour conclure, il ne reste qu'à voir un dernier topos présent chez Eric Michel, celui de la preuve par l'image. Comme beaucoup d'auteurs, Michel salue la bravoure de Kagan et de Panijel et il insiste sur l'importance de ce support visuel pour valider une histoire que les autorités contestent. Ainsi un des caméramans déclare : « Heureusement que j'ai des images, sinon on ne me croirait pas » (462). Malheureusement, dans le roman, le film est intercepté et on a vu cela dans plusieurs autres textes dont ceux de Lallaoui et de Streiff. Michel mentionne néanmoins d'autres preneurs d'images, tels que Gérard Lantier ou Raymond Darolle qui ne sont pas aussi souvent cités dans la commémoration du 17 octobre par l'image. Michel ne fait donc que confirmer à quel point l'image est cruciale pour l'opinion publique.

Conclusion

Cette recherche textuelle sur le 17 octobre 1961 fait apparaître certains schémas de construction : il y a des corrélations et des répétitions qui délimitent un réseau sur lequel une mémoire collective de la nuit du 17 octobre se construit. Les détails de l'horreur se transmettent et se solidifient d'un texte à l'autre. La littérature semble répéter les dates, les heures, et la reconstitution de cette nuit est reconnaissable même si les auteurs prennent parfois soin de cacher le référent de leur texte pour éviter la censure. Les quelques heures de la manifestation, de 20h30 à 23h30 se dilatent sur des milliers de pages, et elles communiquent : tous les textes mentionnent l'heure, le temps qu'il faisait car la sensation de pluie imbibe les témoignages qui viennent inonder le texte sur le 17 octobre 1961. La description de la violence physique infligée à un sujet particulier à chaque fois s'étend à toutes les victimes qui n'ont même pas l'espoir d'une reconnaissance du massacre puisqu'il y a une amnistie qui couvre les bourreaux. En ce sens, la mémoire du 17 octobre est particulière et elle se distance de celle de la Shoah ou des mouvements pour le droit des Noirs aux États-Unis même si la communication entre les communautés opprimées est constamment réactualisée dans les romans. En fin de compte, c'est la répétition de détails qui en font des faits : lorsqu'une douzaine de romans décrit le déchaînement d'une matraque policière contre un Maghrébin, une validation de la mémoire du 17 octobre s'opère par la littérature. Le racisme comme état de fait non condamnable est inscrit dans chaque récit. L'impuissance des acteurs du drame dans le texte est touchante parfois, et insoutenable souvent.

Le 17 octobre fait également le lien entre le racisme du début du 21^{ème} siècle et celui des années 1960, par une augmentation de la « communauté affective » qui participe à la reconstruction anamnétique de la nuit du 17 octobre 1961. Le couple mixte, l'union d'une

personne algérienne et d'une personne française est complètement rejetée, et le rejet est d'une violence sans égale. Pourtant, les enfants de ces couples ont pris la plume et la mémoire intergénérationnelle de l'évènement devient la préoccupation de tous, Algériens, métisses et Français, car on a prouvé que les militants qui s'insurgent contre le racisme virulent contre les Maghrébins ont été actifs, bien que largement minoritaires. L'augmentation de cette communauté se fait aussi par les Français qui récupèrent une histoire de leur pays qui leur a été confisquées. La superposition de textes de témoins, de militants, de chercheurs, d'artistes, de journalistes et leur transmission d'un texte à l'autre de manière généalogique ou par contact littéraire ancre laborieusement ce pan de l'histoire dans la géographie mentale française et la réaction de refus de parole continue d'exister.

Ces revendications se font par le roman comme on vient de le voir mais il conviendrait d'ajouter d'autres supports comme la musique. C'est le cas pour les groupes engagés et poétiques tels que La Tordue qui chante en 1993 « *Paris oct 61* » (Album : Les choses de rien, Moby Dick, Media 7, 1995) et Les Têtes Raides qui mettent en musique le poème de Kateb Yacine *Dans la gueule du loup* en 1997. Ces deux groupes se caractérisent par une prépondérance du texte au niveau de l'harmonisation. Les deux textes se déclament sur un accordéon et l'on remarque des similitudes dans les choix musicaux. La Tordue fait de la Seine un tombeau macabre où les âmes des morts ne trouvent pas l'apaisement : « La Seine est jolie » tandis que les victimes « déshonorent son lit ». Le point de vue est très clair et la condamnation de l'action est totale. Il reste cependant l'impunité et le non-dit que le groupe tente de verbaliser laborieusement. La narration de la chanson prend en charge la responsabilité du crime lorsqu'on entend « Et on leur fit la peau /Avant de perdre la mémoire ». La Tordue met en garde son auditoire car il n'y a pas de paix et le retour du souvenir est délibérément à craindre. Cet aspect

de mise en garde est subtil mais en s'incluant dans un « on » assassin, La Tordue ouvre un paradigme d'écriture nouveau en prenant en charge une narration menée par un bourreau collectif. L'effet de cette écriture est un engagement social et politique. Il en va de même dans la mise en musique du groupe Têtes Raides du poème « Dans la gueule du loup » de Kateb Yacine. Quand les Têtes Raides interpellent le « peuple français », en ce qui concerne les « cadavres vomis » par la Seine, il y a un militantisme qui réactive la mémoire du 17 octobre en reconsidérant l'amnistie qui renforce le caractère irrésolu de la responsabilité de chacun dans la guerre coloniale.

On note également un groupe de Punk La Brigada Flores Magnon, du nom d'un révolutionnaire mexicain qui met en musique « Octobre 1961 » (album : Brigada Flores Magnon, autoproduit, 2000). Cette contribution est notable puisqu'elle utilise un medium musical, le Punk-Rock, qui est potentiellement celui des groupuscules fascistes qui perpétuent la pratique de la 'ratonnade' jusqu'à nos jours. Ce genre de chant est dans une gamme de rock'n'roll qui ne peut convenir qu'à une certaine oreille. Le Punk-Rock ne se présente jamais comme audible pour l'oreille moyenne : il s'agit vraiment d'un style musical du défoulement, qui nécessite l'implication active de l'auditoire qui participe à la déclamation violente. En utilisant un style qui séduit aussi les mouvements fascistes, La Brigada prend position dans un lieu de rencontre des mémoires qui mérite d'être mentionnée. Le groupe Punk antifasciste est monnaie courante en France dans les années 1980 et 1990 en France. Ici, l'engagement se manifeste par une personnification de la victime où la voix s'approprie le souvenir de l'horreur de la nuit avec la formule anaphorique « je me souviens ». Il y a donc une appropriation de la mémoire des victimes. Cette chanson, comme les deux précédentes, prend donc position en réactivant la mémoire du 17 octobre 1961 à la première personne du singulier.

Le chanteur de rap Médine remet également en scène le calvaire de la victime dans sa chanson « 17 octobre 1961 » à la première personne (album : table d'écoute, Din Records, 2006). Dans son texte Médine raconte un Paris à feu et à sang où le déchaînement de la violence est fortement senti. L'utilisation du « je » ici, est un emprunt mémoriel à son père qui était le migrant. Dits dans la peau d'« Ahmed », la violence de certains vers est ahurissante. Le mort est revenue avec ce « je » pour dire les policiers « poignardant tous [s]es orifices » tandis que « [s]on cadavre repêché à Rouen » fait de ce sujet un mort vivant. La technique du *sample* permet au rappeur d'ajouter dans sa chanson la voix de Papon qui déclare « Pour un coup reçu, vous en porterez dix ». Le revenant est confronté à Maurice Papon. La chanson de Médine n'est qu'une constatation mais on est surpris d'entendre que cette chanson est considérée comme une menace. La chanteuse Diam's note dans un message téléphonique qui est parfois ajouté (avec un *sample*) en fin de chanson que les réactions des auditeurs sont très violentes et que l'on qualifie Médine de 'terroriste'. Le discours de *Médine* ne permet pas l'ambiguïté, la condamnation de ces actes est efficace, il construit un discours en France qui relie l'Algérien à Paris aux combats des droits civiques des Noirs Américains. Pour Médine la ségrégation en France persiste et il continue de revendiquer son affiliation au mouvement américain en appelant un album qui suit celui où figure la chanson sur le 17 octobre, « Arabian Panthers » (Din Records, 2008)⁹. Le parti des Black Panthers (originellement appelé le parti des panthères noires pour l'autodéfense) est un mouvement fondé en 1966 aux États-Unis par Huey Newton et Bobby Seale et qui participe à l'émancipation des Noirs. Le parti est formé avant tout, pour que les Noirs Américains puissent se protéger de la brutalité policière. Après la première relation que l'on a établie entre le 17 octobre et la cause noire aux États Unis à travers le roman *The Stone Face* de William Gartner Smith, Médine recrée un pont en se posant dans la lignée du combat des Black Panthers. Le 17

⁹ Médine appelle sa première chanson « Self Defense », en référence au mouvement américain.

octobre permet donc à Médine de raconter l'irrésolu de la violence contre les Maghrébins. La référence aux Black Panthers est troublante lorsqu'on sait que le président Hoover les considérait comme « la plus grande menace à la sûreté intérieure du pays ». Cette affiliation de *Médine* est confirmée dans l'album suivant intitulé « Black Panther » ; sur la pochette de l'Album, il pousse l'affiliation plus loin en posant sur une photo qui reproduit exactement un portrait de Huey Newton campé assis dans un fauteuil en osier. Le lien entre la ségrégation des Noirs aux États-Unis et le traitement des Maghrébins en France est ainsi réactivé (voir appendice). On note que Médine influence une nouvelle génération lorsqu'on écoute *Octobre 1961* du rappeur *Fils du béton* qui comme *Médine* ajoute des 'samples' de la voix de Papon qui déclare publiquement à la presse à la fin des années 1990 qu'il assume pleinement et fièrement ses actions.

La musique semble donc également vouloir remettre en scène des victimes qui réclament justice. Les morts de Paris ne reposent pas en paix à cause de l'impunité du crime raciste. La génération de rap des années 2000 confirme que la ségrégation de l'espace social n'est toujours pas résolue, et le souvenir du 17 octobre est un thème privilégié autour duquel la musique dénonce cette injustice. L'irrésolution fait parler les morts par différents biais et la musique interpelle la France pour une prise de conscience nationale.

Cette prise de conscience étant un enjeu politique énorme, elle inspire des formes artistiques plus populaires que la littérature. La musique, comme on vient de le voir, contribue à véhiculer la mémoire du 17 octobre de manière militante puisque le seul fait de parler du 17 octobre peut être considéré comme une récupération idéologique. Le cinéma on l'a brièvement évoqué, est un medium capital dans la fabrication de la mémoire du 17 octobre 1961. De nombreux chercheurs s'intéressent à cet art en relation à la guerre d'Algérie. Il faudrait dévouer une recherche intégrale à ce texte cinématographique. Le septième art ne va être abordé ici que

brièvement pour conclure et noter quelques paradigmes de reconstruction mémorielle. Il y a une tradition du documentaire sur le 17 octobre qui se développe dans les années 1990. Le film de Panijel *Octobre à Paris* de 1962 est censuré mais la censure n'étouffe pas complètement le discours cinématographique qui comme la littérature, trouve des brèches et se développe. Il y a de nombreux documentaires qui sont tournés, axant la recherche sur le témoin. Le film documentaire est en fait un substitut aux témoins. Dans plus de six romans, le film de Panijel est présent : ce film si difficile à voir pendant cinquante ans est métonymiquement une représentation de l'attitude de l'état face au 17 octobre, c'est à dire une politique de déni et d'effacement. Ce documentaire est important parce qu'il met en scène des témoignages de victimes. Tout comme, la documentation papier en devenir, la documentation visuelle est nécessaire pour véhiculer le souvenir. Chacun des témoins raconte son histoire personnelle de la nuit du 17 octobre. On voit par moment la caméra adopter des mouvements au bord de l'eau comme pour imiter le jet des Algériens dans la Seine par les services de police. Panijel utilise des techniques cinématographiques de l'avant-garde, comme la voix off, le fondu au noir, la caméra mobile et le balancement d'avant en arrière de la victime sur le point d'être jetée à l'eau pour renforcer l'horreur et l'effet de désorientation sociale. Les témoignages parlent du Quartier Général des Harkis, au 28 Rue de la Goutte D'Or. On note que Panijel rend un grand hommage à Elie Kagan, confirmant l'importance de l'image qui est déjà prégnante tout au long de cette analyse. Le film se termine aux événements de Charonne. Toutefois, il est important de rappeler que même si ce film date de 1962, la plupart des images que Panijel présente, relèvent de la mémoire empruntée puisqu'il s'agit d'une reconstitution. La nuit de l'affrontement entre la police et les manifestants est elle aussi récréée. Toutes les informations que l'on a présentées tout au long de la thèse ci-dessus sont présentes chez Panijel : le rôle des Harkis certes, mais aussi la

quarantaine au Palais des Sports. Un couple mixte témoigne de l'horreur vécue et du rejet de la société française. Ironiquement, les victimes rappellent les directives du FLN : « *Ma de diw chi sdah mhakoum* » (*N'emmenez pas de problèmes avec vous-* ma traduction). Les lieux que Panijel met en scène sont canoniques et les séquences Place de la Concorde, au Grand Rex, Place d'Italie ou à St Michel inspirent beaucoup de textes sur le 17 octobre. Bien sûr la véracité de certains témoignages est impossible à prouver : par exemple, un témoin dans le film accuse la police française de jeter un bébé dans la Seine sans aucune autre indication.

Cinquante ans après les faits, Yasmina Adi sort un documentaire qui porte le nom d'un graffiti précédemment évoqué : *Ici on noie des Algériens*. Ce documentaire rend un hommage émouvant à Panijel, certes, mais surtout aux victimes. Ce documentaire est beaucoup attendu lors de l'anniversaire de la tragique nuit. Il se fait écho du travail de Panijel sur plusieurs niveaux : il y a une série d'entretiens menés qui donnent la parole aux victimes et aux témoins. On retrouve les photos de Kagan chez Adi, et des thèmes communs comme la mise en valeur des photographies de Kagan et le relevé topographique des lieux de la manifestation. Il n'y a pas de contradiction drastique quant au déroulement de la nuit : du transport par bus à la rétention dans les stades. Les témoignages concordent. Néanmoins il faut noter les différences entre ces deux bandes films à cinquante ans d'intervalle. La première différence réside dans la nature des images : Yasmina Adi a accès aux archives et elle n'a jamais besoin de reconstituer des scènes comme Panijel puisqu'elle possède les bandes originales. On n'a jamais la charge des CRS et de leur bidule comme chez Panijel, mais des images de la manifestation suivies de témoignages de la violence policière. On note aussi qu'Adi décide de faire témoigner des femmes et que comme Sebbar, elle n'hésite pas à mettre en valeur leur contribution: cette contribution est cependant effacée à l'Indépendance algérienne car les nouveaux dirigeants décident de ne pas reconnaître

leur participation dans le processus d'émancipation coloniale. Sebbar rétablit leur présence et leur contribution par le biais de la fiction. Elle met en scène Amel qui fait un documentaire, comme si elle voulait réitérer l'importance de l'image. Elle annonce le parcours d'une autre auteure, Faiza Guene, qui met en scène la mémoire du 17 octobre 1961 dans son roman *Kiffe kiffe demain*, publié en 2004 chez Hachette. Ce roman est le plus grand succès commercial parmi tous les romans cités dans ce travail de recherche. Le roman raconte un fait historique, la commémoration organisée par le Maire de Paris, Bertrand Delanoë, le 17 octobre 2001. Il fait poser une plaque sur le Pont St Michel et Guene fait part au lecteur de l'émotion de sa mère. En un paragraphe, Faiza Guene réactualise la mémoire du 17 octobre, mais aussi la tentative politique de rétablissement mémoriel de Bertrand Delanoë, maire de Paris. Aucun représentant du gouvernement n'a assisté à la cérémonie mais les Algériens qui ont vécu le 17 octobre saluent cette action. Faiza continue à s'intéresser au 17 octobre par le biais d'un documentaire, *Mémoires du 17 octobre* réalisé en 2002 avec Bernard Richard. Comme Amel dans le roman de Sebbar, elle choisit l'image pour dire le 17 octobre de manière approfondie.

Dans le documentaire d'Adi, il y a une voix-off qui guide la narration et l'on se rend compte qu'il s'agit des messages que la centrale de police envoie pour mater la rébellion. On entend pour la première fois les voix de la police qui organise la répression. Il y a trop de manifestants et l'on demande du renfort à la RATP pour le transport des Algériens. Les femmes sont les principaux témoins dans la tentative de restitution par l'image: femmes, mères, veuves, militantes engagée, elles parlent enfin directement, en français et en arabe. Elles racontent une expérience d'une violence inouïe, et le travail de Sebbar et celui d'Adi se rejoignent et contribuent à rétablir l'importance des femmes qui deviennent de véritables moteurs dans la mise en place de la manifestation et dans leur réponse au gouvernement français, une réponse d'une

bravoure notable lors de la manifestation du 20 octobre pour demander des comptes sur les disparitions de la nuit du 17 octobre. Adi met en scène de nombreux éléments que l'on retrouve chez Anne Tristan sur les femmes et leur manifestation du 20 octobre et notamment le fait qu'on essaye de les enfermer à Saint-Anne comme patientes psychiatriques. Yasmina Adi choisit de nous présenter le témoignage des docteurs qui aident les femmes algériennes à s'échapper, il est fait mention d'une collecte des infirmières pour assister ces militantes alors qu'elles sortent par une porte dérobée, rue d'Alésia. Le docteur insiste aussi sur l'indifférence incrédule de ses amis lorsqu'il raconte les faits. La Police l'a mis en garde, et il doit taire ce qui s'est passé.

Les femmes ne portent pourtant pas de symptômes de schizophrénie, ou de dérangement mental dû aux événements. Leur compréhension de l'espace social est complexe. Elles parlent de leur 17 octobre, de leur engagement. Elles sont restées en France. Leur perspective de témoignage est le rétablissement des faits. Elles occupent un espace d'action dans le processus qu'elles n'hésitent pas à verbaliser. On note une des témoins, la femme au *hijab* blanc qui dénonce dès le début du film l'attitude de la France qui assassine les siens. Elle présente la manifestation des femmes du point de vue d'une manifestante, une voix novatrice dans la reconstruction de la mémoire du 17 octobre. Elle est appréhendée et enfermée avec plusieurs autres femmes et raconte comment elle dessinait le drapeau algérien sur le mur à l'aide de rouge à lèvres. Lorsqu'elle rapporte le traitement de la police il y a un contraste entre ce que la police lui dit (« la fatma a raté sa sortie ») et la réponse des femmes dans ce témoignage qui montre un groupe de personnes actives et fortes devant l'horreur. Elle semble presque glorifier ses actions lors de l'enfermement dans les centres et foyers sociaux. En plus des drapeaux sur les murs, l'action politique des femmes se traduit chez la femme en voile blanc à travers un appel public qu'elle fait : Elle demande aux femmes de ne pas accepter de manger car elle dit « Nous sommes

là pour l'indépendance ». La femme au voile blanc ne se présente donc pas comme une victime mais comme une actrice de l'indépendance. Son témoignage est différent de celui de la femme au *hijab* bleu, Madame Khalfi, qui elle est une victime de la guerre et perd son mari. Elle ne semble pas avoir surmonté cette perte et le silence qui l'entoure, cinquante ans après les faits, la situation fait d'elle une victime non comptabilisée de la guerre. On note aussi qu'une femme harki est décrite dans le témoignage.

Un autre témoignage, celui de Monsieur Smaili, renforce l'idée selon laquelle le 17 octobre est un fait notable dans le processus d'indépendance. Monsieur Smaili explique qu'il a parfois échappé au délit de faciès en se faisant passer pour un Italien. Il se retrouve tout de même enfermé à Vincennes avec des milliers d'autres Algériens. Il n'hésite pas à rentrer dans les détails en ce qui concerne la pression psychologique et la violence physique infligée aux prisonniers. Il nous apprend cependant que c'est dans cette circonstance d'oppression collective qu'il a appris l'hymne national algérien et que comme pour beaucoup d'autres Algériens, c'est à Vincennes que M. Smaili apprend le chant d'un pays qui existe déjà dans son imaginaire et qui prend un contour politique réel à travers le chant patriotique. Le documentaire de Yasmina Adi est donc à saluer. Elle confirme cependant le caractère irrésolu de l'histoire française en ce qui concerne le 17 octobre 1961 en créant un texte complexe dans ce documentaire en alliant différents points de vue sur cette nuit. Elle fabrique une polyphonie en mettant en corrélation différents témoignage et images d'archives qui questionnent certainement l'action de la police française à travers Papon mais qui mettent surtout en cause l'action politique de son pays à travers Roger Frey qui empêche toute enquête et qui contribue à l'occultation de cette action politique pour l'indépendance.

Le cinéma dit également le 17 octobre 1961 par la fiction et il y a trois films notables qui réactualisent la mémoire cette nuit d'horreur. Le premier, déjà mentionné, est *Caché* de Michael Haneke. Ce film a fait couler beaucoup d'encre et l'on insistera pour conclure sur la thèse de Ipek A. Celik, de la New York University, qui publie un article intitulé « *"I Wanted You to Be Present": Guilt and the History of Violence in Michael Haneke's Caché* », dans le *Cinema Journal* de l'automne 2010. Pour Celik, le film explore le racisme contemporain en France à travers les conséquences du 17 octobre sur une famille bourgeoise un demi-siècle après les faits. Celik confirme que pour Haneke, la scène centrale du film qui intervient moins d'un quart d'heure avant la fin, est le suicide de Majid. Ce personnage est le suspect principal, il semble être la menace du film, l'homme qui filme la résidence de George et Anne Laurent. Le film se déroule autour de cette présence menaçante qui viole l'intimité du couple bourgeois. Il rompt l'apparente harmonie de la famille. Un personnage mystérieux envoie des cassettes, support principal du montage du film, et ces cassettes affirment une présence qui observe, passive et menaçante. On croit que c'est Majid qui les observe. Par un phénomène de flash-back, on apprend que George connaît Majid et que les parents de ce dernier travaillaient pour la famille Laurent. Les parents de Majid sont morts le 17 octobre 1961 et ne reviennent donc jamais le chercher. La famille Laurent comptait adopter Majid mais George, par jalousie, fait accuser Majid du massacre d'un coq, sabotant ainsi l'adoption. Majid se suicide devant George mais il continue de nier d'avoir envoyé les cassettes. Le suicide ne détruit donc pas la menace latente sur la famille. Celik insiste sur le caractère irrésolu de la menace et il met en parallèle le déni de George à faire face à sa culpabilité dans le processus de la destruction fanonienne du personnage Majid qui se suicide en s'égorgeant devant George, créant une conséquence du colonialisme sur un sujet cinématographique fictif de 2005 (60)¹⁰.

¹⁰ Celik cite Fanon qui dans *Les damnés de la terre*, analyse les conséquences psychologique du colonialisme sur l

Dans sa thèse Celik insiste sur la différence de réception du film par la critique en France et aux États-Unis ce qui souligne la pérennité du déni en début de vingt-et-unième siècle. Il mentionne que *Les cahiers du cinéma* n'ont en aucun cas abordé les questions de responsabilité éthique des Français envers les Algériens de France. La critique en France a préféré discuter la forme novatrice du film, une esthétique unique du non-dit qui est construite par une succession de plans séquences d'espionnage. La forme est certainement à discuter et de nombreux ouvrages existent sur ce film. Celik développe son propos autour du fait qu'aux États-Unis, les questions « postcoloniales » étaient centrales dans la réception du film qui est nommé aux Oscars. Il nous rappelle qu'aux États-Unis, le film arrive aux moments des émeutes de banlieues de Novembre 2005, créant une réactualisation de la violence coloniale contre les Nord-Africains en France. Chez Celik, l'explosion de violence du 17 octobre communique avec celle du suicide de Majid tout en faisant résonner les insurrections de 2005. Le film de Haneke est une œuvre d'art, alliant une forme artistique novatrice, créative et vivante. La mise en scène de l'occultation et du déni est une mise en abyme constante de la violence coloniale.

Dans la forme, ce film s'oppose drastiquement aux deux films de Rachid Bouchareb qui remettent en scène le 17 octobre 1961: *Indigènes* de 2006 (également nommé aux Oscars), qui retrace la vie de personnages des Pacifications de 45 à Sétif, au 17 octobre à Paris, et *Hors la loi* de 2010. Les deux films ont une dimension didactique prononcée, Bouchareb ne cache pas une réécriture de l'histoire documentée, ouverte au public. Le travail de Bouchareb est l'un des plus importants quant à la remise en scène du massacre car ces films sont vus par des millions de spectateurs, et le succès commercial suggère l'engagement d'un débat social basé sur une mémoire occulté. Bouchareb crée des personnages types et d'un film à l'autre, il éduque et

sujet asservi. Les mécanismes d'autodestruction sont explicités en associant la France à une marâtre, une mère adoptive qui rejette sa progéniture tout en clamant son autorité sur le sujet.

sensibilise sur la complexité d'individus qui sont les premiers Algériens et qui restent en France tout en revendiquant leur droit contre le pouvoir colonial.

Il résulte de cette recherche sur le 17 octobre 1961, qu'un certain nombre de textes se heurtent à l'impossibilité de résoudre l'horreur qui a eu lieu. Il y a quelques tentatives de résolutions qui se traduisent par une fin cathartique-- on a notamment noté trois romans où le policier est pris de remords et se jette dans la Seine. C'est le cas dans le roman de Mehdi Lallaoui, dans le roman noir de Gérard Streiff, ou dans le récit épique d'Éric Michel. Pourtant, ce geste semi cathartique ne semble jamais être une validation de la revendication principale des militants : la reconnaissance politique du massacre. Le roman échoue tout comme l'histoire à conclure le discours sur le 17 octobre. En effet, l'amnistie en place empêche toute possibilité de réparation et c'est pour cela que les bourreaux que sont les agents de police occupent une place si importante dans la tentative de remettre en scène cette nuit. Ils parviennent à entrer dans la « communauté affective » et deviennent un vecteur de mémoire à travers leurs témoignages directs, car comme on l'a vu, les témoignages archivés de la police, accessibles depuis 1997, ne semblent pas contenir d'informations qui infirmeraient la retranscription romanesque de manière drastique. Cette amnistie pose un problème éthique que le roman traite directement. Ce problème éthique est clairement délimité par Mathieu Rigouste qui documente les stratégies d'État mises en place pour justifier la ségrégation des Maghrébins en France. Il confirme la thèse selon laquelle ce traitement raciste est perpétué à travers les années 1970, les années 1980 (malgré l'émergence du mouvement 'Beur'), dans les années 1990, moment où le discours n'est plus censuré officiellement, et jusque dans la France contemporaine qui continue à mettre en avant cette politique ségrégationniste par le biais de thèmes tels que l'insécurité et l'immigration.

La résolution n'a donc jamais lieu. La situation d'isolation des survivants des manifestants du 17 octobre est d'autant plus critique qu'elle est renforcée par un effacement bilatéral de l'importance de la nuit. On a vu qu'en France, une opération de nettoyage avait suivi la violente répression. En Algérie, la situation est différente : Linda Amiri confirme l'hypothèse selon laquelle le 17 octobre a contribué activement à l'obligation de la France de signer les accords d'Evian. Elle explique à quel point le massacre a participé à l'affirmation du désir d'indépendance. La violence de la réponse policière indique qu'il n'y a plus de possibilité de retour en arrière et que la France est au pied du mur. Cette importance du 17 octobre est symbolique certes, mais elle est constitutive de la mémoire de la lutte pour l'indépendance algérienne. L'Algérie nouvelle utilise cet événement pour maintenir un lien économique avec ses ressortissants qui vivent en France par le biais de « la journée de l'émigration » sans admettre l'importance de ce massacre. En effet, la formation du FLN qui est en place au moment de l'indépendance ne veut pas s'embarasser des cadres du FLN de ladite métropole, cette fameuse septième wilaya qui n'en sera jamais une. La Fédération Française du FLN (FFFLN) dont les dirigeants ont ordonné depuis l'Allemagne la manifestation du 17 octobre 1961 ont tout simplement été écartée de l'Algérie indépendante de mars 1962. La branche du FLN installée en Tunisie pendant le conflit, prend le pouvoir, renforçant donc l'isolement des manifestants du 17 octobre qui sont géographiquement et symboliquement évincés du processus de formation du nouveau gouvernement. Ali Haroun, ancien cadre du FFFLN, réitère ce que Boudjedra annonçait déjà dans son roman *Topographie idéale pour une agression caractérisée* : le gouvernement Boumediene suspend l'émigration algérienne en France en 1972 mais ce n'est que temporaire. Il reste une scission et une cicatrice vécue comme une trahison par le FFFLN. Il y a donc un manque de reconnaissance des manifestants en Algérie tandis que cette population a servi de

chair à canon pour les indépendantistes. De plus, la France stagne dans une situation de déni renforcé par une amnistie dans la défaite coloniale. Le 17 octobre pose donc à la France la question de la défaite morale et éthique.

En effet, le 17 octobre sonne le glas de l'empire colonial, mais le paradoxe de ce moment historique réside dans le fait que la population qui manifeste pour une Algérie indépendante « Yahia Djazair », se trouve sur le territoire français, poussée par une migration économique qui transcende l'affiliation politique. Ces nouveaux besoins économiques se traduisent par la rapide migration humaine dans un monde qui devient global. La migration du peuple algérien en France va donc de pair avec une revendication indépendantiste. Cette population qui véhicule la mémoire du 17 octobre en tant que victimes du racisme n'est pas moindre au moment de l'écriture. La loi en France interdit les sondages sur la race ou l'appartenance religieuse pour éviter les discriminations semble-t-il. Néanmoins, une population estimée à 10% en France serait « issue de l'immigration », ce qui revient à dire que plus de sept millions de Français portent en eux une histoire coloniale confisquée. Nord-Africaine en grande majorité, cette dense population dénonce toujours le racisme en France.

La particularité du 17 octobre est dans sa multiple signification dans le paysage politique français. Après l'occultation d'un demi-siècle, le 17 octobre arrive dans le débat public après les émeutes de 2005 dans les banlieues parisiennes, qui se sont propagées dans plusieurs villes de province, notamment à Grenoble, ville du Dauphiné choisie par Kateb Yacine. Pour arriver à devenir un sujet acceptable, la nuit de la répression a traversé un demi-siècle de résistance, faisant de cette histoire, un *supplément au roman national* pour emprunter le titre de Jean-Eric Boulain qui met en fiction la haine raciale dans son roman pour contester la version officielle de l'État sur les conséquences de la guerre d'Algérie pour les émigrants du Maghreb en France. Le

souvenir en devenir porte la marque de la censure et de la résistance, rendant la mémoire de l'évènement politiquement chargée. Dans toutes les disciplines et tous les arts, le discours délié tend à faire acte de recherche et de témoignage. Le lien à la notion de vérité est déconcertant : l'histoire est fictionnelle et la fiction s'est historicisée en donnant à l'art des formes hybrides. Dans cette recherche mémorielle, un des tristes constats reste cependant que les enfants en/quête de vérité continuent de se trouver en marge d'une société française en proie au repli communautaire qui peine à mettre en avant le *devoir de mémoire* si cher à Primo Lévi. *Le malaise de la république* selon Françoise Vergès ou *La fracture coloniale* de Blanchard s'articulent face à une donnée constante: « la reconstruction mémorielle se fait en parallèle à une ethnicisation des relations sociales » (*Fracture* 127). Les victimes du 17 octobre sont innommées et innommables et pourtant présentes. Les générations qui portent le combat pour une Algérie libre depuis la France est une force de plusieurs millions d'individus que l'on stigmatise paradoxalement en ne trouvant guère une terminologie pour les qualifier. Du « raton » au « beur », la problématique de la violence factuelle, justifiée par la haine raciale persiste et résiste au discours universitaire. Il y a une difficulté à parler de ou même à nommer la minorité musulmane de France. La « minorité visible », reste l'ennemi intérieur puisque la reconnaissance politique est bloquée par l'amnistie qui entoure la guerre d'indépendance algérienne.

La mémoire du 17 octobre annonce donc la naissance d'une fracture qui se matérialise socialement dans les années 2000. On a vu que dans les années 1960 et 1970, le discours sur le massacre ou sur ce qui concerne l'Algérie et la perte coloniale par extension est très rare. La tentative de prise de parole des années 1980, largement soutenue par la littérature, a permis l'ouverture d'une brèche dans le système de censure étudié. Dans les années 1990, l'heure est à la querelle des historiens tandis que dans les années 2000, et particulièrement à l'hémistiche,

l'explosion des banlieues en Novembre 2005 annonce la fin du silence et le début du discours sur la situation des Musulmans en France mais également sur celle des autres minorités présentes dans le pays métropolitain : Noirs, Asiatiques (ces derniers étant sans doute les plus marginalisés dans le discours politique). Blanchard a donc le territoire nécessaire pour clamer le retour du refoulé dans son livre en faisant des banlieues un « théâtre colonial » (224). Selon Françoise Vergès, *Le malaise de la République* tient à ce que la France n'a pas su gérer son passé colonial. Elle oppose la France aux États-Unis ou à l'Angleterre où les questions des conséquences du colonialisme ont été posées. Les études postcoloniales dans les pays anglo-saxons forcent à mettre un terme à l'étanchéité des disciplines universitaires. Les départements d'histoire, de sciences sociales et de littératures œuvrent collectivement à la restitution de la violence de l'histoire, tout en tentant de garder une cohésion nationale qui prenne en compte les erreurs du passé. Vergès déclare que la France semble refuser d'intégrer les problèmes coloniaux dans les champs de recherche mais on a noté avec l'analyse du texte sur la nuit du 17 octobre 1961 que toutes les disciplines ont œuvré pendant un demi-siècle à une résistance mémorielle coloniale malgré le désengagement politique. Cette constatation permet d'affirmer que le 17 octobre sonne le glas de l'état de droit colonial symboliquement même si on a prouvé que les pratiques de violence raciste contre les Français qui ont un faciès Nord-Africain perdurent au moment de cette prise de conscience. Vergès note donc que l'Islam est un problème postcolonial au sens anglo-saxon, c'est à dire une conséquence en France métropolitaine de la présence de ressortissants d'une ancienne colonie, parfois les manifestants du 17 octobre 1961 et leurs enfants. Dans cette situation postcoloniale on note une application instrumentalisée du principe de laïcité, modèle républicain français. Ce principe va de pair avec celui de la liberté du culte. Cependant depuis les années 1980, le port du voile islamique est cause de polémique en France en faisant d'un couvre-

chef un problème politique d'envergure nationale qui se manifeste par la loi de 2004, interdisant le voile dans les écoles publiques, et le voile, comme lors du 17 octobre 1961, est associé à l'image de la « Fatma » de Papon. Cette loi est consolidée par l'interdiction totale du voile intégral (qui recouvre le visage) en 2011 sur la voie publique. Le voile devient donc la métonymie d'un symbole postcolonial par excellence. L'interdiction est l'échappatoire de plusieurs gouvernements de droite qui se succèdent depuis le début du vingt-et-unième siècle. Cependant, voici un paradoxe qui inscrit la France dans une situation néocoloniale : En 2009, Mayotte devient un département français après un referendum, créant un problème géopolitique, un déséquilibre énorme dans l'archipel des Comores. Cependant sur ce territoire nouvellement français, le port du voile est autorisé comme beaucoup d'intellectuels le notent (Vergès, Blanchard, Rahrیمانana, Soeuf Elbadawi, etc.). Cette mesure est due au fait que traditionnellement les Mahorais portent une tenue à connotation religieuse prononcée : les femmes portent le *salouva* tandis que les hommes portent le *kandzu* dans l'espace public. Les lois précédemment mentionnées ne sont donc pas applicables dans le département de Mayotte, créant une situation néocoloniale paradoxale. On chasse le voile en France tandis qu'on conquiert de nouveaux espaces géostratégiques où l'on minimise le besoin de laïcité de la République. Tandis que les conséquences du colonialisme affectent la vie même des citoyens en métropole depuis le 17 octobre et même avant, on perpétue l'impérialisme colonial à la française. Le problème d'intégration n'est pas urgent pour les Mahorais tandis que les Maghrébins sont politiquement sommés de s'acculturer au nom d'un principe d'intégration et d'assimilation arbitraire. Le 17 octobre annonce l'entrée dans une ère postcoloniale, et les enfants des victimes vivent pleinement la pérennité du rejet social, ce que Blanchard appelle le « Post-colonial » (avec le tréma pour se distancer des Anglo-Saxons). Tandis que les universitaires font la généalogie de

la violence qui explose dans les banlieues abandonnées, le Qatar injecte quasiment une demi centaine de millions d'Euros dans ces banlieues pour occuper la jeunesse pour tenter de les former à une activité sociale. On peut imaginer ici que cette initiative du Qatar montre bien à quel point la France est impuissante et refuse d'abandonner sa posture de déni et d'ignorance face à la révolte d'un pays en crise sociale grave. La pérennité du racisme institutionnalisé se lit dans les résultats du Front National (Jean-Marie Le Pen est au deuxième tour de l'élection présidentielle en 2002 et sa fille Marine Le Pen assure la relève en maintenant les scores aberrants du parti raciste en France) et dans les stratégies politiques de la Droite, qui depuis les années 1990, gagne chaque élection en mettant en avant le racisme par un euphémisme convaincant : les problèmes de sécurité. Le postcolonial et le post-colonial se rejoignent donc : c'est un ensemble d'écrits dans lesquels le fait colonial est central. Malgré les euphémismes gouvernementaux, il semble bien que la restitution de la mémoire du 17 octobre 1961, relève d'un état postcolonial en France. Le pays ne parvient pas à accepter la complexité et les conséquences du fait colonial.

Appendice

1 -Les photographies de la nuit du 17 octobre 1961



(© Elie Kagan, tous droits réservés)

Sur cette photo d'Elie Kagan prise au début de la manifestation, on voit que la manifestation est pacifiste : Au premier plan une femme porte son enfant en bas âge. Au deuxième plan, le sourire d'un petit garçon illustre le sentiment festif qui émanait du cortège au début de la démonstration. Cette photo capture l'esprit de célébration de l'action de masse.



(© Elie Kagan, tous droits réservés)

Les Algériens sont groupés et arrêtés en masse. La posture de ces civils qui ont les mains sur la tête, et le visage contre le mur montre à quel point la police veut humilier et « mater » le mouvement dit subversif.



(©*l'Humanité*, tous droits réservés)

Les manifestants gardent la posture humiliante lorsqu'ils sont empilés dans des bus de la RATP pour être transportés dans des stades de banlieue (Palais des sports et Stade de Coubertin) où ils seront gardés dans des conditions inhumaines pendant plusieurs jours. Plusieurs d'entre eux perdent la vie.



(© Elie Kagan, tous droits réservés)

La violence atteint son paroxysme et ici, il y a un Algérien à terre, il baigne dans on sang. Néanmoins, le travail des forces de police consiste également à nettoyer la place publique de toutes traces de la nuit. Sans ces photos d'Elie Kagan, il n'y aurait pas de prouve aussi irréfutable de l'ampleur de l'horreur.

2- La réactualisation de la nuit du 17 octobre par l'image



Ce graffiti est réutilisé par Yasmina Adi qui utilise le texte pour le titre de son documentaire et l'image pour son affiche.



(© Paris-Match, tous droits réservés)

Cette coupure de presse date du 18 octobre 1961, elle fait état d'un bilan que notre recherche conteste, et qui est malheureusement significatif de la posture de déni de la France face aux revendications d'indépendance algériennes.

POUR PROTESTER CONTRE LE COUVRE-FEU PAR MILLIERS, LES ALGERIENS ONT MANIFESTE HIER DANS PARIS

PAR MILLETS, les Algériens ont manifesté hier dans les grands boulevards de Paris pour protester contre le couvre-feu imposé par les autorités algériennes. Les manifestants ont parcouru les grands boulevards de Paris, en passant par les Champs-Élysées, les avenues de la République et de la Liberté. Ils ont scandé des slogans et brandi des drapeaux algériens. Les forces de l'ordre ont tenté de disperser les manifestants, mais ceux-ci ont refusé de se laisser intimider. La manifestation a duré pendant une heure et s'est terminée par la nuit.

Les Algériens ont manifesté hier dans les grands boulevards de Paris pour protester contre le couvre-feu imposé par les autorités algériennes. Les manifestants ont parcouru les grands boulevards de Paris, en passant par les Champs-Élysées, les avenues de la République et de la Liberté. Ils ont scandé des slogans et brandi des drapeaux algériens. Les forces de l'ordre ont tenté de disperser les manifestants, mais ceux-ci ont refusé de se laisser intimider. La manifestation a duré pendant une heure et s'est terminée par la nuit.



PENDANT UNE HEURE sur les grands boulevards

Combien d'Algériens ? On ne sait pas, mais on pense qu'il y en a eu beaucoup. Ils ont manifesté sur les grands boulevards de Paris.

(© l'Humanité, tous droits réservés)

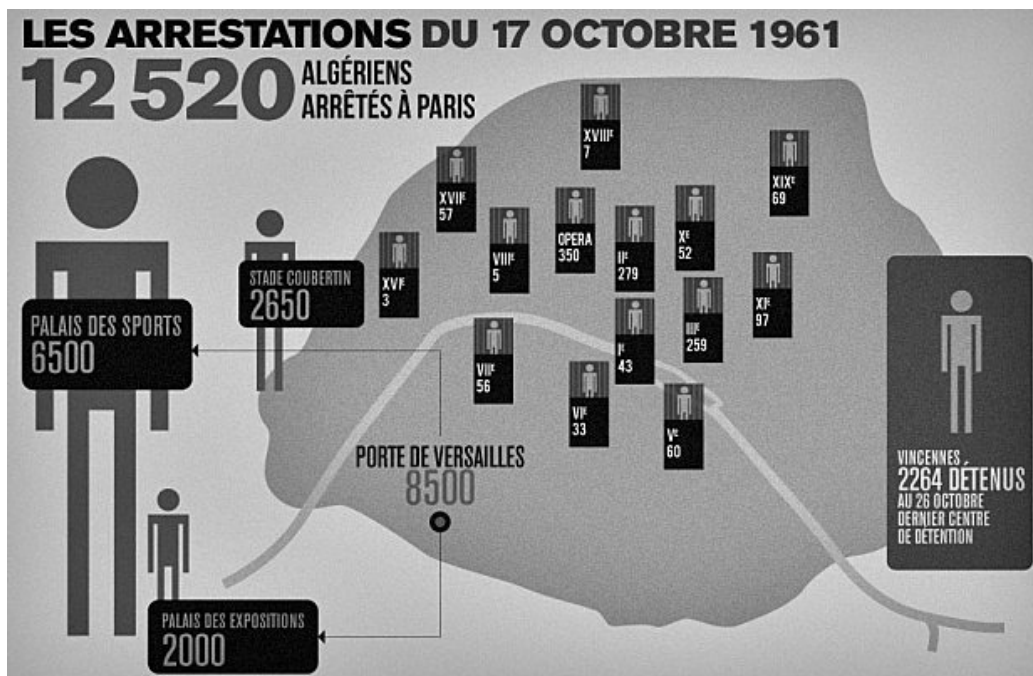
Ce que *l'Humanité* publie le 18 octobre 1961. Malgré cette une qui met en valeur l'action des Algériens, l'opinion publique en France ignore la situation des Algériens



Plaque commémorative à Aubervilliers. On a noté celle du Pont St Michel dans le corps de la recherche.



Le mouvement des « Indigènes de la République » appelle à une manifestation de commémoration 2009. L'enfant à droite de l'image confirme que la mémoire intergénérationnelle de l'évènement est transmise.



(© site internet *Owni*, tous droits réservés)

Cette infographie est une interprétation d'un rapport de la préfecture de police du 18 octobre 1961. Le document officiel est reproduit ci-dessous :

Paris, le 18 Octobre 1961 -

- RECAPITULATION DES P.L.I. DÉPOSÉS -
(Situation à G.30)

DIRECTION GÉNÉRALE DE LA POLICE MUNICIPALE
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
PRÉFECTURE DE POLICE

Form. n°
17.10.61

.....	258 -> C (V 13)
.....	40
.....	23
.....	101 -> C (V 13)
.....	40
.....	15
.....	17
.....	12
.....	19
.....	23
.....	150 -> C (V 13)
<hr/>	
698	

.....	6600
.....	2800
.....	350
.....	259
<hr/>	
.....	10.009
.....	851
.....	698
<hr/>	
<u>11.538</u>	

Palais de Sports
Stade de Combats
Porte Opéra
Central 3
Centraux Paris
Boulevard

Paris, le 18 Octobre 1952 -

- COMPTABILITE DU F.I.A. DESSIS -
(Situation à Ch. 30)

Palais des Sports	6.600	
Stade Gerbertin	2.900	
Parcs Olym	350	→ C I V → 2 à 3
Centrai S&M	299	
	<u>10.009</u>	

1er Arrdt	43		Ambleux	298	→ C I V
2 ^{me} "	279	→ C I V	Aubervilliers	40	
3 ^{me} "	60		Chisy	29	
6 ^{me} "	35		Clichy	101	→ C I V
7 ^{me} "	96		Courcoveis	40	
8 ^{me} "	5		Genilly	15	
10 ^{me} "	52		Ivry	17	
11 ^{me} "	97		Neuwyon	12	
12 ^{me} "	70		Neully	19	
14 ^{me} "	3		Parcia	23	
17 ^{me} "	97		Putaux	190	→ C I V
18 ^{me} "	7				
19 ^{me} "	69				
	<u>851</u>			<u>698</u>	

Centrai d'identification	10.009
Centrai Paris	851
Centrai Belgique	698
<u>Total Global</u>	<u>11.558</u>



La ville de Givors donne son nom à une place au cinquantième anniversaire du massacre.

17 OCTOBRE 1961 - 17 OCTOBRE 2011 50 ANS DE VIOLENCES POLICIÈRES

Mutilations Rafles Racisme Vidéosurveillance Crimes
Fichage Contrôles au faciès Harcèlement
Discriminations Flashball Répression Violences

Le 17 octobre 1961, la Police assassinait des centaines de manifestants à Paris.
POUR NE PAS OUBLIER. POUR LA JUSTICE. CONTRE LES VIOLENCES POLICIÈRES

**RASSEMBLEMENT
LUNDI 17 OCTOBRE
18H, PLACE ROYALE**

Appel au rassemblement pour commémorer le cinquantième anniversaire du massacre.

17 OCTOBRE 1961



**Collectif *Sortir du Colonialisme Provence*
Pour la reconnaissance
d'un crime d'Etat
Pour une autre
politique d'accueil**



Le 5 octobre 1961, alors que les négociations devant mettre fin à la guerre d'Algérie ont commencé, le préfet de police Maurice PAPON décrète un couvre-feu pour les Algériens à Paris et dans sa banlieue. Le 17, une manifestation pacifique à l'appel du FLN s'ensuit, qui sera sauvagement réprimée. Des dizaines de personnes seront retrouvées noyées dans la Seine. Cinquante ans après, ce crime, dont les preuves ont été étudiées par de nombreux historiens, journalistes, documentaristes, un crime impossible à nier, n'est toujours pas reconnu comme tel ni condamné par les plus hautes autorités de la France. Le collectif *Sortir du colonialisme Provence* organise pour commémorer ce tragique épisode de la Guerre d'Algérie une manifestation à l'heure où le racisme d'État réapparaît avec les dérapages à répétition du couple Guéant - Hortefeux et la chasse aux étrangers sans papiers et aux Roms qui sape chaque jour un peu plus notre devise trinitaire républicaine : liberté, égalité, fraternité.

■ RASSEMBLEMENT / MANIFESTATION ■ 17 OCTOBRE 2011

**MARCHES DE SAINT-CHARLES
VIEUX PORT
RDV À 18H30
SUR LES ESCALIERS DE LA GARE**

Appel au rassemblement pour commémorer le cinquantième anniversaire du massacre par le collectif « sortir du colonialisme » : notons ici que toutes les causes racistes (Roms entre autres) et les pratiques de pérennité de marginalisation sont présentes.



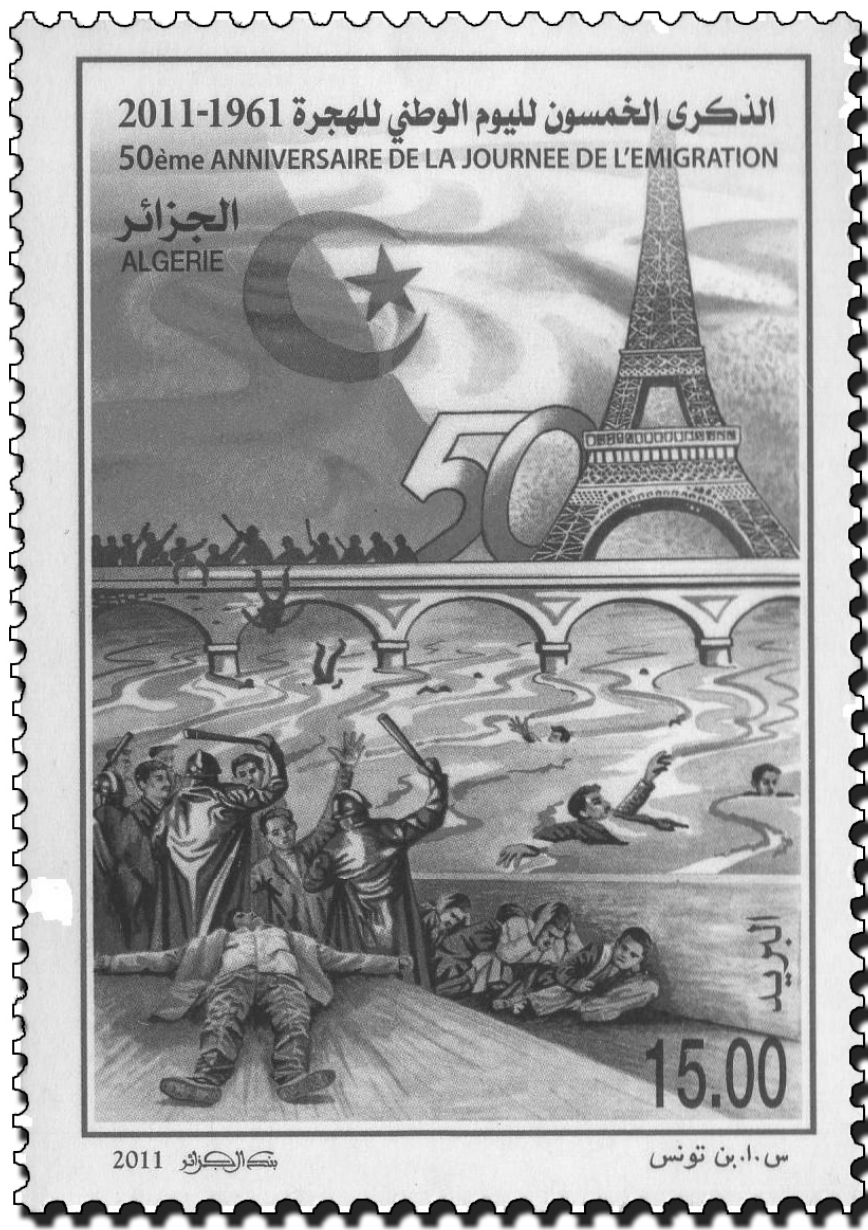
Appel au rassemblement pour commémorer le cinquantième anniversaire du massacre :
Le mouvement des Indigènes de la République appelle à manifester pour le cinquantième anniversaire du massacre



Pochette de l'album du rappeur Médine (voir page suivante pour la comparaison avec Huey Newton).



Huey Newton fondateur des « Black Panthers ».



Timbre algérien: l'une des rares traces de la commémoration en Algérie

Bibliographie :

Corpus principal :

Bertina, Arno. *Le dehors ou la migration des truites*. Paris: Actes Sud, 2001. Print.

Boudjedra, Rachid. *Topographie idéale pour une agression caractérisée*. Paris: Denoël, 1975.
Print.

---. *Le vainqueur de coupe*, Paris : Denoël, 1981; réed. Gallimard Folio, 1989. Print.

Daeninckx, Didier. *Meurtres pour mémoire*, Paris : Gallimard Série Noire, 1984. Print.

Imache, Tassadit. *Une fille sans histoire*, Paris : Calmann Lévy, 1987. Print.

Kateb, Yacine. *Le cercle des représailles*, Paris: Point Seuil, 1959. Print.

---. *Nedjma* . Paris: Point Seuil, 1994. Print.

Kettane, Nassir. *le sourire de Brahim*, Paris: Denoël, 1985. Print.

Lallaoui, Mehdi. *Les beurs de seine*, Paris : Arcantère, 1985. Print.

---. *Du Bidonville au HLM* .Paris : Syros, 1993. Print.

---. *Une nuit d'octobre*. Paris : Éditions alternatives, 2001. Print.

Michel, Eric. *Algérie, Algérie*. Paris: Presses de la Renaissance, 2007. Print.

Sebbar, Leila. *La seine était rouge*, Paris : Thierry Magnier, 1999. Print.

Smith, William Gartner. *The Stone Face*, Published by Farrar, Straus and Company, 1963. Print.

Œuvres citées:

Alleg, Henri. *La question*, Paris : Éditions de Minuit, 1958. Print.

Amiri, Linda. *Les fantômes du 17 Octobre*, Paris : Ed. Mémoire-Génériques, 2001. Print.

---. *La Bataille de France*, Paris : Robert Laffont, 2004. Print.

Arnaud, Jacqueline. *L'Oeuvre en fragments*, Paris, Actes Sud, 1999. Print.

Balibar, Etienne. *Octobre 1961 et sa mémoire revisitée*, discours prononcé en 1991 lors de la première conférence universitaire sur l'évènement à Paris.

---. *De Charonne à Vitry. Les frontières de la démocratie*. Paris : La Découverte, 1992. Print.

Bastide, Roger. « Mémoire Collective et sociologie du bricolage ». *L'Année Sociologique*, numéro 21, 1970 : 91. Print.

Blanchard, Pascal, Nicolas Bancel et Pascale Lemaire. *La fracture coloniale : la société française au prisme de l'héritage colonial*. Paris : Découverte, 2005. Print.

Boudjedra, Rachid. *FIS de la haine*, Paris : Denoël, 1992. Print.

Bourget, Carine. « Language, Filiation and Affiliation in Leïla Sebbar's Autobiographical Narratives », dans *Research in African Literatures* - Volume 37, 2006:121-135. Print.

Brunet, Jean-Paul. *Police contre FLN, le drame d'octobre 1961*, Paris : Flammarion, 1999. Print.

Camus, Albert. *L'étranger*, Paris: Gallimard, 1942. Print.

Celik, Ipek A. « I Wanted You to Be Present: Guilt and the History of Violence in Michael Haneke's *Caché* ». *Cinema Journal*, 50, Number 1, Fall 2010: 59-80. Published by University of Texas Press. Print.

Césaire, Aimé. *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris : Présence Africaine, 1939. Print.

- De Certeau, Michel. *Marches dans la ville* dans *L'invention du quotidien 1: Arts de faire*. Paris: Union Générale d'Éditions, 1980. Print.
- Derrida, Jacques. *Mal d'Archives*, Paris : Galilée, 1995. Print.
- Dewerpe, Alain. *Charonne, 8 février 1962. Anthropologie historique d'un massacre d'État*, Paris, Gallimard, 2006. Print.
- Donadey, Anne. *Recasting Postcolonialism : Women writing between worlds*, Portsmouth : Heinemann, 2001. Print.
- Durmelat, Sophie, « Petite histoire du mot Beur : ou comment prendre la parole quand on vous la prête », *French Cultural Studies*, 9/2, 1998. Print.
- Einaudi, Jean-Luc. *La bataille de Paris : 17 Octobre 1961*, Paris : éditions du Seuil, 1991. Print.
- . *Octobre 1961 : un massacre à Paris*, Paris : Fayard, 2001. Print.
- Etcherelli, Claire. *Élise ou la vraie vie*, Paris : Denoël. 1967. Print.
- Farès, Nabile. « Écrire contre l'oubli » dans *Le 17 Octobre 1961, Un crime d'État à Paris*, Paris : La Dispute, 2002. Print.
- . *Yahia Pas de chance*, Paris : Seuil 1970. Print.
- Feraoun, Mouloud, *Journal 1955-1962*, Paris : Seuil, 1967. Print.
- Foucault, Michel. *Archéologie du savoir*, Paris : Gallimard, 1969. Print.
- Gacon, Stéphane. *L'amnistie de la Commune à la Guerre d'Algérie*, Paris : seuil, 2002. Print.
- Guemriche, Salah. *Dictionnaire des mots français d'origine arabe*, Paris : Seuil, 2007. Print.
- Guène, Faiza. *Kiffe Kiffe demain*, Paris : Hachette, 2004. Print.
- Guenif-Souilamas, Nacira, *Des « beurettes » au descendants d'immigrants nord-africains*, Paris : Grasset, 2000. Print.
- Gilroy, Paul. *After Empire: Melancholia or convivial culture ?*, Londres : Routledge, 2004. Print.

Giudice, Fausto. *Arabicides : une chronique française : 1970-1991*, Paris : La Découverte, 1992.
Print.

Graebner, Seth. *History's Place: Nostalgia and the City in French Algerian Literature*.
Lexington, 2007. Print.

---. « Remembering 17 October 1961 and the novels of Rachid Boudjedra », *Research in African
littératures*, Vol.36, N0. 4, winter 2005:172-197. Print.

Hajjat, Abdellali, *Immigration postcoloniale et mémoire*, Paris : l'Harmattan, 2005. Print.

Halbwachs, Maurice. *La Mémoire collective*. Paris: Presses Universitaires de France, 1968. Print.

Hargreaves, Alec G. *immigration and Identity in beur fiction*, New York: Berg French Studies,
1997. Print.

Hegel, G.W.F. *Esthétique*, Paris : Le Livre de Poche, 1997. (Livre 3). Print.

House, Jim et MacMaster, Neil. *Paris 1961: Les Algériens, la terreur d'état et la mémoire*,
Paris : Thallandier, 2008. Print.

Haroun, Ali. *La Septième Wilaya, La guerre du FLN en France*, Paris : Seuil, 1986. Print.

Huston, Nancy. *L'empreinte de l'ange*, Paris : Actes Sud, 1998. Print.

Jeanson Francis et Christiane, *l'Algérie hors la loi*, Paris : Seuil 1955. Print.

Joncquet Thierry. *Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte*, Paris : Seuil, 2006. Print.

Kateb, Yacine. préface de Mechakra, Yamina *La grotte éclatée* , Algiers: SNED, 1979. Print.

---. Entretien France culture, transcrit par Michel Couenne (27), *op.cit.*, Saddek

Aouaddi, « Kateb Yacine dramaturge: esquisse d'un itinéraire esthétique », *MLN* 121,
2006 :1021-1034. Print.

Judt, Tony. *Reappraisals: Reflections on the Forgotten Twentieth Century*, London: Penguin
Press, 2008. Print.

- Laronde, Michel. « 'Effets d'Histoire'. Représenter l'Histoire coloniale forclosée », *International Journal of Francophone Studies*, vol.10 nos.1-2, 2007 :139-156. Print.
- . *Autour du roman Beur, Immigration et Identité*. Paris : L'Harmattan, 1993. Print.
- LeBreton, David. *Des visages : Essais d'anthropologie*, Paris : Métalié, 1992. Print.
- Le 17 octobre 1961, un crime d'État à Paris*, dirigé par Olivier LeCour Grandmaison, Paris : La Dispute, 2001. Print.
- Levi, Primo. *Le devoir de mémoire (entretien avec Anna Bravo et Federico Cereja)*, introduction et postface de F. Cereja, traduit de l'italien par Joël Gayraud, Paris: Éditions Mille et Une Nuits, 1995. Print.
- Lévine, Michel. *Les Ratonnades d'Octobre, un meurtre collectif à Paris*, Paris : Ramsey, 1985. Réed Paris : Jean-Claude Gawsewitch, 2011. Print.
- Manotti, Dominique. *Roman Noir, Le Mouvement Social*, No 219/220. Culture et Politique, Apr-Jun 2007 :107-109. Print.
- Michel, Johann. *Gouverner les mémoires: les politiques mémorielles en France*. Préface d'Esther Benbassa. Paris : Presses Universitaires de France, 2010. Print.
- Nora, Pierre. *Liberté pour l'Histoire*, Paris : CNRS, 2008. Print.
- . *Faire de l'histoire*, sous la direction de Jacques LeGoff et Pierre Nora, Paris : Gallimard, 1974. Print.
- . *Les lieux de mémoire*, dirigé par Pierre Nora. Paris : Gallimard, 1997. Print.
- Onfray, Michel. *L'ordre libertaire, la vie philosophique d'Albert Camus*, Paris : Flammarion, 2012. Print.
- Péju, Paulette. *Ratonnades à Paris suivi de Les Harkis à Paris*, Paris : Maspéro, 1962. Réed. Paris : La Découverte, 2000. Print.

- Redouane, Najib. *Regard Maghrébins sur Paris*, *The French Review*, Vol. 73, No. 6, May 2000: 1076-1086. Print.
- Reid, Donald. « Didier Daeninckx: Raconteur of History », *South Central Review*, Volume 27, Number 1&2, Spring and Summer 2010:39-60. Print.
- Rivet, Daniel. *Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation*, Paris : Hachette, 2002. Print.
- Rigouste, Matthieu. *L'ennemi intérieur*. Paris : La découverte, 2009. Print.
- Robbe-Grillet. *Pour un nouveau roman*. Paris : Editions de Minuit, 1963. Print.
- . *Les gommages*, Paris : Editions de Minuit, 1953. Print.
- Ross, Kristin. *May '68 and its afterlives*, Chicago Press University, 2002. Print.
- Rothberg, Michael, *Multidirectional Memory*, University Press of Stanford, 2008. Print.
- Said, Edward. *Orientalism*, London: Penguin, 1977. Print.
- Leila Sebbar*, dirigé par Michel Laronde, Paris : l'Harmattan collection *Autour de l'écrivain maghrébin*, 2003. Print.
- Shakespeare, William. *Hamlet*, Paris : Le Livre de Poche, 1972. Print.
- Shakespeare, William. *La Tempête*, Paris : Gallimard, 1997. Print.
- Smail, Paul. *Vivre me tue*. Paris : Balland, 1997. Print.
- Stora, Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1954)*, Paris : La Découverte et Syros, 1991. Print
- Streiff, Gérard. *Les Caves de la Goutte d'Or*, Paris : La Baleine, 2001. Print.
- Tristan, Anne. *Le silence du Fleuve*, Bezons : Au nom de la mémoire, 1991. Print.
- Vidal-Naquet Pierre. *La torture dans la république (1954-1962)*, Paris : Minuit, 1963. Print.
- Zerhaoui Ahsène. *Famille d'origine algérienne en France : processus d'intégration*, Sous la direction d'Albert Memmi, Paris : L'Harmattan, 1978. Print.

Films cités :

Bouchareb, Rachid. *Indigènes*, Mars Distribution 2006, France,(128 min) , 2006.

---. *Hors la loi*, Tessalit Film, France, (138 min), 2010.

Brooks, Philip. Haylaing, Alan, *Une journée portée disparue*, France/UK, (52 min), 1992.

Guène Faiza et Richard Bernard. *Mémoires du 17 octobre*, France (court métrage), 2002.

Haneke, Mickael. *Caché*, Paris : France : Films du Losange (117min), 2005.

Panijel, Jacques. *Octobre à Paris*, Paris : France (72min), 1962.

Renoir, Jean. *Boudu sauvé des eaux*, Paris : Film d'Épinay (85 min), 1932.

Musique citée:

Brigada Flores Magnon. « 17 octobre » dans Brigada Flores Magnon, Autoproduit, 2000.

Médine. « Self Defense » dans Arabian Panthers, Din Records, 2008.

---. « 17 octobre 1961 », dans Table d'écoute, Din Records, 2006.

La Tordue. « Oct 61 » dans Les choses de rien, Moby Dick, Media 7, 1995.

Les Têtes Raides. « Dans la gueule du loup » dans Chamboulou, WM France, 2004.

Sources Internet:

17 Octobre 1961, Association contre l'Oubli : <http://17octobre1961.free.fr/>, le 17 mars 2011.

Web.

Bonn, Charles. *Le Roman algérien contemporain de langue française : espaces de l'énonciation et productivité des récits*, 1982. Web.

3 mars 2012 :

http://www.limag.refer.org/Theses/Bonn/ThesÉtat1ePartie.htm#_Toc531446028.

John Culbert. *Haunting the Métropole, Formules 14*, 2010. Web.

12 février 2012: <http://www.ieeff.org/urbanitesculbert.pdf>

Glissant, Edouard. « Aimé Césaire la Passion du poète », Bâton-Rouge : *Mondes Francophones*, 2008. Web.

17 mars 2012 : <http://mondesfrancophones.com/espaces/caraibes/aime-cesaire-la-passion-du-poete/>

Mazaleytrat-Lechopier, Claire. « La carte et le plan, fils d'Ariane de *L'emploi du temps* de Butor et de *Topographie idéale pour une agression caractérisée* de Boudjedra », Revue *Textimage*. Web.

11 janvier 2011 : http://www.revuetextimage.com/03_cartes_plans/mazaleytrat1.htm

Slawner, Karen. *Interpreting Victim's Testimony : Survivor's Discourse and the Narration of History*. Web.

12 mai 2011: <http://www.yendor.com/vanished/index.html>

Œuvres secondaires :

- Benchérif, Léla. « Les enjeux d'une reconnaissance sociale des mémoires des immigrations », dans *Écarts d'Identité*, No 92, Mars 2000 : 45-47. Print.
- Benslama, Fethi et Khellaf, Salah. « Identity as a Cause », *Research in African Literatures*, Volume 30, Number 3, Fall 1999:36-50. Print.
- Bhabha, Homi K. *The Location of Cultures*. London: Routledge, 2004. Print.
- Blanchard, Pascal. *Culture post-coloniale, 1961-2006 : traces et mémoires coloniales en France*. Paris : Autrement, 2006. Print.
- Borne Dominique, Nembrini, Jean-Louis, et Rioux Jean-Pierre. dir. *Apprendre et enseigner la guerre d'Algérie et le Maghreb contemporain*, Versailles : Centre Régional de documentation pédagogique de l'Académie de Versailles, 2002. Print.
- Bouamama, Saïd. *Dix ans de marche de Beurs : chronique d'un mouvement avorté*, Paris : Desclée de Brouwer, 1994. Print.
- Boulanger, Gérard. *Maurice Papon, un technocrate français dans la collaboration*, Paris : Seuil, 1994. Print.
- Boulin, Jean-Éric. *Supplément au roman national: roman*. Paris: Stock, 2006. Print.
- Bourdieu, Pierre. *Sociologie de l'Algérie*, Paris : PUF, 1958. Print.
- Carlier, Omar. « Mémoire, mythe et doxa de l'état en Algérie. L'étoile Nord-Africaine et la religion du "Watan" », *Vingtième Siècle*. Revue d'histoire, Paris : Presses universitaires Science po, No. 30, 1991 : 82-91. Print.
- Chenal, Virginie. *Le 17 octobre, l'oubli revisité*, Mémoire de DEA, université de Paris X, 1999.
- Collectif. *La gangrène*, Paris : minuit, 1959. Print. (censuré)

- Cole, Joshua. *The Memory of Police Violence in Paris, October 1961. In Algeria & France, 1800-2000 : Identity, Memory, Nostalgia* / edited by Patricia M. E. Lorcin. Syracuse, N.Y. : Syracuse University Press, 2006. Print.
- De Haan, Laura. *La littérature ou le reflet de la société française: Les liens littéraires, historiques et sociologiques dans trois romans contemporains : Meurtres pour mémoire, Le gone du Chaâba et Chroniques d'une société annoncée*. Mémoire de fin d'études, Sous la direction de Mme A.M. Guinoune, Université de Groningen, juin 2010. Print.
- Donadey, Anne. *Recasting Post-Colonialism. Women Writing Between Worlds*. Portsmouth NH: Heinemann, 2001. Print.
- Fanon, Frantz. *Peau noire masques blancs*, Paris : Point Seuil, 1971. Print.
- . *Les damnés de la terre*, Paris : découverte poche, 2002. Print.
- . *Pour la révolution africaine, Ecrits politiques*, Paris : Découverte poche, 2006. Print.
- Ferraoun, Mouloud. *Jours de Kabylie*, Paris : Point Seuil, 2002. Print.
- Glissant, Edouard. *Philosophie de la relation*, Paris : Gallimard, 2009. Print.
- Hajjat, Abdellali. *Immigration postcoloniale et mémoire*. Collection "Inter-national". Paris, France: L'Harmattan, 2005. Print.
- Hargreaves, Alec. « Voices from the North African Immigrant Community in France: Immigration and Identity in Beur Fiction ». *The French Review*, Vol. 66, No. 2, Dec. 1992:349-350. Print.
- Judt, Tony. *Reappraisals: reflections on the forgotten twentieth century*, New York: Penguin Press, 2008. Print.
- Lindon, Mathieu. *Le procès de Jean-Marie Le Pen*, Paris : Folio, 1998. Print.
- Mandouze, André. *La révolution algérienne par les textes*, Paris : Maspéro, 1962. Print.

- Mann, Michael, *The Dark Side of Democracy ; Explaining Ethnic Cleansing*, Cambridge University Press, 2005. Print.
- Naba, René. *Du bougnoule au sauvageon, voyage dans l'imaginaire français*, Paris : L'Harmattan, 2002. Print.
- Papon, Maurice. *Les chevaux du pouvoir, le préfet de police du général De Gaulle ouvre ses dossiers 1958-1967*, Paris : Plon, 1988. Print.
- Ricoeur , Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris: Seuil, 2001. Print.
- Rocard, Michel. *Rapport sur les camp de regroupement*, Paris: Fayard, 2003. Print.
- Smith, Sidonie. *Writing New Identities. Gender, Nation, and Immigration in Contemporary Europe*. Actes de Colloque. Minneapolis: University of Minneapolis Press, 1997. Print.
- Todorov, Tzvetan. *Les abus de la mémoire*, Paris : Arléa, 1998. Print.
- Vidal-Naquet, Pierre. *La Torture dans la République*. Paris : Editions de Minuit, 1989. Print.
- Yedes, Ali. *Camus l'Algérien*, l'Harmattan, 2003. Print.
- Wall, Irwin. *France the United-States and the Algerian War*. Berckley: University of California Press, 2001. Print.